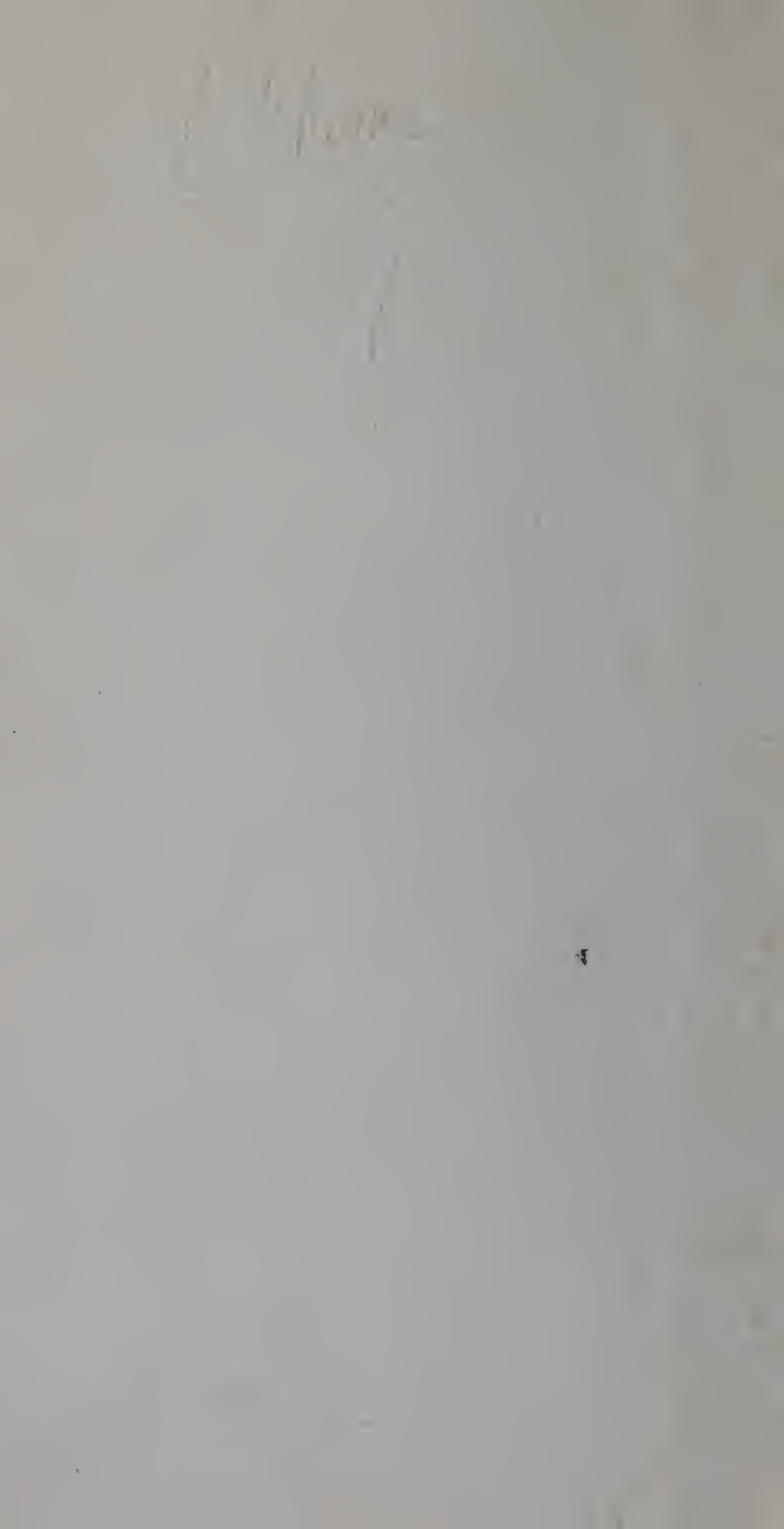




BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR S. ÉM. LE CARDINAL ARCHEVÊQUE DE TOURS.

Collection. — Format in-12, 1re Série (6 gravures).

48 VOLUMES DANS LA COLLECTION.

Anémones du roi Noman (les), par Ernest Fouinet, 1 vol.
Auguste et Therèse, ou le Retour à la Foi, par Mme Tarbé des Sablon, 1 v.
Aventures de Robinson Crusoé, éd. illustrée, 24 gravures; 2 vol.
Béatrix, par Mme la comtesse de Veilles, 1 vol.
Blanche de Savenay, par Mlle L. B., 1 vol.
Charles Ier et Olivier Cromwell, par M. Todière, 1 vol.
Charles V, roi de France (histoire de), par J.-J.-E. Roy, 1 vol.
Charles VIII, roi de France (histoire de), par M. Todière, 1 vol.
Châtelaines de Roussillon (les), ou le Quercy au XVIe siècle, par Mme de la R.
Coin du feu du Pasteur (le), par Mme la Csse de Veilles, 1 volume.
Conquête de Constantinople par les Latins, par B. Poujoulat, 1 vol.
Conquête de l'Espagne par les Arabes (histoire de la), par M. de Marlès, 1 v.
Deux Créoles (les), ou l'Entraînement de l'exemple, par Mme J. Saunders, 1 v.
Dévouement fraternel (le), par Mme Woillez, 1 vol.
Duchesse-Anne (la), histoire d'une frégate, 1 vol.
Edma et Marguerite, ou les Ruines de Châtillon d'Azergues, par Mme Woillez.
Édouard de Termont, ou Providence et Repentir, par Mme Louise de R***, 1 v.
Famille Dorival (la), ou l'Influence du bon exemple par T. Menard, 1 vol.
Fille de l'Emigré (la), par M. d'Epagny, épisode de la Restauration, 1 vol.
Fille du Maçon (la), suivie de Simple histoire d'une famille, par Mlle É. Moreau.
Florence (histoire de), par J.-J.-E. Roy, 1 vol.
France (la) au XIIe siècle, par J.-J.-E. Roy, 1 vol.
Hélène de Séran, 1 vol.
Histoire d'Espagne, par le comte Victor du Hamel, 1 vol.
Ile des Cinq (l'), par Ernest Fouinet, 1 vol.
Jacques Cœur, par M. Cordellier-Delanoue, 1 vol.
Jeune Marin (le), ou l'Education maternelle, par Mme Claire Guermante, 1 v.
Julienne, ou la Servante de Dieu, par M. le vicomte Walsh, 1 vol.
Louis XIII et Richelieu, par M. Todière, 1 vol.
Marguerite Robert, par Mme Tullie Moneuse, 1 vol.
Mathilde et Gabrielle, ou les Bienfaits d'une Education chrét. par Mme Guermante.
Nouveaux Souvenirs d'une Mère de famille, par Mme Woillez, 1 vol.
Nouvelles Morales, par Mme de la Rochère, 1 vol.
Pierre-le-Grand, par M. Dubois, professeur de l'Université, 1 vol.
Pilote Willis (le), suite au Robinson Suisse, par Adrien Paul: 2 vol., 24 grav.
Récits et souvenirs d'un voyage en Orient, par Baptistin Poujoulat, 1 vol.
René d'Anjou, par M. Cordellier-Delanoue, 1 vol.
Robert, ou le Souvenir d'une Mère, par Mme C. G., 1 vol.
Robinson Suisse, ou histoire d'une famille suisse naufragée, 2 vol.
Simon le Polletais, esquisses de mœurs maritimes, par H. de Chavannes, 1 v.
Souvenirs de la vieille France, par Alfred Driou, 1 vol.
Templiers (histoire des), par M. J.-J.-E. Roy, 1 vol.
Trois Frères Écossais (les), par M. l'abbé Duchaine, 1 vol.
Une première année dans le monde; publié par M. l'abbé Th. B***, 1 vol.
Veillées de l'Ouvroir (les), par Mme Woillez, 1 vol.

Collection. — Format in-12, 2e Série (4 gravures).

66 VOLUMES DANS LA COLLECTION.

Abrégé de tous les Voyages autour du monde, par E. Garnier, 2 vol.
Agnès de Lauvens, par L. Veuillot, 2 vol.
Aline et Marie, ou les jeunes Parisiennes en Suisse, 1 vol.
Amalia, ou l'orpheline de Sienne, par M. Doublet, 1 vol.
Amélie, par Mme Laure Bernier, 1 vol.
Anna, ou les épreuves de la piété filiale, par M. de Marlès, 1 vol.
Artisans célèbres (les), par M. Valentin, 1 vol.
Aurélie, ou le monde et la piété, par M. d'Exauvillez, 1 vol.
Aventures et conquêtes de Fernand Cortez au Mexique, par Henri Lebrun, 1 v.
Bossuet (histoire de), évêque de Meaux, par M. Roy, 1 vol.
Charlemagne et son siècle, par M. Roy, 1 vol.

Charles-Quint (histoire de), d'après Robertson, 1 vol.
Chevalerie (histoire de la), par M. Roy, 1 vol.
Chevaliers de Malte (histoire des), d'après l'abbé de Vertot, 1 vol.
Chronique de Grégoire de Tours sur l'histoire de France, par M Roy, 1 vol.
Conquête de Grenade, d'après Washington Irving, par Adrien Lemercier, 1 v.
Conquête du Pérou par Pizarre, 1 vol.
Croisades (histoire abrégée des), par F. Valentin, 1 vol.
Curé de campagne (le), par M. Stephen de la Madelaine, 1 vol.
Derniers jours de Pompeï (les), imité de Bulwer, par Adrien Lemercier, 1 v.
Ernestine, ou les charmes de la vertu, par Mme Césarie Farrenc, 1 vol.
Esquisses entomologiques, par M. l'abbé J.-J. Bourassé, 1 vol.
Fénelon (histoire de), archevêque de Cambray, par M. Roy, 1 vol.
Ferréol, ou les passions vaincues par la religion, par Théophile Ménard, 1 v.
Firmin, ou le jeune voyayeur en Égypte, par M. de Marlès, 1 vol.
Frère et la Sœur (le), par Mme Woillez, 1 vol.
Gatienne, ou courage d'une jeune fille, par M. l'abbé Pinard, 1 vol.
Gerson, par M. Ernest Fouinet, 1 vol.
Gilbert, ou le poëte malheureux, par M. l'abbé Pinard, 1 vol.
Gustave, ou le jeune voyageur en Espagne, par M. de Marlès, 1 vol.
Histoire et description du Japon, d'après Charlevoix, 1 vol.
Histoire naturelle des animaux les plus remarquables, 1 vol.
Histoire naturelle des oiseaux, par M. l'abbé J.-J. Bourassé, 1 vol.
Incas (les), par Marmontel, édition revue et purgée avec soin 1 vol.
Jeanne d'Arc (histoire de), par M. Roy, 1 vol.
Jeune Tambour (le), ou les deux amis, par Mme Woillez, 1 vol.
Jeunes Ouvrières (les), par Mme Woillez, 1 vol.
Joseph, par Bitaubé, édition revue et purgée avec soin, 1 vol.
Laure et Anna, par Mlle Fanny de V., 1 vol.
Léontine et Marie, par Mme Woillez, 1 vol.
Lettres sur l'Italie, par Dupaty, édition revue et purgée avec soin, 1 vol.
Louis XI (histoire de), par M. Roy, 1 vol.
Marie, ou l'ange de la terre, par Mlle Fanny de V., 1 vol.
Marie Stuart (histoire de), par M. de Marlès, continuateur de Lingard, 1 vol.
Mes prisons, ou mémoires de Silvio Pellico, traduction nouvelle, 1 vol.
Monde souterrain (le), par M. de Longchêne, 1 vol.
Naufragés au Spitzberg (les), ou les salutaires effets de la confiance en Dieu, 1 v.
Orpheline de Moscou (l'), ou la jeune institutrice, par Mme Woillez, 1 vol.
Paul, ou les dangers d'un caractère faible, par M. l'abbé Guérinet, 1 vol.
Paul et Virginie, suivi de la Chaumière indienne, édition revue, 1 vol.
Peintres célèbres (les), par Valentin, 1 vol.
Récits du château (les), par M. d'Exauvillez, 1 vol.
Rose et Joséphine, nouvelle historique (1812-1815), par Mme M. G. E***, 1 v.
Salle d'asile au bord de la mer (la), par Ernest Fouinet, 1 vol.
Séphora, épisode de l'histoire des Juifs, par Ad. Lemercier, 1 vol.
Trois mois de vacances, par Mme N. Souvestre, 1 vol.
Venise (histoire de), par Valentin, 1 vol.
Voyages au pôle-nord (1380-1833), par Henri Lebrun, 1 vol.
Voyages dans l'Asie méridionale, par E. Garnier, 1 vol.
Voyages en Abyssinie et en Nubie, recueillis et mis en ordre par H. Lebrun, 1 v.
Voyages en Perse, par E. Garnier, 1 vol.
Voyages et aventures de Lapérouse, par Valentin, 1 vol.
Voyages et découvertes dans l'Afrique, par Henri Lebrun, 1 vol.
Voyages et découvertes des compagnons de Colomb, par Henri Lebrun, 1 vol.

Collection. — Format in-18 (1 gravure).

112 VOLUMES DANS LA COLLECTION (CHAQUE OUVRAGE EN 1 VOLUME).

Abrégé de l'histoire de l'Ancien Testament, traduit de Schmid.
Abrégé de l'histoire du Nouveau Testament, traduit de Schmid.
Agnès, traduit de Schmid.
Albertine, par L. F.
Alexis, ou le jeune artiste.
Anatole, par M. Logeais.
André, par Mme Farrenc.
Annette, suivie de Béatrice, par L. F.
Antonio, par Pierre Marcel.
Auguste, par Pierre Marcel.

Augustin, ou le triomphe de la foi.
Bague trouvée (la), traduit de Schmid.
Barque du pêcheur (la), par L. F.
Bastien, par Mme C. Farrenc.
Benjamin, par M. Logeais.
Bernard et Armand.
Braconniers (les).
Bramines (les), par Ad. Lemercier.
Caroline, par Mme M. G. E.
Cécilia, par Mme Ménard.
Cent petits contes pour les enfants, traduits de Schmid.
Chartreuse (la), traduit de Schmid.
Chaumière irlandaise (la), par L. F.
Clotilde, ou l'élève des Sœurs.
Colporteur au village (le).
Conteur allemand (le petit).
Croix de bois (la), traduit de Schmid.
Croix au bord du chemin (la).
Deux Ambroise (les), par A. N.
Deux frères (les), par Lemercier.
Duval, histoire racontée par un Curé.
École du Hameau (l'), ou l'élève du bon pasteur, par Mme C. Farrenc
Édouard ou l'enfant gâté.
Élisabeth, ou la charité du pauvre récompensée, par M. d'Exauvillez.
Émigrants au Brésil (les), par L. F.
Emma, par M. l'abbé Guérinet.
Enfant de Chœur (l'), par Mlle C. M.
Enfants vertueux (les), par P. Marcel.
Ermite mystérieux (l'), par Lemercier.
Étienne, ou le prix de vertu.
Eustache, traduit de Schmid.
Famille africaine (la), ou l'esclave convertie.
Famille chrétienne (la), tr. de Schmid.
Famille Sismond (la).
Félix, ou la vengeance du chrétien.
Fernando, traduit de Schmid.
Fête de saint Nicolas (la), par L. F.
Florestine, ou religion dans l'infortune.
Frédéric, ou l'ermite du mont Atlas.
Fridolin (le bon) et le méchant Thierry, traduit de Schmid.
Fridoline (la bonne), tr. de l'allemand.
Geneviève, traduit de Schmid.
Gondicar, ou l'amour du chrétien.
Guirlande de houblon (la), traduit de Schmid.
Gustave et Eugène, par Mme C. Farrenc.
Henri (le jeune), traduit de Schmid.
Henri et Marie, ou les orphelins.
Honorine, par A. N.
Hubert, par E. N.
Itha, comtesse de Toggenbourg, traduit de Schmid.
James, par E. N.
Jénoseph, ou vertu, jeunesse et adversité, par M. Logeais.
Joseph et Isidore, par Pierre Marcel.
La jeune Marie, par M. l'abbé B.
Laure, la jeune émigrée, par Mme M. G.
L'Orphelin des Alpes, par Mme Celarier.
Léon, ou le choix d'un ami, par M. L.
Louis, le petit émigré, tr. de Schmid.
Louise et Elisabeth, par Pierre Marcel.
Lydia, ou la jeune Grecque.
Maître d'école de Montigny (le), par E. F.
Maria, ou confiance en Dieu, par A. D.
Marie, ou la corbeille de fleurs, traduit de Schmid.
Marthe, ou la sœur hospitalière.
Mélanie et Lucette, ou les avantages de l'éducation religieuse.
Michel et Bruno, par Mme C. Farrenc.
Mouton (le petit), suivi du Ver luisant.
Nouveaux petits contes, tr. de Schmid.
Œufs de Pâques (les), suivis de Théodora, traduit de Schmid.
Paul et Georges, par L. F.
Petite Chapelle (la), par Mlle É. Voïart.
Petite mendiante (la), par P. M.
Pierre Cœur, suivi de Louis et Georges.
René, ou la charité récompensée, par P. T.
Rose de Tannebourg, traduit de Schmid.
Rosier (le), suivi de la Mouche, traduit de Schmid.
Rossignol (le), suivi des Deux Frères, traduit de Schmid.
Rudolphe, par P. Marcel.
Sept nouveaux contes, tr. de Schmid.
Serin (le), suivi de la Chapelle de la forêt, traduit de Schmid.
Sœur Léocadie.
Soirées romaines, traduit de l'italien.
Solitaire du mont Carmel (le).
Sophie, ou les bienfaits de la Providence.
Théobald, ou l'enfant charitable.
Théophile, le petit ermite, tr. de Sch.
Tilleul (le), ou l'oubli des injures.
Vallée d'Alméria (la), par E. W.
Veille de Noël (la), traduit de Schmid.
Wilfrid, par Ad. Lemercier.

VOLUMES EN GROS CARACTÈRES.

Ballon (le), par C. G.
Cadeaux de Noël (les), par Mme C. G.
Douze Contes pour l'Enfance.
Enfants au bord de la mer (les).
Fausses Perles (les), par C. G.
Ferme brûlée (la), par C. G.
Histoire d'une Mère, par Andersen.
Jardin Merveilleux (le), par Mme C. G.
Louis, par Mme C. F.
Ludovic le Tricheur, par C. G.
Nid de Perdrix (le), par C. G.
Singe (le) et le Somnambule, p. Mme C. G.

Tours. — Imp. Mame.



Richard plonge sa lance dans le flanc de l'animal,
l'arme se brise par le milieu

HISTOIRE

DE

RICHARD CŒUR-DE-LION

ROI D'ANGLETERRE

PAR

M. BAPTISTIN POUJOULAT



TOURS

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

—

1856

HISTOIRE

DE

RICHARD CŒUR-DE-LION

ROI D'ANGLETERRE

CHAPITRE I

La famille de Plantagenet jusqu'à Richard Cœur-de-Lion.

Il ne sera pas inutile de rappeler quelle fut la famille du héros qui au moyen âge remplit le monde du bruit de sa renommée. On se plaît à scruter l'origine des hommes célèbres, comme on veut connaître la source des grands fleuves et les suivre jusqu'à la mer où ils s'engloutissent. Les eaux qui passent seront toujours une fidèle image de l'existence humaine : une fois lancé sur le chemin de la

vie, l'homme ne s'arrête plus que dans la mort, ou plutôt dans cet océan sans fin qu'on nomme l'éternité.

Cinquante-neuf ans (de 1067 à 1126) s'étaient écoulés depuis la conquête de l'Angleterre par les Normands. La race anglo-saxonne était entièrement asservie par ses nouveaux maîtres. Henri Ier, fils de Guillaume le Conquérant, avait succédé à son frère Guillaume le Roux. Il régnait sans opposition comme sans partage sur l'Angleterre et sur la Normandie.

Son unique fils légitime, le prince Henri, avait péri dans un naufrage (1120). Il ne restait au puissant souverain que sa fille Mathilde, veuve de l'empereur d'Allemagne Henri IV. On la surnommait l'*imperesse* (l'impératrice).

Pour fixer la couronne d'Angleterre dans sa famille, il fallait donc que Henri Ier pût la léguer à sa fille. Des obstacles s'opposaient à ce dessein. Mathilde, qui aimait l'Allemagne, n'aurait pas voulu échanger son rang élevé et

son beau douaire dans l'empire germanique contre une succession incertaine. D'un autre côté, les barons anglais et normands ne paraissaient pas disposés à se soumettre au gouvernement d'une femme; car un gouvernement pareil était sans précédent en Angleterre comme en Normandie.

Mais Henri, qui ne voulait pas voir s'éteindre avec lui la dynastie fondée avec tant d'éclat par son père, imposa sa volonté souveraine. Mathilde céda; et les barons, les évêques, convoqués en assemblée générale, durent reconnaître l'*imperesse* comme héritière présomptive du trône d'Angleterre (1126). Au nombre des seigneurs qui jurèrent solennellement de soutenir les droits de la fille de leur roi figura Étienne, comte de Blois, neveu de Henri I[er], qui devait supplanter sa cousine sur le chemin du pouvoir.

L'acte par lequel l'énergique fils de Guillaume le Conquérant avait assuré la couronne à Mathilde n'était pas l'accomplissement de

tous les vœux du roi d'Angleterre : il voulut marier sa fille pour lui donner une postérité.

Henri Ier avait toujours recherché l'amitié de Foulques, comte d'Anjou, dont la puissance pouvait menacer la Normandie. Déjà le prince Henri, son fils, celui-là même qui disparut dans les flots, avait épousé Mathilde, fille de Foulques. Ce seigneur venait de laisser ses États d'Europe à son fils aîné, pour accepter la brillante mais fragile royauté de Jérusalem. Henri Ier s'empressa d'offrir la main de l'*imperesse* au nouveau comte d'Anjou, Geoffroy, surnommé *Plantagenêt* (ou *Plante-genêt*) à cause de l'habitude qu'il avait de mettre à son chaperon, en guise de plume, une branche de genêt fleuri.

Mais avant d'entamer les négociations matrimoniales avec Geoffroy, le roi d'Angleterre, qui l'aimait pour sa bonne mine, pour l'élégance de ses manières et sa réputation de courage, l'attira à sa cour, et l'arma chevalier à Rouen.

Le mariage se célébra dans cette ville, en 1127, avec une grande pompe. Le premier jour des noces, des hérauts d'armes en grand costume parcoururent les rues de la capitale de la Normandie, criant à chaque carrefour cette proclamation : « De par le roi « Henri, que nul homme ici présent, habi- « tant ou étranger, riche ou pauvre, noble « ou vilain, ne soit si hardi que de se dérober « aux réjouissances royales; car quiconque « ne prendra point sa part des divertissements « et des jeux sera coupable d'offense envers « son seigneur et roi. »

Pour comprendre le sens de cette singulière proclamation, il est bon de dire que le mariage, négocié en secret, avait excité le mécontentement des barons, lesquels déclarèrent qu'on ne pouvait pas, sans les consulter, disposer de la main de leur future souveraine.

Le roi brava toutes ces plaintes, et s'applaudit d'avoir confondu par ce mariage les intérêts de sa famille et ceux des Plantagenets.

Mais ce mariage, dont Henri Ier avait compris toute l'importance politique, fut pour lui d'abord une source de chagrins et d'inquiétudes. Geoffroy était beau, aimable, vaillant; mais ce n'était encore qu'un tout jeune homme (il avait seize ans quand il épousa Mathilde, plus âgée que lui). En s'unissant à Geoffroy, la veuve de Henri IV n'avait cédé qu'à regret, nous l'avons déjà dit, aux ordres de son père. Perdre son titre d'impératrice, et de plus ne recevoir en échange que celui de comtesse d'Anjou, être soumise à un adolescent, c'était pour elle une humiliante situation à laquelle elle ne se résignait qu'avec douleur.

Orgueilleux et fier comme tous ceux de sa race, Geoffroy fit entendre à sa femme que la lignée à laquelle il appartenait valait bien celle des ducs de Normandie, et qu'il ne serait pas l'humble serviteur de la fille du roi d'Angleterre.

De violentes querelles éclatèrent bientôt entre les deux époux; Mathilde se retira à

Londres auprès de son père. Grâce aux efforts de Henri Ier, Geoffroy et sa femme se rapprochèrent après une année de séparation. Ils eurent trois fils, dont l'aîné, qui devait commencer la dynastie des Plantagenets, fut plus tard Henri II. Mais cette union, d'où sortit une longue suite de rois illustres, ne fut jamais heureuse.

Rarement les souverains absolus, même les plus habiles, ont pu imposer leurs volontés à leurs peuples au delà de leur vie. Henri Ier croyait avoir assuré la couronne à sa fille et lui avoir préparé un règne paisible. Après la mort du monarque (1135), le trône d'Angleterre fut ravi à Mathilde par un rival qu'elle ne soupçonnait pas, car il avait été un des premiers, dans l'assemblée de 1126, à lui rendre hommage comme à sa future souveraine : c'était Étienne, comte de Blois, fils d'une sœur de Henri Ier.

Descendant de la race de Guillaume le Conquérant par sa mère ; populaire en Angle-

terre comme en Normandie; brave, actif, habile et résolu, Étienne joignait à tous ces avantages celui d'être sur le théâtre des événements, tandis que sa cousine était retenue sur le continent.

A peine Mathilde, accompagnée de quelques amis fidèles, débarquait en Angleterre pour recueillir l'héritage paternel, que déjà Étienne s'était fait couronner à Londres; et la noblesse, qui avait juré de soutenir les droits de l'*imperesse*, avait prêté foi et hommage au nouveau maître. Dans un moment où l'hérédité monarchique n'était pas encore fortement établie en Angleterre, le trône appartint au premier occupant.

La guerre civile éclata entre les partisans d'Étienne et ceux de Mathilde, qui fut contrainte de repasser la mer. On dit que Geoffroy Plantagenet vendit la paix pour une pension annuelle de cinq mille marcs (1).

(1) Augustin Thierry, *Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*, tome III.

Mais Étienne allait rencontrer un adversaire plus redoutable que sa cousine, dans la personne de Henri, fils de Mathilde et de Plantagenet. Les mœurs du temps ne permettaient pas au jeune Henri de rien entreprendre avant d'avoir été armé chevalier; cette dignité imposait des obligations auxquelles il ne voulait pas manquer; il alla donc visiter son oncle David, roi d'Écosse, qui, avec l'accolade, lui donna l'épée et les éperons des guerriers.

A son retour, son père lui céda le duché de Normandie. Quelques années plus tard, il lui légua en mourant (1150) le comté d'Anjou. En 1151, il épousa Éléonore d'Aquitaine ou de Guienne, qui, par suite de son divorce avec Louis VII, enleva à la France, pour les donner à l'Angleterre, les riches provinces qu'elle avait apportées en dot à son premier époux.

Henri Plantagenet débarqua bientôt en Angleterre avec une armée. La guerre civile en-

sanglanta de nouveau ce pays. L'archevêque de Cantorbéry et l'évêque de Winchester, intervenant au nom de la religion, purent faire entendre leur voix; la paix se rétablit. Eustache, comte de Boulogne, fils aîné d'Etienne, étant mort, ce prince consentit à adopter Henri pour fils et successeur. Guillaume, le seul fils qui restât à Étienne, renonça à la couronne au profit de Plantagenet. Quelques mois après, le roi Étienne mourut à Cantorbéry (1154); son règne, orageux et contesté, avait duré neuf ans.

Le fils de Geoffroy et de Mathilde, devenu roi sous le nom de Henri II, se vit maître de vastes États à l'âge de vingt ans. L'Angleterre était à lui; un tiers de la France sur la côte occidentale, depuis les frontières de la Picardie jusqu'aux montagnes de la Navarre, reconnaissait son autorité. Il était cependant vassal du roi de France; mais le vassal qui faisait hommage à son suzerain pour ces domaines était en réalité plus redoutable que le souve-

rain qui recevait cet hommage. Les combinaisons politiques de Henri Ier atteignaient enfin leur but : un fils de l'*imperesse* portait la couronne de Guillaume le Conquérant. Henri II s'appliqua pendant plusieurs années à dissiper les maux que les guerres intestines avaient enfantés en Angleterre. Il réussit dans la tâche difficile de dompter et d'humilier les hauts barons, dont la puissance accablait le peuple et nuisait au pouvoir royal.

Henri II, qui unissait à la dignité du monarque les manières du gentilhomme, était éloquent, affable, lettré ; il se plaisait dans la conversation des savants. On vantait sa mémoire ; il retenait, disait-on, tout ce qu'il entendait, tout ce qu'il lisait.

Mais sous un extérieur séduisant se cachait un cœur capable de descendre aux artifices les plus bas, et de se jouer de l'honneur et de la vérité. Il prétendait justifier son habitude de duplicité par cette maxime immorale, qu'*il vaut mieux se repentir d'une parole que d'un*

fait, et être coupable d'une fausseté que d'échouer dans la poursuite d'un but vivement désiré.

« Je n'ai jamais connu un homme si habile à mentir, » disait le cardinal Vivian à la suite d'une conversation avec Henri II.

Ce caractère profondément dissimulé n'excluait pas les emportements de la fureur. Celui qui hésitait à obéir à sa volonté, ou qui osait contrarier ses désirs, était marqué comme une victime et poursuivi avec un âpre besoin de vengeance. Un jour Homet, un de ses favoris, ayant pris la défense du roi d'Écosse, dont Henri II avait eu à se plaindre, le monarque anglais appela Homet traître, lui arracha son épée et lui déchira ses habits.

Tout le monde sait l'histoire de Thomas Becket, cet intrépide défenseur des droits de l'Église, ce glorieux martyr de la foi catholique, si impitoyablement persécuté par la haine de Henri II. Le roi n'ordonna pas positivement le meurtre de Thomas; mais ce

meurtre ne fut pas moins commis par les chevaliers indignes de ce nom qui venaient d'entendre ces paroles tombées des lèvres royales dans une colère frénétique contre Becket : *Parmi tous les lâches qui mangent mon pain, n'y en aura-t-il pas un qui me délivrera de ce prêtre turbulent!* Ces paroles furent prises pour une sentence de mort contre l'archevêque de Cantorbéry. La pénitence publique du roi à la suite de ce grand crime fit croire à son repentir, et sauva Henri II des foudres du saint-siége.

Comme nous n'avons pas à présenter ici le règne de Henri II, mais seulement quelques indications sur la famille de Plantagenet, nous ne nous étendrons pas longuement sur ce sujet.

Cinq fils et trois filles naquirent du mariage de Henri II avec Éléonore d'Aquitaine : Guillaume, Henri, Richard, Geoffroy et Jean; Mathilde, Éléonore et Jeanne.

Guillaume mourut sans avoir été marié.

Henri épousa Marguerite de France, fille de Louis VII, qui lui apporta en dot les châteaux de Naufles, de Gisors et de Neufchâtel.

Richard, d'abord fiancé à Alix, autre fille de Louis VII, épousa, comme nous le verrons plus tard, Bérengère de Navarre.

Geoffroy, par son mariage avec Constance de Bretagne, devint maître de cette province; et Jean, qui succéda à Richard sur le trône d'Angleterre, eut pour femme Isabelle d'Angoulême.

Mathilde unit son sort à Henri le Lion, duc de Saxe, et eut pour fils Othon, empereur d'Allemagne, qui fut vaincu par Philippe-Auguste dans les champs de Bouvines.

Éléonore fut mariée à Alphonse, roi de Castille, et donna le jour à la princesse Blanche, à qui Dieu réservait la gloire de donner à la France un grand roi, à l'Église un grand saint.

La plus jeune des trois sœurs, Jeanne, épousa Guillaume II, roi de Sicile, et mourut sans postérité.

Guillaume et Henri étant morts avant le roi leur père, Richard devint héritier présomptif du trône d'Angleterre; il porta successivement les titres de comte d'Anjou et de duc d'Aquitaine.

La formidable conjuration qui éclata contre Henri II (de 1173 à 1175) est un des plus grands témoignages de l'esprit d'orgueil et d'insubordination héréditaire dans la famille de Plantagenet. Les trois frères révoltés, Henri, Richard et Geoffroy, trouvèrent de puissants auxiliaires dans les barons anglais et normands, qui, irrités contre Henri II à cause des nombreux priviléges qu'il leur avait enlevés, auraient voulu précipiter du trône le maître absolu de tant de pays. D'un autre côté, Louis VII, l'ennemi juré du roi d'Angleterre, saisit avec empressement cette occasion pour recommencer les guerres qui coû-

tèrent tant de sang et de trésors aux deux royaumes.

L'habile et courageux monarque anglais triompha de tous ces obstacles. Sa femme Éléonore, qu'il accusa, non sans raison, d'avoir été l'âme de cette guerre parricide, fut enfermée dans une étroite prison, d'où elle ne sortit qu'après la mort de son mari.

A la tête de vingt mille aventuriers accoutumés à vendre leurs services au plus offrant, Henri II réduisit à néant la confédération qui menaçait et son trône et sa vie. Il pardonna à ses fils le crime de leur rébellion, qui se renouvela cependant neuf ans après, mais avec un caractère moins formidable.

A son heure dernière, le prince Henri, dévoré de remords, exprima le désir de voir son père et d'obtenir une seconde fois son pardon. Le roi, ému par les prières de son fils mourant, allait se rendre auprès de lui, lorsque ses amis, craignant quelque embûche, le retinrent dans son palais. Tirant un

anneau de son doigt, il chargea l'évêque de Bordeaux de le porter au prince comme un gage de sa tendresse et de son pardon. Le jeune Henri pressa l'anneau sur ses lèvres, et expira en implorant la miséricorde divine (1182).

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis qu'Alix de France avait été fiancée à Richard et confiée aux soins de son père. Henri II retint la jeune princesse dans un de ses châteaux sans permettre à son fils de la voir. Malgré les réclamations de Philippe-Auguste et du pape, la fille de Louis VII resta enfermée jusqu'à la mort du roi d'Angleterre. Cette injuste réclusion d'Alix rapprocha dans une indignation commune Philippe-Auguste et Richard. Le premier de ces princes en était offensé comme frère, le second comme fiancé.

Après une paix conclue entre Henri II et Philippe-Auguste, Richard fit un assez long séjour à la cour de France. Les deux princes

mangeaient à la même table et au même plat (*ad unum catinum*). La nuit ils reposaient dans un même lit. Le roi de France aimait Richard comme son cœur (*quasi animam suam*), dit une chronique (1).

Cette intimité alarma Henri II, qui ordonna à son fils de revenir dans son comté d'Anjou. Richard obéit. Il apprit bientôt que son père nourrissait la pensée de donner la couronne à Jean Sans-Terre au préjudice de ses propres droits; il fit alors éclater ses plaintes.

Dans une conférence tenue en 1188 entre Philippe-Auguste, Henri II et Richard, le roi de France proposa comme base de la paix qu'Alix épousât l'héritier présomptif du trône d'Angleterre, et que les vassaux de Henri II jurassent fidélité à Richard. Celui-ci dit que ses droits à la couronne étaient naturellement établis, mais qu'il demandait cependant qu'ils fussent confirmés à l'instant par son père.

(1) *Vie et gestes d'Henri II, roi d'Angleterre*, par Benoît, abbé de Peterborough.

Henri II ne fit à ces paroles qu'une réponse évasive. Tombant alors aux pieds de Philippe-Auguste, et lui remettant son épée : « A vous, Sire, dit au roi de France le jeune prince indigné, à vous je remets la protection de mes droits ; je vous fais hommage pour tous les domaines de mon père en France. Je suis forcé de croire, ajouta-t-il en se tournant vers Henri II, ce qui me semblait impossible. »

Philippe-Auguste releva Richard avec bonté et l'embrassa ; il lui dit qu'il l'acceptait pour homme-lige, et qu'il lui rendait tous les châteaux qu'il avait pris à son père pendant les dernières guerres. Henri II quitta précipitamment la conférence.

La guerre recommença entre le roi de France et le roi d'Angleterre. Richard et ses barons figurèrent dans l'armée qui combattait contre Henri II. Vaincu au Mans, à Amboise, à Tours, le monarque anglais ne put continuer la lutte. Les deux rois se réunirent en conférence, à cheval, non loin de Tours. Au mo-

ment où ils discutaient les articles du traité qu'ils devaient conclure, un grand coup de tonnerre fit bondir Henri II sur son palefroi. Il en reçut une commotion si profonde, que toutes ses forces parurent l'abandonner. Il se soumit, dans cet état, à toutes les conditions qu'il plairait à ses ennemis de lui imposer.

On lui présenta, sur sa demande, la liste contenant les noms de ses barons qui l'avaient combattu avec le roi de France ; il y vit le nom de Jean Sans-Terre, ce fils sur qui il semblait avoir reporté toute son affection. Il n'en lut pas davantage, rendit le papier, et, le cœur brisé, s'en alla à Chinon. C'est là qu'il mourut peu de temps après (1183), en appelant, dans une fièvre ardente, la malédiction du Ciel sur ses enfants.

Il fut enterré dans la célèbre abbaye de Fontevrault, en présence de Richard, de quelques chevaliers et des ministres de la religion. Richard pleura amèrement son père ; il s'accusa publiquement d'avoir été la cause de sa mort

par les chagrins que sa révolte lui avait causés; ce fut le remords de sa vie entière. Il est si difficile de bannir de sa pensée le souvenir du crime de rébellion contre l'autorité paternelle ! Rien au monde ne peut la justifier. Mais l'histoire n'a pas mis en doute la sincérité du repentir de Richard.

CHAPITRE II

Premiers actes du règne de Richard. — Il reçoit à Rouen le glaive qui le constitue duc de Normandie. — Son débarquement en Angleterre. — Son couronnement. — Excès contre les juifs. — Un souvenir de l'histoire des juifs.

(1189)

Richard, que son intrépidité dans les combats, son audace, son caractère altier, avaient fait surnommer, dès sa jeunesse, *Cœur-de-Lion*, avait trente-deux ans lors de son avénement au trône.

Il inaugura son règne par des actes qui lui ont mérité l'éloge de l'histoire. Il rendit la liberté à sa mère, qui depuis seize ans languis-

sait dans la prison où l'avait reléguée Henri II. Il chassa de sa maison les personnages qui avec lui s'étaient révoltés contre le dernier roi, et les remplaça par les serviteurs fidèles de Henri II. Il déclara que ceux qui l'avaient poussé à faire la guerre à son père ne pouvaient avoir sa confiance : c'était une bonne leçon donnée aux traîtres.

Richard, qui avait si gravement manqué à ses devoirs à l'égard de Henri II, entoura toute sa vie Éléonore de l'affection, du respect d'un bon fils. Une très-vive tendresse unit toujours ce prince et sa mère. Nous verrons plus tard les efforts d'Éléonore pour briser les fers de Richard en Allemagne.

Citons ici une prophétie qu'un chroniqueur (1) applique à Éléonore d'Aquitaine :

L'aigle de l'alliance rompue se réjouira dans sa troisième couvée.

« L'*aigle*, dit le moine de Saint-Alban, s'applique à la reine, parce que, comme un

(1) Matthieu Paris.

aigle, elle étendit ses ailes sur les deux royaumes de France et d'Angleterre. Ensuite il y a allusion entre l'aigle, connu par sa rapacité, et cette beauté fameuse qui entraîna après elle les âmes et les corps.

« Les mots *alliance rompue* expriment le divorce d'Éléonore avec le roi de France et avec Henri II. *Elle se réjouira dans sa troisième couvée;* ces mots indiquent Richard, son troisième fils, qui fut la joie de sa mère puisqu'il la délivra des horreurs d'une longue captivité. »

En quittant Fontevrault, où il avait laissé les dépouilles mortelles de son père, Richard se dirigea vers Rouen. Il reçut des mains de l'archevêque de cette ville, dans la basilique, en présence du clergé, des comtes, des barons et des chevaliers, le glaive qui le constituait duc de Normandie, titre que les descendants de Guillaume le Conquérant revendiquèrent toujours avec orgueil.

Le roi descendit la Seine jusqu'au Hâvre.

Au mois d'août 1189, il débarqua à Portsmouth, où il fut accueilli par les acclamations des habitants. « Chose miraculeuse, s'écriaient-ils, le soleil s'est couché, et cependant la nuit n'est pas venue ! »

Ces paroles exprimaient la même idée que le vieux cri de la France quand le roi mourait : « Le roi est mort, vive le roi ! » Henri II avait cessé de vivre ; mais son fils venait de le remplacer sur le trône, et rien ne paraissait changé dans la monarchie.

Le couronnement de Richard Cœur-de-Lion se célébra en grande pompe dans l'église de Westminster (septembre 1189). Les évêques d'Angleterre et de Normandie, les abbés, les clercs, en habits sacerdotaux, se dirigèrent processionnellement vers l'appartement où les attendait le roi, entouré de sa noblesse. Six barons portaient une table de marqueterie sur laquelle étaient les insignes de la royauté. Le comte de Chester tenait dans ses mains une couronne brillante. Quatre barons soutenaient

un dais brodé d'or et de soie sous lequel se plaça Richard. A la droite et à la gauche du roi marchaient deux évêques portant la mitre et la crosse. Le cortége s'achemina vers l'église. Parvenu devant le maître-autel, Richard jura, la main sur les saints Évangiles, d'être fidèle à Dieu et à son Église. Il promit de rendre bonne justice au peuple qui lui était confié, et de réformer les coutumes mauvaises s'il en existait en Angleterre.

Dépouillé ensuite de ses habits, excepté *les braies et la chemise*, Richard chaussa des sandales brodées d'or. Baudouin, archevêque de Cantorbéry, primat d'Angleterre, le sacra roi en l'oignant du saint chrême à la tête, à l'épaule et au bras droit. Le prince fut alors revêtu d'une tunique, d'une dalmatique et du manteau royal.

En plaçant dans la main de Richard *le glaive qui sert à réprimer les ennemis de l'Eglise* (1), l'archevêque de Cantorbéry lui

(1) Matthieu Paris.

adressa un discours dans lequel il déclara au roi qu'il *lui défendait* d'accepter la couronne s'il n'avait pas la ferme résolution de tenir le serment qu'il venait de prêter à la face du ciel et de la terre. « Je l'observerai de bonne foi, avec l'aide de Dieu, » répondit Richard.

La couronne était sur l'autel; un baron la prit et la remit au prince. Celui-ci la présenta à son tour à l'archevêque officiant, qui la posa sur la tête du monarque. Le prélat plaça le sceptre dans la main droite du successeur de Henri II, et la verge royale dans la main gauche. Ainsi couronné, Richard s'assit sur un trône d'or, et la messe fut célébrée. Après le saint sacrifice, le cortége royal revint au palais de Westminster, où dans un banquet splendide « le vin, répandu à profusion, dit la chronique, inonda les murailles et le pavé. »

Une chose doit être remarquée dans la cérémonie de ce couronnement : le serment

de Richard d'*être fidèle à Dieu, à son Eglise*, et de *rendre bonne justice au peuple.*

A cette époque (1189), la grande charte, qui fut le fondement de toutes les libertés de la vieille Angleterre, et dont les rois de ce pays juraient l'observation, n'existait pas encore. Elle ne fut octroyée que par Jean Sans-Terre. Une charte de Henri Ier, fils de Guillaume le Conquérant, avait été perdue dans les archives; on ne la retrouva qu'en 1211. Mais du temps de Richard elle n'était plus en vigueur; il est même fort douteux qu'on en connût alors l'existence. En 1189 aucune loi constitutive ne liait le nouveau roi.

Cependant il prit en présence de Dieu et des hommes l'engagement de gouverner son royaume avec équité. Qui donc imposa cet engagement solennel à ce monarque au *cœur de lion?* La religion, par l'organe de l'archevèque de Cantorbéry! Dans ces vieux temps, les humbles et les petits n'étaient pas toujours épargnés par les puissants de la terre, et la

religion, comme une bonne et tendre mère, les abritait sous ses ailes.

Des excès condamnables contre les Juifs se commirent en Angleterre à l'occasion du couronnement de Richard. Au moyen âge, on le sait, les enfants d'Israël étaient livrés à un mépris général. Dans l'opinion de ce temps, leur présence souillait les lieux saints où ils se montraient; on leur interdisait l'entrée des églises.

On leur avait défendu de paraître à la cérémonie du couronnement de Richard, « parce qu'on redoutait les artifices magiques auxquels ils se livraient en pareilles circonstances. Mais comme ils ont l'habitude de faire ce qu'on leur défend, ils se glissèrent dans la foule, » dit le chroniqueur (1).

Les gens du roi les reconnurent à leur ceinture de cuir, à leur barbe sale, et les chassèrent de l'église à coups de bâton. La populace de Londres se jeta alors sur eux, et

(1) Matthieu Paris.

le sang coula par torrents. On brûla leurs maisons, après les avoir pillées. Richard, qu'on a présenté à tort comme ayant laissé le champ libre à cette persécution, fit pendre le lendemain quelques-uns des chrétiens qui l'avaient excitée et dirigée. Mais le signal était donné; le vol et l'assassinat se montrèrent dans toutes les villes de l'Angleterre où se trouvaient des Israélites.

Placés en face d'une mort certaine et ignominieuse, les Juifs d'York, au nombre de cinq cents, sans compter les femmes et les enfants, s'enfermèrent dans la tour de cette ville, et résolurent de s'entre-tuer. « Enfants d'Israël, leur dit un vieux rabbin, mieux vaut mourir pour notre loi que de tomber dans les mains de nos ennemis! notre loi le veut! » Armés de couteaux et de rasoirs, les chefs de familles coupèrent alors la gorge à leurs femmes, à leurs enfants, et jetèrent leurs cadavres sanglants sur la tête des chrétiens qui vociféraient au pied de la tour. Puis les

Juifs mirent le feu à l'édifice, et périrent tous au milieu des flammes et des décombres.

Le rabbin qui conseilla cette terrible détermination, se souvint-il dans ce moment de la fin tragique des Juifs de Massada, attaqués par les Romains en l'an 71 de l'ère chrétienne? On pourrait le supposer, tant ces deux horribles drames se ressemblent!

Préférant la mort à la servitude, au déshonneur de leurs femmes et de leurs filles, les Juifs de Massada résolurent de s'ensevelir sous les ruines de cette citadelle assiégée. On tira au sort pour savoir quels seraient ceux qui feraient l'office de bourreaux. Les dix chargés de cet effroyable ministère égorgèrent leurs compagnons. Lorsqu'ils demeurèrent seuls au milieu du carnage, il y en eut un que le sort désigna pour frapper les neuf qui devaient mourir. Quand les neuf eurent expiré, l'unique survivant de cette immolation mit le feu autour de lui, et, se plaçant à côté des cadavres amoncelés, se perça le cœur. Neuf

cent soixante Juifs périrent de la sorte. Deux femmes entourées de cinq enfants s'étaient dérobées à la catastrophe en se cachant dans des aqueducs; elles racontèrent aux Romains comment avaient fini les défenseurs de Massada (1). Ces scènes effroyables, qui révèlent d'indomptables caractères, ne se sont peut-être produites que dans l'histoire de la nation juive.

Il nous faut maintenant jeter un regard en arrière, et expliquer comment fut amenée la croisade de Richard Cœur-de-Lion, qui fut le plus grand événement de son règne.

(1) *Histoire de Jérusalem*, par M. Poujoulat, tome II, pages 111 et suivantes.

CHAPITRE III

Préliminaires de la troisième croisade.

(1188)

La nouvelle de la prise de Jérusalem par Saladin (1187), quatre-vingt-huit ans après la conquête de cette ville par Godefroy de Bouillon, avait retenti en Europe comme l'écho prolongé d'un violent coup de tonnerre. Le pape Urbain III en mourut de douleur. C'est que, dans la croyance de l'Occident, la conservation de Jérusalem se liait au salut de la chrétienté, à la gloire de Dieu même; et la certitude que la cité sainte avait cessé d'ap-

partenir aux chrétiens produisit cette consternation profonde qui saisit parfois les peuples dans les grandes calamités publiques.

Des prêtres portant des images qui représentaient le Saint-Sépulcre foulé aux pieds des chevaux, Jésus-Christ terrassé par Mahomet, s'en allaient de ville en ville, de village en village; ils gémissaient et pleuraient sur la perte de Jérusalem. On déplora dans des chants lugubres la captivité de Gui de Lusignan, roi de Jérusalem, fait prisonnier par Saladin à la bataille de Tibériade, événement qui fut le signal de la ruine des cités chrétiennes en Orient. Des prodiges sinistres avaient annoncé au monde ce grand malheur. Le jour même de l'entrée des Sarrasins dans la ville sainte, les moines d'Argenteuil avaient vu la lune descendre du ciel sur la terre, et remonter ensuite vers le ciel (1). Le sang avait coulé des crucifix et des images des saints. Un chevalier ayant vu dans un

(1) Rigord, *Gestes de Philippe-Auguste*, tome V.

songe un aigle volant au-dessus d'une armée avec sept javelots dans des serres, entendit ce cri d'épouvante, qui fut répété autrefois dans le temple de Jéhova au moment de la destruction de la ville de David par Titus : *Malheur à toi, Jérusalem !*

Les populations chrétiennes du XIIe siècle semblaient pressentir les désastreuses conséquences que devait avoir pour le monde l'anéantissement total du royaume français fondé à Jérusalem en 1099. Ne serait-il pas permis de croire que la conservation de ce royaume au cœur même de l'islamisme, eût fini par refouler au fond des déserts ces mahométans dont les progrès successifs amenèrent plus tard les Turcs sur les bords du Bosphore, d'où ils menacèrent toute l'Europe?

Ne pourrait-on pas croire que des États chrétiens établis d'une manière durable au delà des mers, auraient empêché l'agrandissement du mahométisme en Palestine, en Syrie, dans l'Asie-Mineure, à Constanti-

nople, et que nous aurions été ainsi délivrés de cette question d'Orient qui coûte à l'Europe tant de sang et de trésors?

Mais reprenons notre récit des vieux siècles, qu'on est quelquefois entraîné à rattacher aux temps nouveaux.

Entre Trie-Château et Gisors, mais sur un point plus rapproché de cette ville, s'élevait, au XII[e] siècle, un arbre immense qui avait déjà à cette époque prêté son ombrage à bien des générations: c'était un orme. Sa grosseur était si prodigieuse, que huit hommes pouvaient à peine en embrasser le contour. « Ses branches, dit un historien (1), s'étendaient si loin, que, l'art ayant aidé à la nature, elles couvraient un espace de plusieurs arpents. Des milliers de personnes se garantissaient, sous cet arbre touffu, des ardeurs du soleil et de l'incommodité de la pluie. »

Le roi d'Angleterre Henri II avait fait revêtir de fer cet arbre gigantesque, et aujour-

(1) Montfaucon, *Monarchie française*, tome III.

d'hui encore la place où il s'élevait est connue parmi les gens du pays sous le nom de *l'ormeteau ferré;* cette désignation se trouve également dans le cadastre. Philippe-Auguste fit abattre cet orme à la suite d'une querelle entre les Français et les Anglais. Dans les vieux temps on l'appelait *l'orme des conférences*, parce qu'il servit souvent de lieu de réunion aux rois de France et d'Angleterre.

Ce fut sous cet orme monumental que se réunirent, au commencement de l'année 1188, Henri II, Philippe-Auguste, Richard Cœur-de-Lion, et tout ce que la noblesse française et anglaise avait de plus illustre. On y voyait, avec les principaux évêques des deux royaumes, des hommes tels que Philippe, comte de Flandre; Hugues, duc de Bourgogne; Henri, comte de Champagne, qui devait un jour porter le titre de roi de Jérusalem; Thibault, comte de Blois; Rotrou, comte du Perche; les comtes de Soissons, de Nevers, de Bar, de Vendôme; Matthieu de Montmorency, ce grand

nom français qu'on trouve si souvent dans l'histoire de notre pays. Une foule de simples bourgeois et de paysans assistaient aussi à ce grand rassemblement, dont le souvenir est resté dans la mémoire des populations de cette partie de la Normandie.

A la voix du pape Clément III, qui, dès son avénement au trône pontifical, ordonna des prières pour la paix de l'Occident et la délivrance de la Terre-Sainte, Henri II et Philippe-Auguste, alors occupés à se disputer le Vexin à main armée, avaient suspendu leurs coups pour délibérer sur l'importante affaire de la Palestine, et avaient choisi *l'orme des conférences* pour lieu de réunion.

Au milieu de cette imposante assemblée arriva un vieillard au front chauve, à la figure amaigrie par les fatigues d'un long voyage, les chagrins, la pénitence et les veilles. Sa barbe blanche, que faisait ressortir son teint basané, sa robe noire, la croix de bois qu'il

portait sur sa poitrine, les sandales de cuir qui chaussaient ses pieds meurtris, le bâton du pèlerinage qu'il tenait à la main, tout dans cet étranger inspirait un saint respect. Tous les fronts s'inclinèrent à son approche. C'était Guillaume, archevêque de Tyr, renommé pour sa science, pour son éloquence, plus encore pour ses hautes vertus.

Après la chute de Jérusalem, Guillaume avait quitté la Syrie pour venir implorer les secours de l'Occident contre les infidèles, redevenus maîtres de la ville de Jésus-Christ. En passant à Rome, il avait reçu de Clément III le titre et les pouvoirs de légat du saint-siége, et en même temps la mission de prêcher la croisade.

Guillaume de Tyr, s'étant placé sur une butte de terre qu'ombrageait le grand orme, et, par un signe de la main, ayant annoncé qu'il voulait se faire entendre, lut à haute voix, au milieu du plus religieux silence,

une relation de la prise de Jérusalem par Saladin. Après cette lecture, qui arracha des larmes à tous les assistants, le vénérable prélat s'exprima en ces termes :

« La montagne de Sion retentit encore de « ces paroles d'Ézéchiel : *O fils des hommes,* « *ressouvenez-vous de ce jour où le roi de* « *Babylone a triomphé de Jérusalem!* Dans « un seul jour est arrivé tout ce que les pro- « phètes ont annoncé de malheurs à la ville « de Salomon et de David. Cette cité, remplie « de tous les peuples chrétiens, est restée « seule, ou plutôt elle n'est plus habitée que « par un peuple sacrilége. La souveraine des « nations, la capitale de tant de provinces « paie le tribut imposé aux esclaves. Toutes « ses portes ont été brisées, et ses gardiens « exposés avec les vils troupeaux dans les « marchés des infidèles. Les États chrétiens « d'Orient qui faisaient fleurir la religion de « la croix en Asie, et devaient défendre l'Oc- « cident de l'invasion des Sarrasins (voilà la

« pensée que nous indiquions tout à l'heure),
« sont réduits à la ville de Tyr, à celles d'An-
« tioche et de Tripoli. Nous avons vu, selon
« l'expression d'Isaïe, le Seigneur *étendant*
« *sa main et ses plaies depuis l'Euphrate*
« *jusqu'au torrent de l'Égypte*. Les habitants
« de quarante cités ont été chassés de leurs
« demeures, dépouillés de leurs biens; ils
« errent avec leurs familles parmi les peuples
« de l'Asie, *sans trouver une pierre où re-*
« *poser leur tête*. »

Puis le pieux orateur faisait allusion aux combats qui venaient à peine de cesser entre Henri II et Philippe-Auguste :

« Pour arriver jusqu'à vous, j'ai, disait-il,
« traversé les champs du carnage. A la porte
« même de cette assemblée, j'ai vu déployer
« l'appareil de la guerre. Quel sang allez-vous
« répandre? Pourquoi ces glaives dont vous
« êtes armés? Vous vous battez ici pour le
« rivage d'un fleuve, pour les limites d'une
« province, pour une renommée passagère,

« tandis que les infidèles foulent les rives de
« Siloë et envahissent le royaume de Dieu,
« et que la croix de Jésus-Christ est traînée
« ignominieusement dans les rues de Bagdad !
« Vous versez des flots de sang pour de vains
« traités, tandis qu'on outrage l'Évangile, ce
« traité solennel entre Dieu et les hommes !
« Avez-vous oublié ce qu'ont fait vos pères ?
« Un royaume chrétien a été fondé par eux au
« milieu des nations musulmanes. Une foule
« de héros, une foule de princes nés dans
« votre patrie, sont venus le défendre et le
« gouverner. Si vous avez laissé périr leur
« ouvrage, venez du moins délivrer leurs tom-
« beaux qui sont au pouvoir des Sarrasins !
« Votre Europe ne produit-elle donc plus de
« guerriers comme Godefroy, Tancrède et
« leurs compagnons ? Les prophètes et les
« saints ensevelis à Jérusalem, les églises
« changées en mosquées, les pierres même
« des sépulcres, tout vous crie de venger la
« gloire du Seigneur et la mort de vos frères.



K. Girardet del. P. Girardet sc.

Henri II et Philippe-Auguste s'embrassèrent en pleurant,
et reçurent la croix des mains de Guillaume de Tyr

« Hé quoi ! le sang de Naboth, le sang d'Abel,
« qui s'est élevé vers le ciel, a trouvé un vengeur ; et le sang de Jésus-Christ s'élèverait
« en vain contre ses ennemis et ses bourreaux? »

La croix! la croix! s'écrièrent en cet instant des voix innombrables; *la croix! la croix! Dieu le veut! Dieu le veut! guerre aux infidèles, aux profanateurs des saints lieux!*

La main sur son épée, Richard, qui avait déjà reçu le signe du croisé à Tours quand il avait appris la chute de Jérusalem, frémit d'indignation contre les musulmans coupables de tant de crimes, et jura une seconde fois de les punir au delà des mers.

Henri II et Philippe-Auguste, depuis si longtemps ennemis, s'embrassèrent en pleurant, et reçurent la croix des mains de Guillaume de Tyr, qui dut se réjouir, dans sa pieuse ferveur, du succès de ses belles et touchantes paroles.

Tous les assistants se croisèrent. On convint que les croix des Français seraient rouges, celles des Anglais blanches, celles des Flamands vertes. Le lieu où les fidèles s'étaient réunis fut appelé *le champ sacré*. On y bâtit une église, pour conserver le souvenir de cette grande résolution des chrétiens. Il ne reste plus de traces de ce monument; seulement les vieillards du pays se souviennent d'avoir vu, au champ de *l'ormeteau ferré*, une très-ancienne croix de pierre qui disparut dans la tourmente de 1793.

L'enthousiasme de la croisade gagna toute l'Europe. En France comme en Angleterre, le peuple chanta les couplets suivants, composés par un clerc d'Orléans :

« Le bois de la croix est la bannière de notre « chef.

« Nous allons à Tyr : c'est le rendez-vous « des braves ; c'est là que doivent aller ceux « qui font tant d'efforts pour acquérir, sans « nul fruit, le renom de chevalerie.

« Mais pour cette guerre il faut des com-
« battants robustes, et non des hommes amollis ; ceux qui soignent leurs corps à grands frais n'achètent point Dieu par des prières.

« Qui n'a point d'argent, s'il est fidèle, la foi seule lui suffira ; c'est assez du corps du Seigneur pour toute provision de voyage au soldat qui défend la croix.

« Le Christ, en se livrant au supplice, a fait un prêt au pécheur ; pécheur, si tu ne veux pas mourir pour Celui qui est mort pour toi, tu ne rends pas ce que Dieu t'a prêté.

« Écoute donc mon conseil, prends la croix, et dis en faisant ton vœu : Je me recommande à Celui qui est mort pour moi, et qui a donné pour moi son corps et sa vie.

« Le bois de la croix est la bannière de notre chef, celle que suit notre armée (1). »

Alors s'établit cet impôt fameux qui, sous

(1) Traduction de M. Augustin Thierry, *Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands.*

le nom de *dîme Saladine,* indiquait le but auquel on le destinait. Chose triste à dire ! les premières sommes qu'il produisit furent employées à cette guerre scandaleuse de Philippe-Auguste et de Richard contre Henri II, qui refusait obstinément de rendre Alix, la fiancée de son fils.

Devenu roi d'Angleterre, Richard ne s'occupa plus que des préparatifs de la sainte expédition.

CHAPITRE IV

Baudouin, archevêque de Cantorbéry. — Il prêche la croisade en Angleterre. — Son voyage en Syrie. — Sa mort.

(1189)

Baudouin, archevêque de Cantorbéry, prêcha la croisade en Angleterre, accompagné de son archidiacre Giraud le Gallois, qui a laissé une relation intéressante du voyage du prélat dans le pays de Galles.

Giraud a fait un curieux portrait de l'archevêque de Cantorbéry. Il était brun, d'un extérieur simple et décent, d'une taille moyenne, et de formes proportionnées.

Il était modeste et sobre, et d'une si grande modération en toutes choses, que la malignité n'osa jamais lui reprocher rien de honteux. Il parlait peu, se mettait difficilement en colère, et paraissait toujours maître de lui-même. Baudouin s'appliqua dès son enfance à l'étude des lettres; accoutumé de bonne heure à supporter le joug d'un maître, il parut dans ce monde un modèle de mœurs et de conduite.

Renonçant aux honneurs de l'Église, et dédaignant les pompes du siècle, il prit d'abord l'habit de l'ordre de Cîteaux. Sa piété exemplaire l'ayant fait remarquer parmi les moines, il parvint à la dignité d'abbé au bout de trois ans. On l'éleva plus tard, presque malgré lui, à l'épiscopat.

Mais, ajoute le chroniqueur, comme la nature, ainsi que le dit Cicéron, n'a rien produit de parfait, *même dans le genre simple*, Baudouin conserva dans l'élévation cette indulgence de caractère qu'il avait toujours montrée quand il n'était qu'un obscur cénobite. Il res-

semblait à une mère tendre, jamais à un père qui sait corriger.

On s'affligea de voir Baudouin manquer de fermeté. Il parut meilleur moine qu'abbé, et meilleur évêque qu'archevêque. « Aussi, dit en finissant Giraud le Gallois, le pape Urbain, lui écrivant un jour, commença sa lettre en ces termes : *Urbain, serviteur des serviteurs de Dieu, au moine très-fervent, à l'abbé ardent, à l'évêque tiède, à l'archevêque indolent, salut.* »

Giraud ne dit pas de quels faits il appuie ce jugement qu'il porte sur la faiblesse de caractère de Baudouin; nous ne découvrons rien à cet égard dans les vieux livres que nous consultons : au contraire, nous voyons l'archevèque de Cantorbéry montrer de l'énergie dans plusieurs circonstances.

Nous savons déjà combien fut digne et ferme son attitude à l'occasion du sacre de Richard. Jean Sans-Terre ayant épousé la fille du comte de Glocester, malgré les lois

canoniques qui défendaient les mariages au troisième degré de parenté, Baudouin frappa d'interdit les terres du jeune frère de Richard. Sans trop se soucier de s'attirer les mauvaises grâces du fier monarque, Baudouin sut noblement rappeler au devoir son suffragant Hugues, évêque de Durham, qui, poussé par une vaine ambition des choses de ce monde, acheta au roi le domaine de Sedgefield et le comté de Northumberland, ce qui lui donna le droit de porter le titre de comte. Pendant que Richard lui ceignait le glaive, insigne de sa nouvelle dignité, Cœur-de-Lion dit en souriant : *D'un vieil évêque je fais un jeune comte.*

En versant deux mille marcs d'argent à la caisse du trésor royal, l'évêque de Durham obtint, avec la dispense de faire le voyage de la Terre-Sainte, la charge de justicier d'Angleterre. Pour tous ces motifs, Baudouin lança contre ce suffragant une sentence qui le suspendit des fonctions du saint ministère. Ce

fut seulement après la solennelle promesse de Hugues de déposer son titre de comte entre les mains du roi, que l'archevêque de Cantorbéry leva l'interdit qui pesait sur lui (1).

Parmi les nombreux prélats anglais et français qui suivirent en Orient les armées de Richard et celles de Philippe-Auguste, Baudouin de Cantorbéry fut le seul, à Saint-Jean-d'Acre, qui s'opposa à un mariage scandaleux entre Conrad de Montferrat, marquis de Tyr, et Isabelle, femme de Honfroy de Thoron. Il nous semble que ce ne sont pas là des actes d'un évêque *tiède* et d'un archevêque *indolent;* mais peut-être ne savons-nous pas tout.

Rien ne saurait donner une plus juste idée des mœurs et du caractère des habitants du pays de Galles au XIIe siècle, que les détails qui abondent dans la chronique de l'archidiacre Giraud.

Du haut de leurs montagnes entrecoupées

(1) Matthieu Paris, *Règne de Richard.*

de précipices, les Gallois accouraient en foule pour entendre la voix du prélat qui les exhortait à s'armer pour la défense de Jérusalem. C'était en plein champ, au milieu des laboureurs et des bergers que l'archevêque de Cantorbéry peignait dans ses discours les malheurs de la Terre-Sainte. Il donna la croix à un grand nombre de paysans venus à lui presque nus, *parce que leurs femmes avaient caché leurs vêtements pour les empêcher d'aller s'enrôler dans la croisade.*

Mais une mère montra des dispositions bien différentes. « Je vous rends grâces, ô Seigneur Jésus, s'écria-t-elle en voyant son fils unique prêt à partir pour la Terre-Sainte ; je vous rends grâces de m'avoir donné un fils que vous avez jugé digne de vous servir. »

Une femme avait arraché son mari des pieds de l'archevêque, qui allait lui donner la croix. La nuit suivante, elle entendit dans un songe une voix terrible qui lui criait : « Tu m'as enlevé un serviteur ; celui que tu aimes

le plus te sera aussi enlevé ! » S'étant réveillée en sursaut et saisie d'effroi, elle trouva à ses côtés son petit enfant mort, qu'elle avait étouffé elle-même dans son sommeil.

Elle considéra ce malheur comme une punition du Ciel; et, prenant une croix, elle l'attacha à l'épaule de son mari, qui alla aussitôt prendre place dans l'armée de Jésus-Christ.

On regardait Baudouin comme un saint, comme un envoyé de Dieu. La poussière que ses pieds avaient touchée guérissait les malades. Une vieille femme aveugle depuis trois ans envoya son fils auprès de Baudouin afin d'obtenir un morceau de la robe du saint prélat. Le jeune homme, n'ayant pu percer la foule qui entourait l'archevêque, apporta à sa mère une motte de terre sur laquelle le pied du prédicateur s'était empreint. « La femme aveugle, dit la chronique, plaça cette motte de terre sur sa bouche et sur ses yeux, et recouvra la vue. »

Owen de Ceveliok, le seul des princes du pays de Galles qui, sur son refus de prendre la croix, fut excommunié par Baudouin, avait déloyalement donné la mort à son cousin Owen, fils de Madok. Celui-ci avait un écuyer fidèle. On le pressait de prendre la croix. « Je ne la prendrai, répondit-il en brandissant sa lance, que lorsque j'aurai vengé la mort de mon maître. » Son arme se cassa et tomba à terre. Effrayé de ce présage, l'écuyer le regarda comme un avertissement du Ciel, et se croisa.

Un autre chroniqueur, Roger Howeden, parle d'une fille étrange qui recevait les secrets du diable. Dans un mystérieux entretien avec le roi du sombre abîme, cette espèce de sorcière comme on en trouve dans les vieux contes des montagnes de Carmarthen, où la tradition place la demeure de l'enchanteur Merlin, avait appris que la sainte expédition qui se préparait remplissait de rage Satan et ses démons. « Depuis que Jésus-Christ a

vaincu l'enfer, disait la pythonisse galloise, le monde des ténèbres n'a pas eu un plus grand sujet de deuil et de douleur que l'entreprise de la croisade; mais, ajoutait-elle, cette douleur se changera en joie, parce qu'il se commettra tant d'iniquités et de péchés parmi beaucoup de croisés, que le Seigneur effacera ceux-ci du livre de vie. »

Elle annonça le mauvais succès de la croisade, et l'événement, dit Roger Howeden, prouva la vérité de la prédiction.

Pendant que tout le monde en Angleterre ne s'entretenait que des malheurs de Jérusalem, que tous les esprits n'étaient occupés que de la croisade qui se préparait, une apparition céleste dont les chroniqueurs ont longuement parlé, frappa vivement les imaginations. Près de Londres, on vit dans les airs, en plein midi, une croix d'une éclatante blancheur sur laquelle se montrait un homme crucifié. Le phénomène disparut en laissant dans le ciel une longue trace de lumière.

Si un poëte entreprenait de redire les exploits de Richard en Palestine, le prodigieux mouvement qui éclata en Angleterre par les prédications de la croisade, la captivité du roi en Allemagne, sa mort au pied des murailles du manoir de Chalus, le côté merveilleux ne manquerait pas à ses chants épiques : les récits des historiens contemporains y suffiraient; c'est une épopée toute faite.

Dans toutes les provinces que traversa Baudouin, l'enthousiasme de la croisade dépeupla les campagnes. On ne se demandait plus qui avait pris la croix, mais qui ne l'avait point prise. On envoyait une quenouille et un fuseau à ceux qui refusaient de s'armer pour la sainte cause, comme pour leur faire honte (1).

Impatient d'aborder lui-même à cette terre bénie vers laquelle ses ardentes prédications auraient voulu pousser l'Europe entière, Baudouin devança l'armée de Richard sur les chemins d'Orient; il s'embarqua à Marseille

(1) Chronique de Gauthier Vinisauf.

au mois d'août de l'année 1190, et toucha au port de Tyr après une pénible navigation.

Il se dirigea vers Saint-Jean-d'Acre, récemment tombée au pouvoir des Sarrasins; une armée chrétienne, commandée par Lusignan, assiégeait cette ville.

Baudouin était déjà avancé en âge. Ses courses multipliées dans les provinces de l'Angleterre pour y porter la parole sainte, les fatigues d'une longue traversée en mer, les vives émotions de son âme ardemment dévouée à la cause qui remuait alors la chrétienté, tout contribua à épuiser le peu de forces qui restaient au pieux vieillard.

Il tomba malade à son arrivée à Acre, et mourut, sous une tente dressée non loin des murs de cette ville, avec l'amer regret de n'avoir pu visiter la cité de David et du Christ, cette Jérusalem dont le nom s'était trouvé si souvent sur sa bouche, dans ses prédications pour la croisade. Mais la croix, cette grande consolatrice des affligés, ce symbole d'espé-

rance et de salut, que Baudouin mourant portait à ses lèvres, lui fit entrevoir sans doute la Jérusalem céleste promise à tous ceux qui prennent la religion pour guide et pour appui dans leur court pèlerinage ici-bas.

CHAPITRE V

Richard vend plusieurs domaines de la couronne et les hautes charges de l'État. — Ses exactions dans la perception de la *dîme saladine*. — Ambassade de Philippe-Auguste à Richard. — Capitulaires et règlement militaire. — Entrevue des deux rois à Nonancourt, ensuite à Vézelai. — Les deux monarques se séparent à Lyon. — Itinéraire de Richard depuis Lyon jusqu'à Marseille.

(1189-1198)

Richard aurait, disait-il, vendu la ville de Londres, s'il avait trouvé des acheteurs, dans le but de se procurer de l'argent pour son expédition en Orient; il aliéna plusieurs domaines de la couronne, et mit à l'encan les plus hautes dignités de l'État. Les acquéreurs ne manquèrent pas.

La *dîme saladine* fut perçue sans pitié ni merci. Sous le titre d'aumône, dit un chroniqueur (1), elle renfermait un esprit d'exaction et de rapacité qui effraya le peuple et le clergé. Les récalcitrants étaient jetés en prison, et retenus captifs jusqu'à ce qu'ils eussent donné leur dernier écu.

Richard feignit d'avoir perdu le sceau royal; il en fit faire un autre. On publia que quiconque désirait posséder en sécurité les biens qu'il tenait par charte (sorte de donations royales), eût à présenter au plus tôt ses titres de propriété, afin de leur appliquer le nouveau sceau. Menacés d'une ruine complète, les propriétaires entrèrent en composition avec le roi (2).

De pareilles exactions auraient suffi pour faire condamner une guerre ordinaire et en éloigner les peuples; mais les croisades n'étaient pas l'œuvre d'un seul homme, qu'il

(1) Dicete.
(2) Matthieu Paris.

fût prédicateur ou chef d'empire; les croisades étaient l'explosion de l'enthousiasme religieux de toute une époque, et les rigueurs fiscales d'un prince ne pouvaient rien arrêter.

Avant de quitter l'Angleterre, Richard confia le gouvernement de ce pays à Guillaume Longchamp, évêque d'Ely. Élevé aux dignités de chancelier du roi et de grand justicier d'Angleterre, Longchamp fut investi d'un pouvoir souverain. Dans une lettre adressée à tous ses féaux, Richard disait : « Nous vous recommandons et vous enjoi- « gnons d'obéir en tout, si vous nous aimez, « nous et notre royaume, et si vous tenez à « vous-mêmes et à tout ce que vous possé- « dez, à notre amé et féal chancelier l'évêque « d'Ely, sur tous les points qui sont de notre « ressort, et d'agir à son égard comme vous « agiriez envers nous si nous étions dans le « royaume, sur tout ce qu'il vous comman- « dera en notre nom (1). » Nous verrons plus

(1) Matthieu Paris.

tard comment Guillaume Longchamp usa des prérogatives dont le roi l'avait honoré.

Au mois d'octobre de l'année 1189, une ambassade à la tête de laquelle se trouvait Rotrou, comte du Perche, qui avait assisté à la réunion du *champ sacré,* vint à Londres annoncer à Richard que, dans une assemblée générale, tenue à Paris, Philippe-Auguste avait décidé de se mettre en marche pour l'Orient aux fêtes de Pâques prochaines. Le roi de France fit dire au roi d'Angleterre qu'il irait l'attendre avec son armée à Vézelai, ville du Nivernais, où, cinquante années auparavant, le pape Eugène III avait présidé un concile pour le recouvrement de la Terre-Sainte. Richard, entouré de ses barons, promit d'être exact au rendez-vous.

Dans une réunion de seigneurs anglais et normands où se trouva le roi d'Angleterre, on arrêta des capitulaires que nous indiquerons ici, car ils aident à connaître les mœurs et les usages de la Grande-Bretagne au moyen âge.

Les indulgences ecclésiastiques étaient accordées à tous ceux qui se croisaient. On ne pouvait être dispensé du saint voyage qu'en donnant la dixième partie de son revenu annuel. Tout jurement était défendu aux soldats de la croix. Ils ne devaient avoir que deux plats à leur table. Il était interdit aux femmes, excepté aux laveuses de linges qui ne pouvaient *inspirer aucun soupçon*, de suivre l'armée. Tous les jeux de hasard étaient proscrits. Les dettes des croisés étaient exemptes d'intérêt pendant la durée de l'expédition ; ou si les intérêts continuaient à être payés, ils devaient être considérés comme des à-compte sur le capital.

Un règlement disciplinaire rédigé par Richard, et destiné à sa flotte, qui allait mettre à la voile pour l'Orient, montre dans son laconisme toute la barbare justice de ce siècle.

Celui qui aurait tué un homme sur le vaisseau, devait être lié avec le mort et jeté à la mer. S'il le tuait à terre, il était également

lié au cadavre et enterré vivant avec lui. Le matelot convaincu d'avoir tiré son couteau pour en frapper un autre, devait avoir le poing coupé. S'il l'avait frappé jusqu'au sang, il devait être plongé trois fois dans la mer. Si quelqu'un outrageait son compagnon, s'il le maudissait, il devait payer autant d'onces d'argent qu'il aurait renouvelé de fois son outrage. Tout homme convaincu de vol devait être tondu comme un serf; de la poix bouillante était versée sur sa tête, qu'on couvrait d'un duvet de plumes. Dans cet état, il était jeté sur la première terre où le vaisseau abordait (1). Ces rigueurs terribles ne purent pas toujours prévenir les désordres; des disputes violentes éclatèrent plusieurs fois dans le pèlerinage.

Deux mois après l'arrivée du comte du Perche en Angleterre, Richard et Philippe-Auguste se rencontrèrent à Nonancourt. Ces deux monarques signèrent un pacte d'alliance ainsi conçu :

(1) Chronique de Benoît, abbé de Peterborough.

« Moi, Philippe, roi de France, je garderai
« bonne foi à Richard, roi d'Angleterre,
« comme à mon ami et féal, pour sa vie ; et
« moi, Richard, roi d'Angleterre, j'agirai
« de même à l'égard du roi de France, pour
« sa vie, comme à l'égard de mon seigneur
« et ami.

« Chacun de nous portera aide à l'autre,
« si besoin est, pour la défense de sa terre,
« ainsi que chacun de nous défendrait la
« sienne propre et la maintiendrait in-
« tacte (1). »

Les comtes et les barons des deux royaumes présents à cette entrevue jurèrent de ne point s'écarter de la fidélité promise aux deux rois. Les prélats déclarèrent qu'ils excommunieraient les transgresseurs de ce pacte, quel que fût leur rang.

C'était la première fois qu'un roi de France et un roi d'Angleterre se rangeaient sous les mêmes drapeaux.

(1) Matthieu Paris.

« Mais cette harmonie, ouvrage de circonstances extraordinaires, ne devait pas durer longtemps entre deux princes qui avaient tant de sujets de rivalité. Tous deux jeunes, ardents, braves, magnifiques, Philippe plus grand roi, Richard plus grand capitaine, avaient la même ambition et la même passion pour la gloire. La soif de la renommée, bien plus que la piété, les entraînait à la Terre-Sainte. L'un et l'autre pleins de fierté, prompts à venger une injure, ne connaissaient dans leurs différends d'autre juge que leur épée; la religion n'avait pas assez d'empire sur leur esprit pour faire plier leur orgueil, et chacun d'eux aurait cru s'abaisser s'il avait demandé ou reçu la paix. Pour savoir quelle espérance on pouvait fonder sur l'union de ces deux princes, il suffira de dire que Philippe, en montant sur le trône, s'était montré le plus ardent ennemi de l'Angleterre, et que Richard était le fils de cette Éléonore de Guienne, première femme de Louis VII, qui, après

la seconde croisade, avait quitté son époux en menaçant la France (1). »

Richard alla prendre le bourdon et la panetière dans l'église Saint-Martin de Tours, comme Philippe-Auguste avait déjà reçu ces marques de pèlerinage dans l'abbaye de Saint-Denis.

Au mois de juin de l'année 1190, Richard et Philippe étaient à Vézelai avec leur armée respective. Là, une nouvelle convention, par laquelle on s'engageait à n'entreprendre, pendant la croisade, aucune guerre, soit dans les domaines du roi de France, soit dans ceux du roi d'Angleterre, fut signée entre les deux monarques.

Ils firent ensuite route vers Lyon en passant par Saint-Léonard-de-Corbigny, Moulins-en-Gilbert, Toulon-sur-Arroux, Sainte-Marie-les-Bois, Belleville et Villefranche. Se donnant rendez-vous en Sicile, les rois croisés se séparèrent à Lyon.

(1) Michaud, *Histoire des Croisades*, tome II.

Richard se dirigea vers Marseille ; Philippe-Auguste prit le chemin de Gênes, où l'attendaient des navires destinés à le transporter à Messine avec ses troupes (1).

En partant de Lyon, Richard suivit la rive gauche du Rhône, dont les bords, au XII[e] siècle, étaient hérissés d'imposantes citadelles ; on en voit aujourd'hui les grandes et pittoresques ruines.

Le roi d'Angleterre et son armée de terre, qui ne dépassait point six mille hommes, traversèrent Auberive, Saint-Bernard-de-Romans, Valence, Loriol, Valreas, Saint-Paul-de-Provence, Mondragon, Orange, dont le bel arc de triomphe, érigé en mémoire de la victoire de Marius sur les Cimbres, dut attirer les regards de Cœur-de-Lion et de ses compagnons.

(1) La France, à cette époque, n'avait pas de flotte; c'est de saint Louis seulement que date la marine de notre pays : pour transporter ses armées en Orient, Louis IX fit construire des navires ; ils formèrent alors une force maritime qui depuis n'a cessé de s'accroître dans notre patrie.

Continuant leur route, ils laissèrent derrière eux Sorgues, Bompas près d'Avignon, Sénas, et parvinrent à Salon, aujourd'hui délicieuse petite ville aux belles eaux, aux frais ombrages, et qui, au temps de Richard, ne devait offrir que l'aspect de son grand château et quelques maisons groupées autour du plateau sur lequel il s'élève.

De Salon les croisés anglais et normands s'avancèrent dans la vaste et fertile plaine à l'extrémité de laquelle apparaît sur une montagne rocheuse le village de Lançon, qui n'était qu'un château fort au XIIe siècle.

Puis, franchissant les collines nues qui séparent Lançon de la vallée de l'Arc, laissant à droite Saint-Chamas et ses collines semblables aux collines de la Judée, Berre et son bel étang aux flots bleus, laissant à gauche, à quelque distance, les hauteurs au penchant desquelles se déploie aujourd'hui le village de Lafare, ils atteignirent Marignane, Vitrolles et ses pittoresques rochers, le village des

Pènes, bâti sur des rocs taillés à pic; ils entrèrent dans le sombre vallon de l'*Assassin*, et parvinrent enfin à l'antique ville des Phocéens, majestueusement assise au bord de cette belle Méditerranée, dont l'étendue azurée, apparaissant aux regards éblouis des soldats de la croix, montrait les espaces qu'ils avaient encore à parcourir avant d'arriver à ce divin tombeau dont ils méditaient la conquête.

CHAPITRE VI

Impatience de Richard à Marseille, où il attend vainement sa flotte. — Son itinéraire depuis Marseille jusqu'en Sicile. — Séjour du roi d'Angleterre dans cette île.

(1190-1191)

L'humeur irascible de Richard fut mise à une rude épreuve à Marseille. Il y avait donné rendez-vous à sa flotte, composée de cent cinquante voiles. Elle portait ses machines de siége, ses approvisionnements de bouche, et plus de dix mille hommes de ses troupes; le roi n'avait en ce moment avec lui que six mille guerriers.

Il attendit vainement ses vaisseaux pendant

trois semaines dans la ville phocéenne. Son impatience se manifesta par des accès de colère qui effrayaient les gens de sa suite. Quand on lui disait que des vaisseaux lancés sur l'Océan n'obéissaient point à des pilotes comme des coursiers montés par des cavaliers tels que lui obéissaient à l'éperon ou au mouvement de la bride, il semblait s'en prendre aux vents et aux flots, et peu s'en fût fallu que, comme autrefois un monarque d'Asie, le prince au cœur de lion ne voulût infliger une correction à la mer indocile.

Fatigué d'attendre, Richard loua vingt navires à des marchands marseillais, s'y embarqua avec son armée (7 août 1190), cingla vers la Sicile, en passant par les îles d'Hyères, et en côtoyant Nice et Vintimille; il toucha à Gênes, où il trouva Philippe-Auguste malade. Le roi de France lui demanda de lui prêter cinq galères; Richard lui en offrit trois. Philippe, blessé du refus, n'accepta pas. La bonne intelligence qui, aux premiers jours,

s'était établie par des serments solennels entre les deux monarques, reçut à Gênes une première atteinte; la suite des événements devait achever de la détruire.

Reprenant la mer, le roi d'Angleterre aborda à Corneto, à Civitâ-Vecchia, et s'arrêta à Ostie; il était attendu dans cette ville par une députation du pape Clément III, chargée de lui demander d'aller visiter Rome, où on lui préparait une réception brillante. Richard n'accepta pas l'invitation du souverain pontife; Matthieu Paris attribue ce refus à un mécontentement contre la cour de Rome.

Richard continua sa route vers la Sicile. Avant de remonter dans sa galère, appelée *Rembone,* il voulut traverser à cheval la forêt de Selvedène, où il admira une magnifique voie romaine. Il doubla ensuite le cap Circello, salua Terracine, les îles Palmaria, celles de Pouzzoles, et entra dans le splendide golfe de Baïa. Il visita à Naples l'église Saint-Janvier, et resta longtemps agenouillé devant la crypte,

qui renfermait et qui renferme encore des reliques de quelques saints renommés. Richard apprit à Salerne que sa flotte tant attendue était parvenue à Messine, où il se hâta d'arriver lui-même (14 septembre 1190).

Philippe-Auguste, accompagné seulement de quelques chevaliers (il avait laissé son armée en arrière), devança de cinq jours Richard dans la capitale de la Sicile. Les Messinois accoururent en foule au port en apprenant l'arrivée du roi de France. Ils s'attendaient à le voir à la tête d'une armée; ils s'étonnèrent de le voir débarquer comme un simple chevalier. Il se dirigea promptement vers le palais qu'on lui avait préparé. « Tous ceux qui étaient venus sur la rive, dit un chroniqueur (1), trompés dans leur attente, jugèrent qu'un roi qui évitait d'être vu n'était pas capable de grandes choses. »

C'est ainsi que le peuple de Messine jugeait ce prince plein de génie dont le règne écla-

(1) Gauthier Vinisauf.

tant lui réservait le nom d'*auguste*, ce prince qui devait donner à la maison de Capet une supériorité si marquée sur celle de Plantagenet. Mais le peuple de Messine au XIIe siècle, comme tous les peuples et dans tous les temps, appréciait un homme non point d'après son propre mérite, mais bien d'après les images extérieures qui l'accompagnaient.

Richard produisit une impression toute différente sur les imaginations des Siciliens. Le bruit des clairons et des trompettes retentissait au loin dans les navires qui portaient le roi d'Angleterre et ses compagnons. Les boucliers des chevaliers réfléchissaient les rayons du soleil, et les flots blanchissaient sous les coups redoublés des rames.

Bientôt apparut à la foule surprise le roi d'Angleterre sur un navire richement orné. On le distinguait des autres guerriers à la magnificence de ses vêtements. Les troupes de la flotte, rangées en bataille, l'accueillirent sur le rivage au milieu des plus vives accla-

mations. Les Siciliens se pressèrent autour du prince anglais, et l'accompagnèrent jusqu'à son palais. Frappé de son air majestueux, le peuple le jugeait digne de commander aux nations, et le trouvait plus grand que sa renommée.

Comme nous l'avons dit dans le premier chapitre de cet ouvrage, Jeanne Plantagenet, la plus jeune des filles de Henri II et d'Éléonore, avait épousé Guillaume II, roi de Sicile. Ce prince étant mort sans postérité, sa couronne revenait à sa sœur Constance, femme de Henri de Souabe. Mais Tancrède, fils naturel de Roger, père de Guillaume II, s'empara du trône de Sicile après la mort du mari de Jeanne Plantagenet. Cette princesse fut en ce moment reléguée dans un palais à Palerme, où elle était prisonnière. Un autre que Richard aurait peut-être voulu entrer en pourparler avec Tancrède avant d'en venir, s'il y avait lieu, à des moyens plus décisifs pour obtenir bonne jus-

tice. Ce n'était point là sa façon d'agir. Sa diplomatie était son glaive, et ses protocoles se formulaient par des coups de lance. Le lendemain de son arrivée à Messine, il alla arracher sa sœur de sa prison, se saisit violemment d'un château appelé Bagnara, de l'autre côté du détroit, et y plaça sous bonne garde la veuve de Guillaume II. Près de l'écueil de Charybde s'élevait une forteresse; il s'en empara, et la convertit en magasins de vivres. Pendant ce temps, ses soldats construisaient une redoute sur les hauteurs de Messine. Il lui donna le nom de *Mategriffe*, parce qu'il se proposait d'attaquer de là les *Griffons*, dont l'origine a donné lieu de la part des savants à des recherches et des explications trop incertaines pour en faire nous-même un sujet de dissertation.

L'enthousiasme avec lequel les Messinois avaient accueilli Richard décroissait visiblement; il se changea en haine contre les Anglais et contre leur roi. On s'aperçut un jour

que des soldats de Richard avaient disparu. Comment et pourquoi? Le poignard sicilien aurait peut-être su répondre à cette question. On trouva des cadavres anglais dans d'affreux égouts. Il ne fallait qu'une étincelle pour allumer un incendie.

L'armée de Richard était campée sous des tentes, en dehors des remparts de Messine. La demeure du roi d'Angleterre se trouvait dans un des faubourgs de la ville. Philippe et ses Français avaient pris leurs logements dans l'intérieur de la cité.

Une femme sicilienne vendait des provisions aux croisés. Un soldat anglais se présente pour lui acheter un pain, et lui en offre un prix inférieur à celui qu'elle exige. La femme lui dit des injures; la populace s'assemble; les soldats anglais se mêlent à la querelle, qui devint bientôt une guerre ouverte. Richard arrive à cheval, l'épée au poing; à la tête de ses troupes il prend possession de la ville *en moins de temps qu'un*

prêtre n'en mettrait à chanter matines (1) (4 octobre 1190). Messine est pillé par les Anglais; la bannière de Richard flotte sur les tours.

Ces actes de violence offensent Philippe-Auguste; il fait dire à Richard qu'il a manqué à tous ses devoirs en assiégeant une ville où lui, son suzerain, reçoit une noble hospitalité. Le roi de France ordonne que la bannière d'Angleterre soit enlevée des remparts de Messine. Richard répond qu'il est prêt à la faire disparaître, mais qu'il ne souffrira pas qu'une autre main que la sienne ou celle d'un ses chevaliers touche son étendard. Il est enlevé par un haut baron de la suite du roi d'Angleterre.

Richard n'était pas satisfait : il avait, comme il le disait lui-même, « ses comptes à régler avec le bâtard Tancrède. » Tremblant pour sa couronne contestée, et ne se souciant pas de la défendre les armes à la main contre

(1) Vinisauf.

un prince tel que Richard, Tancrède souscrivit à toutes les conditions imposées par le roi d'Angleterre. Celui-ci renonça aux sommes laissées à Henri II par un testament de Guillaume II; mais il exigea que Tancrède donnât, avec quarante mille onces d'or, une de ses filles en mariage à Arthur, duc de Bretagne, neveu de Richard, que celui-ci avait désigné pour son successeur au trône d'Angleterre, dans le cas où il mourrait sans postérité. Le monarque anglais reconnut en même temps Tancrède comme roi de Sicile. Par les ordres de Plantagenet, les Anglais restituèrent aux Messinois tout ce qui leur avait été volé dans le pillage de la ville.

Richard, que ses qualités brillantes ne défendaient pas d'un amour désordonné de l'or, savait quelquefois le répandre largement; ayant su que plusieurs chevaliers français et anglais se plaignaient des dépenses que leur occasionnait leur séjour prolongé dans l'île, il offrit spontanément de l'argent à tous ceux qui

en manqueraient. Le jour de Noël (1190), il invita à sa table les principaux chefs des armées; après un splendide festin, il leur donna à tous de riches cadeaux.

Mais combien son caractère était violent et sa vengeance opiniâtre! En voici une preuve nouvelle. Le roi d'Angleterre et plusieurs gentilshommes français et anglais rentraient dans Messine après une promenade à cheval; ils virent un paysan conduisant un âne chargé de roseaux appelés *cannes* en Italie comme dans le midi de la France. Les nobles cavaliers, tous jeunes et d'humeur joyeuse, s'arment d'un de ces roseaux en guise de lance, et se mettent à jouter comme dans un tournoi. Richard attaque un chevalier français, Guillaume des Barres, réputé le plus brave et le plus adroit dans les exercices guerriers. Le coup porté par lui déchire les habits de Richard. Le prince s'irrite, et pousse son cheval contre des Barres pour le désarçonner; celui-ci s'affermit sur son étrier. Le roi se précipite

de nouveau sur son adversaire, qui demeure inébranlable. Le comte de Leicester veut venir en aide à son maître, et met la main sur Guillaume. « Retirez-vous! » dit Richard au comte avec vivacité; « laissez à nous deux le combat! » Frémissant de colère, le roi arrête tout à coup son destrier, et dit à des Barres: « Allez-vous-en d'ici, et ne paraissez jamais devant moi! Je serai éternellement votre ennemi, et aussi l'ennemi de tous les vôtres! » — « J'ai résisté au chevalier, mais j'obéis au roi, » dit alors le guerrier français avec un accent de noble fierté où se mêlait un profond sentiment de respect.

Il alla raconter cette scène au roi de France, qui en fut péniblement affecté; car il savait mieux qu'un autre combien Richard, blessé dans son orgueil, était persévérant et dangereux dans sa haine. Après bien des démarches auprès du roi d'Angleterre pour obtenir le pardon de Guillaume, on ne put obtenir de lui que ces paroles: « Je ne ferai aucun tort



K. Girardet del. P. Girardet sc.

« Retirez-vous, dit Richard au comte ; laissez à nous deux le combat. »

au succès de la croisade. « Mais on devait se défier, a dit un historien (1), d'une amitié qui avait besoin d'être jurée si souvent, et d'une paix pour laquelle on faisait chaque jour un traité. »

Par une convention signée entre Philippe et Richard, celui-ci fut délié de tout engagement avec Alix, qui épousa depuis le comte de Ponthieu. Plantagenet remit à Philippe une somme considérable. Gisors et le Vexin, donnés en dot à la fille de Louis VII, furent laissés au roi d'Angleterre sous une double clause de réversion : l'une en faveur de la France, dans le cas de l'extinction de la descendance masculine de Richard ; l'autre en faveur de l'Angleterre, si Philippe mourait sans postérité.

Pendant que ce traité se signait à Messine, Éléonore d'Aquitaine, cette implacable ennemie de la maison royale de France, et qui avait été l'âme de la rupture entre son fils et

(1) Michaud.

Alix, arrivait à Reggio (février 1191) avec Bérengère, fille de don Sanche, roi de Navarre; elle avait secrètement négocié l'union entre cette princesse et Richard, et celui-ci attendait de jour en jour l'arrivée des deux princesses en Sicile.

Le séjour de Philippe-Auguste à Messine devenait impossible. La première femme de son père, que le roi de France détestait, était de l'autre côté du détroit avec une jeune princesse destinée à épouser celui auquel sa sœur avait été promise. Il ne pouvait pas être le témoin du triomphe d'Éléonore, et assister à la célébration d'un mariage qui le blessait et comme frère et comme roi. Il ordonna le départ de son armée pour la Syrie, et le 22 mars 1191 il quitta les rivages siciliens avec sa flotte. Richard l'accompagna pendant quelques milles. Tournant ensuite vers Reggio, il alla prendre à son bord sa mère, sa fiancée et les nobles dames de la suite des princesses, qu'il conduisit à Messine.

CHAPITRE VII

Un mot sur la manière d'écrire l'histoire. — Départ de Richard de Messine. — Il fait en passant la conquête de l'île de Chypre. — Mariage de Richard. — Portrait de la reine Bérengère. — Arrivée de Richard à Saint-Jean-d'Acre. — Joie des chrétiens, terreur des musulmans à son débarquement en Syrie. — Les guerres de religion.

(1191)

Quand on retrace des souvenirs historiques pour s'éclairer soi-même (et quel est l'écrivain consciencieux qui n'apprend pas quelque chose à chaque page que sa plume remplit?), quand on retrace, disons-nous, des souvenirs historiques pour s'éclairer soi-même et pour n'être pas inutile à l'instruction des autres,

on doit avant tout se préoccuper de l'exactitude des faits ; car c'est par les faits, et non point par des dissertations, qu'on peut juger avec vérité des hommes et des choses.

A quoi donc servirait l'étude de l'histoire, la meilleure de toutes les études puisque c'est elle qui apprend à connaître l'homme, si à la place des actions accomplies on mettait des systèmes et des théories? Le vague des conjectures, les fantaisies de l'imagination, qui fabrique avec les événements du passé des romans ou des doctrines, tout cela n'est pas de l'histoire, mais je ne sais quel amalgame de vérités et de mensonges où certains initiés peuvent seuls se retrouver.

Et puis voudrait-on inventer des situations, des scènes pour donner au récit une allure plus *émouvante?* L'histoire, hélas! est assez dramatique par elle-même sans qu'on ait besoin d'y mettre ce qu'elle ne contient pas. Partout où l'homme a passé, il a laissé des traces de ses passions, de ses vertus ou de

ses crimes. Les annales humaines sont remplies de tragédies sanglantes. « On veut du roman, a dit excellemment un écrivain illustre : que ne regarde-t-on de près à l'histoire? Là aussi se trouverait la vie humaine, la vie intime, avec ses scènes les plus variées et les plus dramatiques, le cœur humain avec ses passions les plus vives comme les plus douces, et de plus un charme souverain, le charme de la réalité (1). »

Continuons donc à étudier de plus en plus avec les faits le caractère du héros dont nous suivons la destinée, l'esprit de son époque et les événements auxquels il prit une si grande part.

Huit mois s'étaient écoulés (huit mois perdus pour la guerre sainte!) depuis l'arrivée de Richard à Messine. Quels grands intérêts enchaînaient donc le roi d'Angleterre en Sicile, presque aux portes de la Syrie, pendant que

(1) M. Guizot, Étude historique. (*Revue des Deux Mondes*, livraison du 1er mars 1855.)

les chrétiens, commandés par Lusignan, combattaient et mouraient sous les murs de Saint-Jean-d'Acre, et qu'ils attendaient pour vaincre les Sarrasins le vaillant prince dont le nom seul (comme au siècle précédent celui du Cid) semblait gagner des batailles? Que faisait Plantagenet à Messine alors que cent mille Allemands, conduits par Frédéric Barberousse, tombaient de fatigue et de faim dans les gorges du Taurus, que l'empereur trouvait la mort dans un fleuve de ces sauvages et lointaines régions, et que son fils Frédéric de Souabe ramenait les débris de cette magnifique armée à Ptolémaïs? Nous le savons; Richard *réglait ses comptes avec Tancrède*, se brouillait de plus en plus avec Philippe de France, et attendait Bérengère de Navarre, qui, du fond des Pyrénées, venait unir sa destinée à celle du roi d'Angleterre.

Certes, une fois qu'il eut posé son pied sur le sol syrien, et qu'il se fut trouvé en face des Sarrasins, Cœur-de-Lion déploya toute son

ardente bravoure; mais l'histoire doit constater qu'en Sicile ses intérêts personnels l'emportèrent un moment sur les intérêts plus élevés de la cause sainte qu'il avait embrassée.

Enfin arriva le jour (avril 1191) où il dit adieu à Messine avec toute son armée, qui ne dépassait pas vingt mille hommes. Son mariage avec Bérengère n'ayant pu se célébrer en Sicile à cause du carême, on décida qu'il s'accomplirait un peu plus tard. Éléonore retourna en Angleterre, après avoir pressé sur son cœur le fils qu'elle chérissait, et la princesse de Navarre, qu'elle appelait déjà du doux nom de fille. Le roi plaça sa fiancée sous la garde de sa sœur Jeanne. Par convenance, Richard ne voulut point s'embarquer sur le navire qui portait sa future épouse. Une galère spéciale fut réservée à Bérengère, à la reine douairière de Sicile, aux dames de leur suite, à quelques hauts barons, aux prélats.

C'était vers Saint-Jean-d'Acre, point de

réunion de toutes les forces chrétiennes en Orient, que faisait voile l'escadre anglaise. Les caprices de la mer changèrent ce plan de route, et cet accident amena une révolution que Richard lui-même ne soupçonnait pas en s'éloignant de la Sicile.

Assaillis par une de ces violentes tempêtes si fréquentes pendant l'équinoxe du printemps dans cette partie de la Méditerranée, les navires anglais sont dispersés. Vingt galères manquent à la flotte lorsque Richard atteint Candie à travers mille périls. Parvenu à Rhodes, il apprend que deux de ses plus grands vaisseaux ont fait naufrage sur les côtes de Chypre; que des habitants de cette île en ont pillé les débris, jeté les équipages dans les fers; et que la galère qui porte sa fiancée et sa sœur n'a pu obtenir l'entrée du port de Limisso, l'ancienne Amathonte.

Chypre était alors gouvernée par un petit tyran, qui s'en était emparé au milieu des révolutions dont Constantinople était le théâtre.

Il s'appelait Isaac, et descendait, par les femmes, de la maison impériale de Comnène. Il avait ridiculement pris le titre d'empereur, titre déshonoré par une foule d'aventuriers du Bas-Empire, qui l'avaient successivement porté.

Indigné de ce qu'il vient d'apprendre, le bouillant Richard vole en Chypre, et demande satisfaction à Isaac, qui lui répond par un refus dédaigneux. Six galères grecques sont rangées de front pour protéger le port de Limisso, tandis que l'*empereur* et une foule de gens armés apparaissent sur le rivage.

Richard, qui a réuni toute sa flotte, donne le signal de l'attaque, et les six galères sont prises par ses guerriers. Le roi d'Angleterre, couvert d'acier, l'épée à la main, saute à terre suivi de ses chevaliers. Un combat acharné s'engage; les Chypriotes sont battus, dispersés; Isaac échappe comme par miracle à Richard, qui l'avait cherché partout pendant la mêlée. Les Anglais rendent la liberté à leurs

compatriotes naufragés, et Plantagenet prend possession de Limisso.

Isaac, après sa défaite, vient implorer à genoux le pardon de Richard, qui le lui accorde. Une conférence a lieu le lendemain entre les deux princes; Plantagenet s'y montre dans un grand appareil. Il est monté sur un superbe cheval espagnol, présent de Bérengère à son futur époux. La selle, où l'on a représenté deux lions qui se combattent, est brodée d'or; les éperons du monarque sont du même métal. Il porte une tunique de soie rose; un manteau parsemé de petits croissants d'argent couvre ses épaules herculéennes. La poignée de son épée est en or et a la forme d'une croix, des animaux sont brodés sur son chaperon d'écarlate. Il tient dans sa main droite un bâton qu'il agite d'un air martial. Tous les fronts s'inclinent à son approche, et Isaac, le premier arrivé au rendez-vous, descend de cheval et court au devant du roi en pliant le genou.

On convient que l'empereur paiera trois mille cinq cents marcs d'argent à Richard, qu'il lui abandonnera quelques châteaux en Chypre, désignés par le roi lui-même; que le prince grec et cinq cents de ses soldats combattront les Sarrasins sous les ordres de Plantagenet, lequel s'engage à rendre à Isaac tous ses domaines, si, après la guerre sainte, il a été fidèle au traité.

Mais un Grec, et un Grec du Bas-Empire, ne signait ordinairement de pareils traités qu'avec l'intention secrète de les violer à la première occasion. Au moment de remettre à la voile pour Saint-Jean-d'Acre, Richard apprend qu'Isaac, enfermé dans Nicosie, capitale de l'île, refuse de payer la somme convenue et de marcher contre les infidèles, avec lesquels, dit-on, il complotait la ruine des croisés. Le roi d'Angleterre, frémissant de colère, va l'assiéger dans Nicosie; il s'empare de la ville, et fait Isaac prisonnier.

Arrosant de ses larmes les pieds du vain-

queur, Isaac lui demande pour toute grâce de ne point charger ses mains de chaînes de fer, comme un vil esclave. « Tu seras satisfait, lui dit Richard avec un insultant sourire; je sais trop les égards qu'on doit à un empereur : des chaînes d'argent te seront réservées. » Ce qui, dit la chronique, fut ponctuellement exécuté. Isaac eut pour prison une forteresse située sur les côtes de la Syrie. Sa fille unique, Eudoxie, qui pleurait encore sa mère, morte depuis quelques mois, devint la captive du roi d'Angleterre. Elle avait vingt ans à peine.

Ainsi fut conquise, chemin faisant, cette île de Chypre dont les habitants, dans les temps anciens, se vantaient de pouvoir se passer du monde entier, tant les productions de ce sol fécond étaient abondantes et variées. Richard la donna, quelque temps après, en souveraineté à Gui de Lusignan, le roi détrôné de Jérusalem. Elle resta au pouvoir des Latins jusqu'en 1571, époque à laquelle elle fut conquise par les Turcs. Par suite d'une

longue hérédité monarchique que nous n'avons pas à expliquer ici, le prince régnant de Sardaigne porte encore parmi ses titres celui de *roi de Chypre*.

Voulant consacrer sa nouvelle conquête par un acte important de sa vie, Richard célébra son mariage avec Bérengère dans l'église de Nicosie; l'évêque d'Évreux bénit cette union : singulière destinée que celle de cette jeune princesse, qui, née sur les confins de la Vieille-Castille, devenait reine d'Angleterre dans une île de la Méditerranée qu'un Plantagenet conquérait par hasard ! Qu'il nous soit permis de reproduire ici un portrait de la noble fille de don Sanche, tracé par un maître célèbre (1).

« La reine Bérengère, épouse du valeureux Richard, passait pour une des plus belles femmes de son siècle. Elle avait une beauté de teint peu commune dans son pays, une

(1) Walter Scott, *Richard en Palestine, ou le Talisman*, chapitre 16.

abondance de cheveux blonds, un si grand air de jeunesse, qu'on lui aurait donné quelques années de moins qu'elle n'avait, quoiqu'elle ne comptât encore que vingt ans. Peut-être était-ce pour cela qu'elle prenait, ou du moins qu'elle affectait des manières un peu enfantines et une humeur volontaire qu'elle pouvait supposer n'être pas mal séante à une jeune épouse à qui son âge et son rang donnaient le droit d'avoir des fantaisies, et lorsque c'était un devoir pour chacun de s'y prêter; du reste, facile et gaie, on lui accordait la part d'hommages et d'admiration qu'elle se croyait due : personne n'avait une bonté plus aimable. Mais de même que tous les despotes, plus on lui accordait spontanément de pouvoir, plus elle désirait étendre son autorité. . . . .

. . . .

Elle aimait passionnément son époux; mais elle redoutait son caractère brusque et hautain. »

En quittant Chypre avec son escadre, Ri-

chard eut pour la première fois à combattre mille guerriers sarrasins montés sur un gros navire, *le Dromant,* qui, venant de Beyrout, portait à Saladin des vivres, des armes et des machines de siége. Les musulmans opposèrent aux chrétiens une héroïque défense. Plutôt que de tomber vivants entre les mains de leurs ennemis, une foule de guerriers du soudan se précipitèrent dans les flots; d'autres furent faits prisonniers, et jetés dans les cales des vaisseaux anglais. Le commandant du *Dromant* fit ouvrir son vaisseau à coups de hache, et disparut dans la mer avec ses débris. La nouvelle de cette victoire précéda Richard au camp des chrétiens.

Des cris d'enthousiasme partis des rangs des croisés qui assiégeaient Saint-Jean-d'Acre accueillirent le roi d'Angleterre à son mouillage dans la baie de cette ville (8 juin 1191). Le soir, les soldats de la croix allumèrent partout de grands feux en signe de réjouissance. On attendait Plantagenet comme un sauveur.

D'un autre côté, sa présence répandit la consternation parmi les infidèles. « C'est que ce roi, dit un auteur arabe (1) en parlant de Richard, était d'une force terrible, d'une valeur éprouvée, d'un caractère indomptable. Déjà il s'était fait une grande réputation par ses exploits. Il était inférieur pour la dignité et la puissance au roi de France; mais il était plus riche que celui-ci, plus brave et d'une plus grande expérience dans la guerre. »

Telle était l'idée que les Sarrasins avaient du roi Richard, avant même d'avoir éprouvé sa vaillance; car l'affaire du *Dromant* n'était rien en comparaison de ce qui devait suivre.

Saladin crut en ce moment sa puissance menacée. Pour conjurer le danger, il excita le fanatisme de ses musulmans en leur montrant l'islamisme en péril. Dans son camp comme dans les mosquées des villes placées sous sa domination, les imans exhortaient les peuples à s'armer contre les ennemis de Mahomet.

(1) Boha-Eddin, *Bibliothèque des Croisades*, tome IV.

« D'innombrables légions de chrétiens, « disaient-ils, sortiront des pays situés au « delà de Constantinople pour nous enlever « les conquêtes qui avaient plongé le Coran « dans la joie et pour nous disputer une terre « où les compagnons d'Omar avaient planté « l'étendard du Prophète. N'épargnez ni votre « vie, ni vos richesses, pour les combattre. « Vos marches contre les *infidèles,* vos périls, « vos blessures, tout, jusqu'au passage du « torrent, est écrit dans le livre de Dieu. La « soif, la faim, la fatigue, la mort même, « deviendront pour vous des trésors dans le « ciel, et vous ouvriront les jardins et les bo- « cages délicieux du paradis. En quelque lieu « que vous soyez, la mort vous surprendra; ni « vos maisons, ni vos tours élevées, ne vous « défendront contre ses coups. Quelques-uns « d'entre vous ont dit : *N'allons point cher- « cher les combats pendant les chaleurs de « l'été et les rigueurs de l'hiver;* mais l'enfer « sera plus terrible que les rigueurs de l'hiver

« et les chaleurs de l'été. Allez donc com-
« battre vos ennemis dans une guerre en-
« treprise pour la religion. La victoire ou le
« paradis vous attendent; craignez Dieu plus
« que les *infidèles;* c'est Saladin qui vous ap-
« pelle sous ses drapeaux. Saladin est l'ami
« de Dieu; si vous n'obéissez, vos familles
« seront chassées de la Syrie, et Dieu mettra
« à votre place d'autres peuples meilleurs que
« vous. Jérusalem, la sœur de Médine et de
« la Mecque, retombera au pouvoir des *ido-
« lâtres qui donnent un fils, un compagnon,
« un égal au Très-Haut,* et veulent éteindre
« les lumières de Dieu. Armez-vous donc du
« bouclier de la victoire; dispersez les en-
« fants du feu, les fils de l'enfer que la mer
« a vomis sur nos rivages, et rappelez-vous
« ces paroles du Coran : *Celui qui abandon-
« nera ses foyers pour défendre la religion
« sainte, trouvera l'abondance et un grand
« nombre de compagnons.* »

De pareils discours devaient remuer étran-

gement des imaginations orientales, et transformer en lions furieux ces Sarrasins qui marchaient à la bataille en invoquant le nom d'Allah et de son Prophète. Ils entrevoyaient le paradis de Mahomet en tombant sous le glaive des croisés. Ceux-ci, de leur côté, pensaient se rendre agréables à Dieu en tuant le plus possible de mécréants. Tous croyaient aller au martyre en marchant au combat.

Nous chrétiens, nous savons que la religion des Sarrasins était fausse, sanguinaire; mais eux la croyaient véritable et sainte; c'est avec conviction qu'ils combattaient et mouraient pour elle. La foi des vieux croisés était vive, profonde; ils la défendaient les armes à la main contre ses irréconciliables ennemis.

Supprimez les religions, diront certains philosophes, et vous serez délivrés de ces affreuses guerres. Supprimez donc l'humanité, pourrait-on leur répondre, et il n'y aura plus de croyances, plus de passions! Dans ses im-

pénétrables desseins, la Providence permit ces guerres au sein même du pays où mourut pour les hommes un Dieu d'amour et de paix. Leur principal résultat, visible pour nous, fut au moins de sauver l'Occident d'une effroyable invasion musulmane : c'est bien quelque chose !

CHAPITRE VIII

Position topographique de Saint-Jean-d'Acre. — Le camp des chrétiens. — Prise de Saint-Jean-d'Acre par les croisés.

(1191)

A l'extrémité méridionale de la Phénicie, aux confins de la Palestine, s'élève, sur une presqu'île s'avançant dans la mer en forme de croissant, la cité appelée tour à tour par les anciens, Aca, Acon, Aké, Ptolémaïs; par les Arabes, Akka et aussi Akh-el-Kharât (Acre la Ruinée.)

En 1104, Baudouin, frère de Godefroy de Bouillon, maître de cette ville, convertit en

une église, qu'il dédia à saint Jean l'Évangéliste, une mosquée autrefois bâtie par le calife Omar. C'est depuis cette époque, et à cause même de cette église, que les chrétiens donnent à l'antique Ptolémaïs le nom de Saint-Jean-d'Acre (1).

Au nord, à l'ouest et au sud, la mer lui servait de défense naturelle. Une double enceinte de murailles flanquées de hautes tours et de fossés profonds, s'étendait à l'est, et venait, en s'arrondissant, aboutir à la mer de chaque côté. Aujourd'hui l'état de défense de Saint-Jean-d'Acre offre à peu près le même aspect qu'au XIIe siècle.

Au septentrion et à l'orient de la cité se déploie une vaste plaine que bornent les dernières ramifications du Liban et les montagnes moins hautes de la Galilée. Le Mont-Carmel, dont la pointe, vue de loin, semble surplomber

(1) Nous avons donné des détails sur l'état ancien et l'état présent de cette ville dans notre ouvrage intitulé : *Récits et Souvenirs d'un voyage en Orient*, Tours, A^d Mame et Cie.

dans la mer, apparaît au midi. Quelques villages, des jardins d'orangers se montrent dans cette plaine arrosée par deux courants d'eau, le Bellus et le Kison, qui se jettent dans la baie de Saint-Jean-d'Acre.

C'est dans cette plaine, aujourd'hui muette et solitaire, qu'en 1189, 1190 et 1191, campèrent les plus belles armées chrétiennes que l'Occident eût jamais envoyées en Asie.

Acre était au pouvoir des Latins depuis la première croisade. Saladin s'en était emparé sans résistance après la désastreuse bataille de Tibériade (mai 1187). Gui de Lusignan, fait prisonnier dans cette funeste journée, avait obtenu sa liberté en promettant à Saladin de renoncer à son royaume de Jérusalem et de retourner en Europe. Mais dans les guerres acharnées entre les chrétiens et les musulmans, on ne se croyait pas toujours tenu au respect des serments. Lusignan fit annuler le sien par une assemblée d'évêques. Réunissant ensuite les restes épars de sa belle

armée, écrasée sur les bords du lac de Génésareth, il vint mettre le siége devant Saint-Jean-d'Acre, défendu par d'intrépides Sarrasins (septembre 1189).

Nous n'avons point à retracer ici les péripéties du siége de Ptolémaïs, un des plus longs et des plus meurtriers que l'histoire ait mentionnés. Ce travail a été fait dans un beau livre que l'Europe connaît (1). Ce qui entre particulièrement dans notre sujet, ce sont les actes de Richard d'Angleterre, qui lui aussi était venu prendre sa large part de danger et de gloire sous les murs et dans la plaine de Saint-Jean-d'Acre. Mais, pour compléter le tableau dans lequel se montre en première ligne Cœur-de-Lion, nous sommes quelquefois obligé d'y faire figurer d'autres personnages, et d'y mêler les couleurs du temps et aussi les couleurs des lieux.

Tous les peuples de l'Europe étaient représentés au camp des croisés dans la plaine

(1) *Histoire des Croisades*, par Michaud.

d'Acre pendant l'été de l'année 1191. Les Français, les Anglo-Saxons, les Écossais, les Normands, les Flamands, les Italiens, les Danois, étaient là avec leurs costumes, leurs usages, leurs langages différents, mais animés d'une même foi, la foi du Christ Sauveur; guidés par une même pensée, le triomphe de la croix sur le croissant. La milice du Temple, instituée pour la défense de la Terre-Sainte, était là aussi. Revêtus de leurs longues cuirasses à écailles de fer, ces chevaliers *ressemblaient de loin,* selon les expressions d'un auteur arabe, *à de longs serpents qui couvraient la plaine. Lorsqu'ils volaient aux armes, ils ressemblaient à des oiseaux de proie, et, dans la mêlée, à des lions indomptables.*

Le camp des preux, entouré de fossés, de palissades, de redoutes, avec ses tentes alignées en forme de rues, avec ses chapelles improvisées, où l'on célébrait les saints offices, avec ses marchés, où s'étalaient les produc-

tions de l'Asie et de l'Europe, semblait une ville de l'Occident. Les travaux de l'industrie, le mouvement du commerce se mêlaient partout à l'activité de la guerre et au bruit des armes.

Les rois, les princes, les comtes, les barons y déployaient tout le luxe de leurs palais, de leurs châteaux. Leurs pages, leurs équipages de chasse les avaient suivis. Richard d'Angleterre, passionné pour la chasse, les chiens de race, les chevaux, avait avec lui une collection de faucons et de limiers qui faisaient l'admiration des seigneurs croisés. Philippe-Auguste aimait beaucoup un grand faucon blanc, qu'il tenait souvent sur sa main en le caressant. Un jour cet oiseau, s'étant envolé de sa main, s'enfuit dans la ville d'Acre. En vain le roi de France offrit mille pièces d'or pour le racheter; on l'envoya à Saladin, qui refusa de le rendre.

Le roi de France et le roi d'Angleterre étant tombés malades à leur arrivée au camp, les

travaux du siége furent un moment ralentis. Quelle épreuve pour Richard Cœur-de-Lion de se voir enchaîné dans sa tente pendant que toute l'armée chrétienne attendait le signal de l'attaque contre la cité ennemie ! « Cette impatience, dit son historiographe Vinisauf, le tourmentait plus que la fièvre qui brûlait son sang. »

Philippe-Auguste, moins malade que Richard, montait quelquefois à cheval, parcourait les rangs de l'armée et l'encourageait par sa présence. Plantagenet, qui ne voulait pas être surpassé en courage par son suzerain, ordonna un jour à ses troupes, malgré sa femme et sa sœur qui le conjuraient de rester dans son pavillon, de se préparer au combat. Il revêtit sa lourde armure. Ne pouvant pas se tenir debout ni monter à cheval, tant il était affaibli, il se fit porter près des murs de la ville, s'assit sur une grosse pierre, et commanda l'assaut. « J'aime mieux, disait-il, tomber l'épée à la main sous le cimeterre du

Sarrasin, que de mourir honteusement dans un lit. »

Des milliers de bras dressèrent les échelles, à travers une grêle de traits lancés par les assiégés; les soldats du roi d'Angleterre, combattant sous les yeux de leur souverain, atteignirent le haut des remparts. Les épées choquèrent les épées, les mains touchèrent les mains; on se battit corps à corps pendant plusieurs heures. Repoussés une première fois, les Anglais recommencèrent l'attaque. Accablés par le nombre, sans avoir été secourus par les autres croisés, ils se retirèrent, au grand désespoir de Richard, en proie à une fièvre dévorante qu'augmentait encore la douleur d'une défaite. Cependant la ville aurait été prise ce jour-là si toute l'armée avait combattu en même temps. *Mais c'était l'heure du repas*, dit la chronique, *et les autres croisés étaient à dîner*.

Cette tentative imprudente de Richard prouve combien l'unité du commandement

manquait à l'armée chrétienne. Philippe-Auguste en était investi; mais son orgueilleux vassal était loin de s'y soumettre; il aurait voulu prendre la ville presque à l'insu de son suzerain.

Une fois la santé des deux monarques rétablie, les travaux du siége recommencèrent avec plus d'ensemble, et l'on remplirait de nombreuses pages si l'on voulait retracer les prodigieux exploits des chrétiens et des Sarrasins.

Les croisés étaient harcelés dans leurs retranchements, et par les sorties des assiégés et par les combats multipliés de Saladin, dont l'armée couvrait un plateau de la plaine d'Acre; ils tenaient tête à tout. Leur courage grandissait en raison des efforts que déployaient les musulmans.

Les prodiges, les visions miraculeuses jouaient un grand rôle dans les deux armées ennemies. Les Sarrasins publiaient que Dieu les protégeait; ils disaient qu'une légion

d'anges était descendue du ciel pour défendre la ville. Les chrétiens racontaient qu'une nuit des chevaliers placés aux avant-postes avaient vu une femme d'une éclatante beauté leur disant : *Ne craignez rien ! Je suis Marie, mère du Seigneur Jésus. La ville sera votre conquête ; n'en démolissez pas les murailles.*

La garnison, épuisée par deux années de luttes gigantesques, manquant de vivres, de combattants, n'était plus en état de défendre la place. Dans cette extrémité, l'émir, qui commandait dans Acre, Saïf-Eddin, demanda et obtint une entrevue avec le roi de France. Il lui dit qu'il était prêt à abandonner la cité, à la condition que les Sarrasins en sortiraient avec les honneurs de la guerre, et que la vie aussi bien que les richesses des habitants seraient respectées. « Ceux dont tu me parles et toi-même, vous êtes mes esclaves, lui répondit Philippe-Auguste ; rendez-vous d'abord, et puis je verrai ce que j'aurai à faire. »

Des conditions plus avantageuses pour les croisés furent offertes et acceptées. On convint que le bois de la vraie croix pris par Saladin à la bataille de Tibériade serait rendu aux chrétiens ; que saint Jean-d'Acre leur serait livré avec toutes ses richesses ; que la garnison sortirait de la ville en liberté, mais sans armes ; qu'on paierait deux cent mille besants d'or à Philippe et à Richard ; qu'on délivrerait deux mille chrétiens retenus dans les prisons de Saladin. On convint aussi que deux mille musulmans seraient laissés en otage dans le camp des chrétiens jusqu'à la pleine exécution du traité, laquelle devait avoir lieu dans un espace de quarante jours à partir du moment de la conclusion (12 juillet 1191).

Ce traité, auquel la foule des guerriers pèlerins était loin de s'attendre, excita parmi eux les plus violents murmures. On défendit aux soldats d'entrer immédiatement dans la ville qu'ils avaient conquise, et dont ils s'étaient promis le pillage. Toutes les richesses d'Acre

devinrent le partage de Philippe et de Richard. « Que l'Église et la postérité, s'écrie ici un auteur contemporain (1), jugent s'il convenait que tout fût donné ainsi à deux princes arrivés à peine depuis trois mois, alors que les autres pèlerins avaient sur les dépouilles de l'ennemi tant de droits acquis par de longs travaux et par leur sang prodigué pendant plusieurs hivers ! »

L'insatiable avidité de Richard et le peu de ressources de Philippe-Auguste, qui durant la campagne n'eut pas toujours assez d'argent pour payer la solde à ses troupes, expliquent ce traité profitable à eux seuls.

La fière contenance des guerriers sarrasins, sortant de la ville entre deux haies de guerriers croisés, irrita ces derniers, et leur fit regretter plus vivement encore de n'avoir pas usé de tous les droits sanglants de la victoire en pénétrant de force dans la cité ennemie.

(1) Chronique de Sicardi, évêque de Crémone.

Les musulmans marchaient la tête haute, le regard assuré. Désarmés, sans défense, ils semblaient menacer encore les champions de la croix. L'adversité n'avait point abattu leur énergie. En les voyant, on aurait pu croire, non à l'humiliation d'une défaite, mais à l'orgueil du triomphe.

Ainsi se termina, après deux années de luttes acharnées, ce siége mémorable, où périrent plus de deux cent mille croisés et cent mille Sarrasins. « Les chrétiens, a dit un historien (1), y versèrent plus de sang, y montrèrent plus de bravoure qu'il n'en fallait pour conquérir l'Asie. » Tant de sacrifices, tant de vaillance, ne purent atteindre le but que la chrétienté en attendait : la délivrance du saint tombeau, qui depuis cette époque est toujours resté au pouvoir des infidèles.

(1) Michaud.

CHAPITRE IX

Changement opéré dans les mœurs des chrétiens et des musulmans qui se combattent. — Insulte faite par Richard à Léopold d'Autriche. — Succession au trône de Jérusalem. — Assassinat de Conrad de Montferrat, marquis de Tyr. — Retour de Philippe-Auguste en Europe. — Saladin n'accomplit pas les conditions du traité du 12 juillet. — Massacre des captifs musulmans ordonné par Richard.

(1191)

Pour garder quelque unité dans notre récit rapide du siége de Saint-Jean-d'Acre, nous avons omis à dessein de parler de quelques faits épars qui s'étaient produits durant ces grandes opérations; il faut les mentionner ici.

Dans les précédentes luttes entre les chré-

tiens et les musulmans, luttes qui avaient déjà un siècle de durée, les soldats de Mahomet et les croisés ne s'étaient rencontrés que pour se détester d'abord, se déchirer ensuite. Aucune parole courtoise, aucun procédé généreux n'était venu tempérer la rigueur de la guerre. Il n'en fut pas tout à fait ainsi lors de la troisième croisade. Certes, les actes de barbarie de part et d'autre ne s'y montrèrent que trop; mais dans l'intervalle des combats on vit quelquefois des rapprochements, des relations de politesse entre les guerriers des deux camps opposés.

« Pendant le cours du siége de Ptolémaïs on célébra plusieurs tournois, a dit un historien (1), où les musulmans furent invités. Les champions des deux partis, avant d'entrer en lice, se haranguaient les uns les autres; le vainqueur était porté en triomphe, et le vaincu racheté comme prisonnier de guerre. Dans ces fêtes militaires qui réunissaient les deux

(1) Michaud, *Histoire des Croisades*, tome II, livre VIII.

nations, les Francs dansaient souvent au son des instruments arabes, et leurs ménestrels chantaient ensuite pour faire danser les Sarrasins. »

Philippe-Auguste et surtout Richard envoyaient des députés à Saladin, le plus beau nom de l'Asie musulmane, pour le complimenter dans sa tente; ils lui demandaient s'il lui plairait de recevoir des cadeaux venus des pays d'Occident. Le sultan remerciait les deux rois de leur courtoisie, et répondait qu'il accepterait leurs cadeaux, à la condition qu'il pourrait en retour leur offrir des présents des pays d'Asie.

Saladin recevait des boucliers, des épées, des chiens, des éperviers de chasse, des étoffes brodées; Richard et Philippe des pierreries, des sorbets glacés, des parfums, des fruits exquis, des casques en acier richement ciselés. Les envoyés sarrasins et croisés ne rentraient jamais les mains vides dans leur camp respectif.

Mais les trois princes ne se visitèrent jamais. Un chroniqueur arabe raconte que Richard ayant fait demander une entrevue à Saladin, le sultan répondit qu'elle ne pourrait avoir lieu qu'entre son frère Malek-Adel et le roi d'Angleterre. « La guerre continue, disait Saladin; il n'y a pas d'apparence de paix. A quoi bon resserrer les nœuds de l'amitié, puisque le glaive des combats peut les rompre à chaque instant? » Richard n'accepta pas l'entrevue avec Malek-Adel. Le bruit courut parmi les Sarrasins que le prince anglais n'était pas venu au rendez-vous parce que le roi de France, son seigneur suzerain, le lui avait défendu. Richard s'empressa alors d'envoyer des chevaliers de sa suite à Saladin chargés de lui dire qu'il n'avait pas coutume d'agir d'après la volonté des autres, mais bien d'après la sienne propre; qu'il gouvernait, et qu'il n'était pas gouverné. Sa position de vassal de Philippe-Auguste était insupportable à son orgueil. L'orgueil des Plantagenet était

devenu proverbial : *Tout membre de cette famille*, disait-on, *ne convient jamais qu'une blessure lui fait mal.*

Les relations presque amicales entre Richard et Saladin excitèrent plus d'une fois le mécontentement de la foule des croisés, plus disposée à croire à la perfidie qu'à des actes de simple politesse. Le roi d'Angleterre répondait à ces murmures, à ces plaintes, en livrant de nouveaux combats aux mécréants. Nous verrons plus tard comment les présents de Saladin à Richard furent reprochés à Plantagenet captif en Allemagne.

Le roi d'Angleterre, qui avait paru rechercher l'amitié du chef des infidèles, avait le secret de se brouiller avec presque tous les princes rangés comme lui sous l'étendard de la croix. Le lendemain de l'entrée des croisés dans Acre, Richard ayant vu la bannière de Léopold, duc d'Autriche, flotter sur une des tours de la ville, la fit enlever et jeter dans un fossé. A côté de son drapeau à Saint-Jean-

d'Acre il ne pouvait souffrir que celui du roi de France. Les Allemands auraient voulu venger par les armes cette grave injure; Léopold, dissimulant sa rage, s'y opposa. Mais quelle lâche et cruelle vengeance il devait tirer, un an après, de l'affront qu'il reçut à Ptolémaïs !

Les sujets de dissension ne manquèrent pas, à Saint-Jean-d'Acre, entre Philippe-Auguste et Plantagenet. Aux termes d'un traité signé entre eux en quittant l'Europe, le roi de France devait avoir la moitié des conquêtes faites en commun en Orient. S'appuyant sur ce traité, Philippe demanda sa part de la récente conquête de Chypre. Richard opposa à cette demande un refus formel, disant que la Chypre, ayant été conquise sans l'aide du roi de France, et seulement pour venger une injure personnelle, lui appartenait sans partage. Philippe n'en accusa pas moins Richard d'avoir violé le traité.

La succession au trône de Jérusalem vint

encore augmenter leur désunion. Par son mariage avec Sibylle, fille aînée d'Amaury, successeur de Baudouin III à la couronne de Godefroy de Bouillon, Guy de Lusignan était devenu roi de Jérusalem. Sibylle étant morte avec ses deux enfants, sa sœur Isabelle, épouse d'un gentilhomme français, Honfroy de Thoron, héritait des droits monarchiques de son père.

Conrad de Montferrat, frère de ce Boniface qui en 1204, placé à la tête de la quatrième croisade, conquit Constantinople avec ses compagnons et devint roi de Salonique, était un vaillant guerrier comme tous ceux de sa noble race; enfermé dans les murs de Tyr en 1187, il avait héroïquement résisté aux efforts de Saladin, qui fut forcé d'abandonner le siége de cette ville. Conrad, aussi brave qu'ambitieux, et peu scrupuleux sur le choix des moyens qui pouvaient favoriser ses desseins, enleva Isabelle à son époux. Déjà marié avec une princesse de la maison impériale de Con-

stantinople, il parvint à force d'intrigues à faire casser sa propre union, puis celle d'Honfroy de Thoron avec Isabelle, et à épouser celle-ci. On disait dans le camp que le noble marquis de Tyr (c'était le titre de Conrad) avait de cette manière deux épouses vivantes, l'une à Constantinople, l'autre en Syrie.

Seul de tous les prélats de la croisade, Baudouin, archevêque de Cantorbéry, dont nous avons longuement parlé dans le chapitre IV de cet ouvrage, s'éleva contre cette *union adultère,* ainsi qu'un chroniqueur appelle ce scandaleux mariage. Baudouin lança les foudres de l'excommunication contre les deux époux; mais on n'en tint aucun compte. Ce fut Philippe de Dreux, évêque de Beauvais, que nous retrouverons aux prises avec Richard, qui bénit cette union dans l'église de Saint-Jean à Acre.

Devenu époux d'Isabelle, le marquis de Tyr réclama pour lui le trône de Jérusalem, au préjudice de Lusignan. Deux partis se for-

mèrent : l'un pour Lusignan, qui soutenait que le caractère royal était ineffaçable et qu'il resterait roi; l'autre parti pour Conrad. Richard se déclara pour le premier. C'était une raison pour que Philippe-Auguste protégeât le second. A la suite de longs débats on décida que Lusignan conserverait le titre de roi pendant sa vie, et que Conrad et ses descendants lui succèderaient au trône de Palestine : on ne prévoyait pas alors que ce royaume, qui déjà n'existait plus que de nom, serait entièrement perdu pour tous ces prétendants.

Attribuant, non sans raison, la décision qui lui était contraire à l'influence de Richard d'Angleterre, Conrad quitta brusquement Ptolémaïs, et alla s'enfermer dans sa ville de Tyr avec sa nouvelle femme et ses troupes. En s'éloignant, il dit tout haut à ceux qui voulaient le retenir sous les drapeaux de la croisade, que sa vie ne lui paraissait pas en sûreté dans une ville et dans une armée où commandait Plantagenet.

Quelques mois après, au moment même où Conrad, trahissant la cause de la guerre sainte, négociait avec Saladin une alliance offensive et défensive contre Richard, le marquis de Tyr tombait, dans une rue de cette ville, sous le poignard de deux sicaires du Vieux de la Montagne ou Prince des Assassins, qui vivait entouré de mystère sur les plus hautes cimes du Liban. Les meurtriers expirèrent dans un affreux supplice, sans proférer une plainte, et sans vouloir nommer celui qui leur avait demandé la vie de Conrad de Montferrat.

Ceux qui avaient été ses partisans accusèrent Richard d'avoir fait commettre cet attentat. C'était une accusation aussi injuste qu'absurde : les vengeances honteuses étaient en opposition avec son caractère, parfois cruel, mais jamais lâche. Quand il frappait, c'était par devant, et en plein soleil; il n'était pas homme à cacher la main qui donnait la mort. Les ennemis lâches ne manquaient pas à Conrad, et l'on n'avait pas besoin de recourir

à une odieuse calomnie pour chercher un coupable. Mais cet assassinat a toujours été un mystère (1).

Ce fut à la suite des dernières conférences tenues au sujet de la succession au trône de Jérusalem que Philippe-Auguste se disposa à retourner en Europe. Ce monarque, qui accomplit de si grandes et de si utiles choses dans son propre royaume, ne se montra pas avec toute sa puissance dans la croisade; il y joua un rôle peu glorieux. Il semblait n'être venu en Orient qu'à contre-cœur, et seulement pour ne pas rester étranger à l'irrésistible impulsion qui poussait alors l'Europe vers la terre des miracles.

Le bruit que faisait Richard, la pompe qu'il étalait devant l'Asie étonnée, son brillant renom d'homme de guerre, qui s'étendait jusqu'au fond de l'Orient, gênaient, importunaient Philippe-Auguste. Lui dont la pensée

(1) Voyez le 4e volume de la *Bibliothèque des Croisades*, page 339, note.

ne se dévoilait que rarement, il ne put cacher la jalousie que lui inspirait son superbe vassal. Sa position en Syrie n'était plus tenable en présence de Richard.

Quoique au fond Plantagenet dût être satisfait du départ du roi de France (car ce départ le plaçait à la tête des intérêts chrétiens en Orient), il ne déclara pas moins aux barons français chargés de lui annoncer la résolution de leur maître, que sa retraite volontaire jetterait une *honte éternelle* sur Philippe-Auguste. Richard exigea et obtint de son suzerain sa promesse royale qu'à son retour en France il n'entreprendrait rien contre les domaines de la couronne d'Angleterre.

Philippe alla s'embarquer à Tyr, en laissant en Palestine dix mille guerriers français sous les ordres de son parent le duc de Bourgogne. « Lorsqu'il sortit de Ptolémaïs (30 juillet 1191), ses fidèles chevaliers, a dit Michaud, et les croisés qui avaient embrassé son parti contre Richard, lui adres-

sèrent de touchants adieux; tous les autres l'accablèrent de malédictions, et lui reprochèrent en face de déserter la cause de Jésus-Christ. »

Tous les princes qui ont laissé un nom dans l'histoire sont loin de se ressembler. En connaît-on beaucoup qui, comme saint Louis, n'aient marqué leur passage au pouvoir que par des vertus? Non certainement. Et parmi ceux qui, à un degré moins éminent que Louis IX (il a été le roi parfait), ont cependant excité l'admiration des hommes, il s'en trouve infiniment peu dont le règne ait été pur de toute injustice, quelquefois de tout crime, de toute vengeance déplorable.

Or, le devoir des historiens chargés de retracer leur vie est de les montrer tels qu'ils sont, de signaler leurs bonnes comme leurs mauvaises actions, les unes pour les louer, les autres pour les livrer à la réprobation universelle : ainsi nous avons fait et nous ferons

pour Richard jusqu'à l'accomplissement de notre tâche.

Il se laissa entraîner à Saint-Jean-d'Acre, après le départ du roi de France, à un acte qui ne partait plus du courage ni de la dignité du lion, mais qui ne présentait qu'une fureur sauvage. Nous ne le tairons pas.

Le temps fixé pour l'exécution du traité du 12 juillet était expiré. Saladin retenait toujours dans les fers les prisonniers chrétiens; il ne payait pas les deux cent mille besants d'or convenus, et ne rendait pas le bois de la vraie croix, appelé par les Arabes le bois du crucifiement. Sommé par Richard de remplir ces engagements contractés en son nom, Saladin ne donna qu'une réponse ambiguë.

Le camp du sultan était toujours dans la plaine d'Acre. Plantagenet rangea son armée en bataille à la portée du trait de l'ennemi. Puis il fit conduire, enchaînés devant ses troupes, deux mille sept cents Sarrasins restés

en son pouvoir comme prisonniers ou comme otages. Il ordonna qu'on leur tranchât la tête à tous, et, lui présent, cet ordre fut exécuté (20 août 1191). Les captifs tendirent leur cou à leurs bourreaux avec une résignation héroïque. « Les *martyrs de l'islamisme,* dit à ce sujet un auteur arabe (1), allèrent boire les eaux de la miséricorde dans le fleuve du paradis. »

Ce qui est remarquable, c'est que tous les auteurs musulmans qui ont parlé de cette hideuse boucherie, s'abstiennent de la blâmer : elle était dans leurs mœurs. Après la bataille de Tibériade, Saladin ne fit-il pas égorger tous les chevaliers tombés en son pouvoir, parce qu'ils refusèrent héroïquement d'abjurer leur foi pour embrasser celle de Mahomet?

Gauthier Vinisauf, témoin du massacre du 20 août 1191, veut justifier Richard en disant que l'ordre du monarque anglais *ven-*

(1) Emad-Eddin.

geait la chrétienté et confondait la loi du faux prophète de la Mecque. A côté de cette approbation donnée à un acte si condamnable, il ne sera pas inutile de placer un blâme de ce même acte par un autre chroniqueur contemporain. « Le roi d'Angleterre, dit Sicardi, évêque de Crémone, voyant qu'on ne lui payait point l'argent qui avait été promis, fit, *contre toute justice,* tuer tous les prisonniers sarrasins qui étaient en sa possession. » Ces sortes de jugements, qui tendent à condamner des scènes de barbarie, sont d'autant plus remarquables qu'ils se rencontrent très-rarement dans les vieilles chroniques.

Saladin, que la vue de tant de cruautés avait rendu *semblable à une lionne qui a perdu ses petits* (1), lança ses escadrons contre l'armée chrétienne. Richard, qui avait provoqué ce combat par le massacre des captifs musulmans, y déploya une bravoure à la-

(1) Emad-Eddin.

quelle rien ne put résister. Il battit le sultan plus vaillamment que jamais. Plus de quatre mille Sarrasins restèrent sur le champ de bataille.

CHAPITRE X

Entrée de Richard en Palestine. — Son armée. — Celle de Saladin. — Bataille d'Arsur. — Lettre de Richard à l'archevêque de Rouen à ce sujet.

(1191)

Ptolémaïs était donc retombé au pouvoir des chrétiens. C'était un grand acheminement vers de nouveaux succès; car cette ville, regardée dans tous les temps comme la clef de la Syrie (1), était un centre considérable d'approvisionnements et d'opérations militaires pour Richard, devenu chef suprême de l'expédition depuis le départ de Philippe-Auguste.

(1) Napoléon disait que si, en 1799, il avait pu prendre Saint-Jean-d'Acre, il aurait pu conquérir tout l'Orient.

Mais le but final de la croisade n'était pas atteint. Il restait à pénétrer dans la Palestine, dont les Sarrasins gardaient les issues et s'y préparaient à des luttes acharnées. Richard établit une assez forte garnison à Saint-Jean-d'Acre, dont il avait relevé les murailles démantelées pendant le siége ; il laissa dans cette ville la reine sa femme, sa sœur et les dames de leur suite ; puis, à la tête de cent mille hommes, il se mit en marche pour la Palestine (25 avril 1191).

Son armée, dont les Sarrasins eux-mêmes admiraient la discipline, présentait la plus belle ordonnance. Elle était divisée en cinq corps. Les templiers formaient le premier ; les Bretons, les Angevins, le second ; les Poitevins, le troisième. Dans le quatrième corps figuraient les Anglais, les Normands, les Allemands. Les hospitaliers composaient l'arrière-garde.

Les principaux chefs étaient : Richard d'abord, commandant en chef ; le duc de Bour-

gogne ; le roi Lusignan ; Henri, comte de Champagne ; Robert de Dreux et son frère Philippe, évêque de Beauvais, qui dans son ardeur guerrière portait plus souvent le casque que la mitre, le glaive que le bâton pastoral ; les grands maîtres des templiers et des hospitaliers ; l'illustre Jacques d'Avesnes, gentilhomme Flamand, que Vinisauf compare à Nestor pour la sagesse, à Achille pour la vaillance, à Régulus pour sa fidélité religieuse à la foi jurée.

Les archers et les arbalétriers, composant l'infanterie, marchaient aux deux extrémités de l'armée. Au centre, où se tenait la cavalerie, apparaissait une longue poutre semblable à un mât de vaisseau. Elle posait sur un char traîné par quatre chevaux superbement harnachés. Au sommet de cette poutre qu'on appelait le *standard*, flottait à longs plis la bannière d'Angleterre. Elle servait de point de ralliement, et la garde en était confiée à une troupe d'élite. Auprès du standard on portait

les malades, les blessés, quelquefois les corps des guerriers illustres morts les armes à la main.

Le clergé, récitant des prières, marchait avec l'armée. Des hérauts d'armes parcouraient les rangs en répétant le cri de guerre : *Dieu, secourez le saint sépulcre !* Ce cri avait remplacé celui-ci des premiers croisés : *Dieu le veut ! Dieu le veut !*

Richard, monté sur un cheval fauve de Chypre, était partout à la fois. Sa lourde armure ressemblait à celle des chevaliers de haut rang. Un casque d'acier emprisonnait ses beaux cheveux blonds. Sa cuirasse, de même métal, était recouverte d'une cotte de mailles à longues manches, descendant jusqu'à ses pieds, enfermés dans une chaussure de plaques flexibles. A sa gauche pendait une longue et large épée à deux tranchants ; à sa droite était un poignard dans un fourreau étincelant de pierreries. Sa lance était accrochée à la selle de son destrier, dont les flancs étaient entourés

de caparaçons en métal. Des gantelets très-élastiques en fer battu couvraient les larges mains du héros. Quand il paraissait dans les rangs de l'armée cheminant vers la Palestine, sa présence électrisait les guerriers, qui en secouant leurs boucliers s'écriaient : *Vive Richard d'Angleterre ! Dieu, secourez le saint sépulcre !*

En s'éloignant de Ptolémaïs les croisés traversèrent le Bellus, le Kison, passèrent par Caïpha, et, laissant à leur gauche le mont Carmel, ils s'avancèrent sur le rivage de la mer, dont les vagues venaient baigner les pieds des chevaux.

Richard avait à marcher dans des chemins étroits, bordés d'un côté par les rochers abrupts de la Samarie, de l'autre par la Méditerranée; il ne voulait pas exposer ses troupes à des périls certains en les lançant dans des montagnes coupées de ravins et de précipices, connus seulement des cavaliers sarrasins et de leurs chevaux agiles ; il avait donné l'ordre de

se tenir constamment sur la défensive sans jamais rompre les rangs.

Les musulmans, commandés par Saladin en personne, formaient une armée de deux cent mille hommes, presque tous à cheval. Cette armée se composait d'Arabes Bédouins portant des arcs, des carquois et des boucliers ronds en cuir; de Scythes à la longue chevelure armés de flèches; d'Éthiopiens au teint noir, à la taille élevée, au visage peint de blanc et de rouge; de Curdes, compatriotes de Saladin, à l'aspect féroce, tenant dans leurs mains des lances et des massues hérissées de dents de fer. Au bout des lances s'agitaient des drapeaux de diverses couleurs. Le bruit de leurs cistres, de leurs clairons, de leurs timbales, retentissait au loin. Il y avait parmi eux des hommes dont l'unique emploi était de pousser d'affreux hurlements; « et tout ce fracas, dit un historien (1), n'avait pas seulement pour but d'effrayer leurs ennemis, mais d'échauffer

(1) Michaud.

au carnage les guerriers musulmans, d'entretenir dans leur cœur, avec l'oubli du péril, l'ardeur des combats et l'ivresse de la victoire. »

C'est cette armée de *démons*, comme l'appelle un chroniqueur, qui ne cessa de harceler les croisés dans leur marche pénible au milieu de marais couverts d'herbes touffues qui s'élevaient jusqu'à hauteur d'homme. Des nuées de cavaliers sarrasins, descendant des montagnes au triple galop, se précipitaient sur les croisés, qui sans s'ébranler les recevaient à coups de javelots, ou leur opposaient un impénétrable rempart de lances.

Les musulmans battaient alors en retraite, mais pour recommencer leurs attaques. Une chronique contemporaine compare leurs évolutions tantôt au vol de l'hirondelle, tantôt au rapide essor de ces mouches importunes dont l'essaim s'envole quand on le chasse, et reparaît quand on les a chassées.

« Semblable à un mur, dit un auteur

arabe (1) en parlant des croisés, l'infanterie chrétienne ne sortait jamais des rangs que dans les cas extraordinaires. Le feutre épais et les cottes de mailles qui couvraient les infidèles étaient à l'épreuve du trait. J'ai vu des soldats chrétiens qui avaient jusqu'à vingt traits plantés sur leur corps, ce qui les faisait ressembler à des hérissons. »

Parvenue à Césarée, dont Saladin avait fait récemment démolir les murailles, l'armée de la croix s'y reposa quelques jours. Reprenant sa route, elle arriva, vers le milieu de septembre 1191, dans une plaine voisine de la ville d'Arsur, près de laquelle est une forêt que le Tasse a chantée.

Le plan de guerre de Richard, nous l'avons déjà dit, était de se tenir uniquement sur la défensive, et d'éviter tout engagement général avec Saladin. Le roi d'Angleterre aurait voulu atteindre avec cette tactique Jaffa et peut-être aussi Jérusalem, la ville trois fois sainte, que

(1) Boha-Eddin.

Plantagenet ne devait point visiter, même en simple pèlerin. Jusque dans la plaine d'Arsur, où les musulmans inquiétèrent le plus les chrétiens, Richard persistait à vouloir poursuivre sa marche sans en venir à une bataille rangée.

C'était surtout contre l'arrière-garde que se multipliaient les attaques de l'ennemi. Ce système de pure résistance lassa enfin les chevaliers de l'Hôpital, qui pouvaient tout supporter excepté la honte de rester sans combattre en face des mécréants. Le grand maître quitte son rang, vole vers Richard et lui dit : « Sire, nous sommes menacés d'un opprobre éternel. Nous pouvons être vaincus, comme si nous avions manqué de courage. Nous finirons par nous laisser désarmer si notre inaction se prolonge. Par saint Georges ! sire, donnez le signal du combat. »

A peine le grand maître a-t-il achevé ces mots, que Saladin et son frère Malek-Adel

lancent leur deux cent mille guerriers dans la plaine, et en moins d'un quart d'heure l'armée chrétienne est entièrement entourée. Elle s'ébranle à la voix tonnante de Richard; une effroyable mêlée s'engage; les flèches sifflent dans l'air. L'infanterie chrétienne ouvre ses rangs, d'où sortent quarante mille cavaliers croisés armés de toutes pièces. Les lances s'entre-choquent et se brisent; hommes et chevaux tombent de toute part; des nuages de poussière enveloppent les combattants. On ne se reconnaît plus; des chrétiens donnent la mort à des chrétiens, et des musulmans succombent sous les coups de leurs compagnons d'armes.

Monté sur son cheval fauve, Richard, tout bardé de fer comme nous l'avons dépeint, s'élance dans les rangs ennemis, qu'il épouvante et qu'il disperse. « Il abat, il renverse les Sarrasins, comme le moissonneur fait tomber les épis sous la faux (1). »

(1) Vinisauf.

L'héroïque Jacques d'Avesnes ne fait pas moins de ravages que Richard d'Angleterre : enveloppé par des cavaliers bédouins, il leur fait mordre la poussière. Son cheval est tué sous lui, mais le chevalier lutte encore à pied. Ses forces cependant s'épuisent, son sang coule, et il tombe percé de coups en prononçant ces mots : « Dieu, secourez le saint sépulcre ! Et toi, Richard, venge ma mort ! » Les croisés enlèvent son cadavre mutilé, et l'emportent près du standard.

La bataille dura toute une journée. Trois fois les Sarrasins furent repoussés, trois fois ils revinrent à la charge. Ne pouvant plus tenir contre la furie des croisés, contre cette *nation de fer*, comme les musulmans les appelaient, ils abandonnèrent le champ du carnage couvert de leurs morts et de leurs blessés. Irrité autant qu'humilié de sa défaite, Saladin dit à ses lieutenants qui l'entouraient : « Nous étions de toutes les nations la plus invincible dans la guerre, et voilà que nous

ne sommes plus rien, que nous ne valons pas un œuf! »

Adressant au Ciel des actions de grâces, les croisés rentrèrent paisiblement dans Arsur, où ils enterrèrent en grande pompe, dans une église, les restes du vaillant Jacques d'Avesnes.

Citons ici une lettre de Richard à l'archevêque de Rouen, dans laquelle le roi d'Angleterre parle de la bataille d'Arsur comme d'un événement ordinaire. Cette lettre, vrai monument historique, est d'autant plus digne d'attention, qu'en parlant de cette mémorable journée, dans laquelle Richard déploya toute sa vaillance, Plantagenet ne dit pas un mot de lui-même :

« Richard, par la grâce de Dieu, roi d'An-
« gleterre, duc de Normandie, comte d'An-
« jou, au vénérable Guillaume, archevêque
« de Rouen, salut!

« Sachez qu'après le départ du roi de
« France pour ses États et la réparation des
« ruines d'Acre, nous nous sommes dirigés

« vers Joppé, afin de travailler pour la
« cause du Christ et pour l'accomplisse-
« ment de notre vœu. Nous sommes arrivés
« à Césarée avec de grandes peines et de
« grandes fatigues. L'armée du Christ, après
« s'être un peu reposée dans cette ville, a
« repris sa marche. Nous sommes parvenus
« près d'Arsurth. En ce moment, Saladin et
« ses païens sont tombés avec impétuosité
« sur notre arrière-garde. Grâce à la miséri-
« corde divine, ils ont été mis en fuite. La
« veille de la bienheureuse Marie, les nôtres
« ont fait près d'Arsurth un si grand carnage
« d'illustres Sarrasins, que depuis quarante
« ans Saladin n'avait pas éprouvé un pareil
« désastre. Depuis le jour de sa défaite, le
« sultan n'a plus osé attaquer les chrétiens
« de près; mais il se tient toujours caché en
« embuscade, comme un lion dans son antre.
« Il a complétement rasé Ascalon, dans la
« crainte que cette ville ne tombât en notre
« pouvoir. Nous avons lieu d'espérer qu'avec la

« protection de Dieu, l'héritage du Seigneur
« sera pleinement recouvré.

« Portez-vous bien, portez-vous bien (1). »

C'est de Jaffa que Richard écrivit cette lettre. L'armée chrétienne était venue en effet prendre ses quartiers dans cette ville; Saladin en avait fait démolir les remparts. Pendant que les croisés s'occupaient à relever les murailles de la cité, le sultan ne restait pas dans son *antre,* comme l'avait dit le roi d'Angleterre; il présidait lui-même à la démolition des remparts de la belle ville d'Ascalon; il pensa, non sans raison, que les chrétiens, maîtres de cette importante place, auraient coupé les communications des musulmans avec l'Égypte, et, de la partie méridionale de Palestine, tiré de grands secours pour la conquête de Jérusalem.

Toutes les forces de Saladin se concentrèrent alors dans la ville sainte.

(1) Matthieu Paris, *règne de Richard.*

CHAPITRE XI

Désunion parmi les chefs de la croisade. — Négociations de paix entre Richard et Saladin. — Le roi d'Angleterre propose de donner sa sœur en mariage à Malek - Adel. — Entrevue entre Plantagenet et le frère de Saladin. — Situation des esprits dans l'armée chrétienne.

(1191)

Les croisés ne profitèrent point de leur victoire d'Arsur. Au lieu de poursuivre leur marche triomphante vers Jérusalem, ils perdirent à Jaffa un temps précieux à relever les murailles de cette ville, et surtout à prolonger des délibérations dont le seul résultat fut de jeter la désunion dans l'armée chrétienne.

Les Français, ayant à leur tête le duc de

Bourgogne, auquel Philippe-Auguste semblait avoir légué toute sa haine contre Plantagenet, voulaient, sans s'arrêter, aller faire le siége de la ville sainte; les Anglais, les Normands, les Angevins, les Poitevins, dirigés par Richard, disaient, au contraire, qu'on devait avant tout fortifier les cités, rebâtir les places démolies qu'on trouvait sur son passage, afin de s'y préparer une retraite sûre en cas de défaite en rase campagne. Ce dernier avis prévalut; mais dès cet instant le roi d'Angleterre fut privé du concours du duc de Bourgogne, qui ne tarda pas à se séparer de l'armée pour aller s'enfermer dans les murs de Tyr avec les Français dont il était le chef.

Pendant que les croisés rebâtissaient Ascalon, les forteresses de Gaza, de Natroun, de Ramla et d'autres encore, étaient réduites en ruines par les Sarrasins; et ces deux armées, qu'on avait vues naguère si redoutables dans les plaines d'Acre et d'Arsur, avaient quitté

l'épée et la lance pour prendre le marteau et la truelle.

Désespérant, presque au début de la campagne, de parvenir par les armes à son grand dessein de conquérir Jérusalem, Richard entama avec Saladin des négociations de paix. Voulant empêcher l'alliance sacrilége entre Conrad de Montferrat et les Sarrasins, Plantagenet envoya au sultan des députés chargés de lui déclarer qu'il terminerait la guerre et retournerait en Europe, si Saladin rendait aux chrétiens Jérusalem et le bois de la vraie croix.

« Jamais, répondit le commandeur des croyants, Jérusalem n'a appartenu aux chrétiens légitimement; je ne saurais sans crime leur abandonner cette place. C'est une ville sainte pour les musulmans; car c'est là que les anges ont coutume de s'assembler; c'est là aussi que le Prophète, dans une nuit mémorable, est monté au ciel sur sa jument ailée Elborak (*l'Étincelante*). Quant au bois

du crucifiement, il vaudrait mieux qu'il n'existât pas ; si je le garde, ce n'est qu'en vue de quelque bien pour l'islamisme. Si le roi d'Angleterre n'a pas d'autres propositions de paix à me faire, que ses envoyés ne se présentent plus à moi. Voilà ! Ce qui est dit est dit. »

Richard fit alors d'autres ouvertures de paix d'une nature tout à fait surprenante.

Il existait entre lui et Malek-Adel des liaisons d'amitié qui n'étaient un secret pour personne ; en maintes occasions le roi d'Angleterre l'avait appelé *son frère et son ami*. Malek-Adel, que nos chroniqueurs nomment *Saphadin*, professait pour Richard une haute et publique estime ; personne plus que lui n'admirait sa franchise et sa vaillance. Plantagenet proposa à Malek-Adel de lui donner sa sœur Jeanne en mariage. Cette princesse lui aurait apporté en dot toutes les villes que les chrétiens possédaient en Palestine. Saphadin recevrait de Saladin toutes les places que

les musulmans avaient prises aux chrétiens dans cette contrée. Les deux époux règneraient à Jérusalem avec le titre de roi et de reine.

Richard mettait pour toute condition à cet arrangement qu'on lui rendrait le bois de la vraie croix, et que les templiers et les hospitaliers seraient rétablis dans leurs anciens domaines en Terre-Sainte. Si ces offres étaient acceptées, Plantagenet s'engageait à retourner sur-le-champ en Europe.

Malek-Adel, qui, selon la chronique, avait un secret penchant pour les chrétiens, accueillit avec joie le projet de Richard. Bien *qu'il ne parût pas sérieux* (ce sont les expressions d'un auteur arabe) à Saladin, le sultan déclara qu'il était prêt à y souscrire, *pour ne pas faire de la peine à son frère.*

Richard avait-il consulté sa sœur avant de disposer ainsi de son sort? D'après le récit de l'historien musulman (1), chargé lui-même

(1) Boha-Eddin. Voyez *Bibliothèque des Croisades*, tome IV.

de la négociation, la réponse à cette question serait négative; car la reine douairière de Sicile entra, dit-il, dans une violente colère en apprenant tout ce que son frère venait de faire. Elle finit par dire cependant que, si Malek-Adel renonçait à sa foi pour embrasser le christianisme, elle consentirait à devenir son épouse.

Quoi qu'il en soit, ce projet d'union causa une grande surprise aux imans, aux docteurs de la loi; et les évêques, lorsqu'ils en furent instruits, firent éclater leur indignation, et menacèrent Jeanne et Richard des foudres de l'Église (1).

Et cependant pouvait-on sonder les insondables desseins de Dieu? Qui nous dit que le généreux Malek-Adel, l'*ami des Francs*,

(1) Tel est ce fait historique pur et simple qui donna à Mme Cottin l'idée de son roman de *Mathilde et Malek-Adel*, et qui a défrayé l'imagination de Walter Scott dans son *Richard en Palestine*. L'histoire est complétement travestie dans ces deux ouvrages; mais Walter Scott a quelquefois placé dans le sien des peintures et des caractères d'une grande vérité.

devenu l'époux d'une princesse chrétienne, n'aurait pas ouvert les yeux à la lumière de la vérité religieuse, et qu'au lieu d'un roi de Jérusalem musulman, on n'eût pas vu un jour à l'ombre du Golgotha le frère de Saladin converti à la doctrine du Sauveur du monde?

Mais, comme on l'a dit, un pareil projet d'union était impossible au milieu d'une guerre religieuse. L'insuccès de ces négociations n'interrompit point les relations affectueuses entre Richard et Malek-Adel. Un rendez-vous fut donné et accepté de part et d'autre dans une tente magnifique, dressée à cet effet à égale distance des deux camps.

Malek-Adel y parut le premier en grande pompe, et Richard, accompagné de quelques brillants chevaliers de sa suite, s'y rendit dans un royal appareil. Les deux princes s'assirent, à côté l'un de l'autre, sur des coussins de soie brodés d'or. Le fils de Honfroy de Thoron, qui parlait la langue de Mahomet comme un enfant de l'Arabie, leur servit d'interprète.

Rien ne nous a été révélé de leur entretien dans cette circonstance. L'historien arabe, qui probablement l'ignora lui-même, se borne à dire que Richard et Malek-Adel se traitèrent avec une grande courtoisie, que le frère de Saladin et le roi d'Angleterre échangèrent les mets de leur festin. Le monarque franc, passionné pour la musique, demanda au prince curde de lui faire entendre des chants arabes; Malek-Adel fit venir une Égyptienne, qui chanta un air en s'accompagnant sur un luth. « Le roi anglais, ajoute le narrateur musulman, en parut très-satisfait; après quoi on se sépara amis et contents (1). »

Cependant la bonne harmonie ne se rétablissait pas parmi les chefs de l'armée chrétienne; loin de là, les esprits s'aigrissaient de plus en plus.

On rebâtissait Ascalon. Richard encourageait les travailleurs par sa présence; on vit le roi d'Angleterre mettre lui-même la main

(1) Voyez le 4e volume de la *Bibliothèque des Croisades*.

à l'œuvre. Comme il demandait au duc d'Autriche de suivre son exemple, Léopold, qui n'avait point oublié l'injure de Ptolémaïs, lui répondit sèchement qu'*il n'avait jamais été ni maçon, ni charpentier*. Le roi, irrité, le frappa du pied. Léopold quitta sur-le-champ l'armée, en jurant de se venger s'il en trouvait l'occasion.

Les Génois et les Pisans, qui formaient la garnison de Saint-Jean-d'Acre, s'étaient armés les uns contre les autres. Les Génois voulaient livrer la ville à Conrad de Montferrat; les Pisans prétendaient la conserver pour Richard. Conrad tint ceux-ci assiégés pendant huit jours. Richard accourut à leur secours; à son approche, Montferrat se hâta de retourner à Tyr.

C'est dans cette ville que le duc de Bourgogne et ses dix mille Français s'étaient retirés. « C'était là, dit Vinisauf, que ces Français, qui disaient n'avoir été conduits en Orient que par des motifs de dévotion, après

avoir déserté le camp, se livraient à toutes sortes de débauches. Le luxe de leurs habits, continue le satirique chroniqueur, annonçait des hommes efféminés. Des cordons richement travaillés liaient leur ceinture. Autour de leur cou brillaient les pierres précieuses. Leurs fronts étaient parés de couronnes de fleurs. Ils maniaient la coupe, non l'épée, et passaient leurs nuits dans les orgies. »

Les hommes sages de l'armée, affligés d'un tel scandale, allèrent se jeter aux pieds du duc de Bourgogne pour le supplier d'y mettre un terme, et de venir rejoindre les croisés en Palestine. Il ne fut point sourd à leurs prières; mais, revenus à Jaffa, les Français campèrent dans des lieux séparés.

Bérengère, Jeanne Plantagenet, Eudoxie de Chypre, toutes les dames de la cour de la reine d'Angleterre étaient venues au camp de Richard. Le duc de Bourgogne composa des chansons dans lesquelles il n'épargnait ni Richard, ni les princesses de sa maison.

Plantagenet répondit par des *sirventes* ou des satires où il traitait avec mépris les Français et leur chef. Tel était l'état des esprits dans cette armée qui avait traversé les mers pour arracher aux infidèles le saint tombeau.

CHAPITRE XII

Réflexion au sujet de la troisième croisade. — Exploits de Richard en Palestine.

(1191-1192)

Une remarque doit être faite dans l'étude de la troisième croisade : la multitude des guerriers pèlerins ne voyait, ne comprenait qu'une seule et unique chose : la conquête de Jérusalem, la délivrance du tombeau de Jésus-Christ; mais les chefs de l'expédition semblaient préférer à la possession de la ville sainte, de cette ville qui n'avait alors, comme aujourd'hui, que son grand prestige reli-

gieux, les villes plus riches de la Syrie et des côtes de la Judée. « Les seigneurs de la Palestine, » a dit l'illustre historien des croisades (1), et son témoignage est décisif en pareille matière, « les seigneurs de la Palestine, dirigés par leurs intérêts personnels, mettaient plus de prix à la conquête des villes maritimes qu'à celle de la ville sainte. »

A quelle cause attribuer un tel changement dans les esprits parmi les chefs de la croisade? La réponse à cette question nous paraît naturelle : le refroidissement de l'enthousiasme religieux, remplacé par les combinaisons politiques et les intérêts purement humains. Mais cet enthousiasme qui avait produit des miracles de bravoure et de désintéressement lors de la première croisade, gardait toute sa force au milieu des masses chrétiennes à la fin du XIIe siècle. « N'ironsnous donc pas à Jérusalem? » répétaient sans

(1) Michaud.

cesse les soldats de la croix, pendant que les princes, les comtes et les barons, dominés par des sentiments de jalousie ou de vanité, perdaient leur temps en délibérations stériles, ou qu'ils affligeaient l'armée par leurs scandaleuses querelles.

Richard (l'ensemble des faits l'atteste) aurait voulu, lui, car sa gloire y était intéressée, entrer en vainqueur dans Jérusalem, et accomplir ainsi son serment solennel prêté au *champ sacré;* mais cette gloire ne lui fut pas réservée : trop d'obstacles se dressèrent sur ses pas. Ses plus grands ennemis (et c'était, il faut le reconnaître, la hauteur indomptable de son caractère qui les avait produits), ses plus grands ennemis se trouvaient non point parmi les Sarrasins, mais dans les rangs des chrétiens.

Bientôt nous aurons à parler de la sombre tristesse, de la douleur immense du roi d'Angleterre quand il lui fallut quitter cette Palestine qu'il aimait tant, cette Palestine des

vieux croisés, sans avoir pu l'arracher au joug de l'islamisme. Racontons maintenant les exploits de Richard en Terre-Sainte, exploits dont l'histoire a gardé l'ineffaçable souvenir.

Nous ne dirons rien des deux tentatives infructueuses de l'armée chrétienne pour prendre Jérusalem; nous y trouvons encore la discorde parmi les chefs, dont quelques-uns auraient voulu s'éloigner des âpres montagnes de la Judée pour aller conquérir la féconde Égypte. Ce n'est point là que se montre l'intrépide et aventureux caractère de Richard d'Angleterre; il faut le voir seul, en quelque sorte, en présence des Sarrasins, en face du danger, pour se former une idée juste de cette vaillante nature.

Peu de temps après la bataille d'Arsur, pendant que Richard était à Jaffa, des archers accompagnés de quelques chevaliers du Temple qui connaissaient le pays, étaient allés dans une vallée voisine pour chercher

du fourrage. Tout à coup de nombreux cavaliers sarrasins tombent sur eux, et un combat s'engage. Les chrétiens vont succomber sous le nombre, lorsque Plantagenet, averti du péril qu'ils courent, monte à cheval et vole à leur secours. Il frappe à droite et à gauche sur les mécréants; son exemple relève le courage des archers et des templiers; les musulmans se dispersent et prennent la fuite. Cœur-de-Lion victorieux rentre à Jaffa, traînant à sa suite une centaine de prisonniers musulmans.

Il apprend, une autre fois, qu'une troupe de cavaliers sarrasins conduit, chargés de chaînes, douze cents captifs chrétiens en Égypte. Suivi de quelques chevaliers, il va les délivrer, et les ramène au camp après avoir fait mordre la poussière à plus de deux cents infidèles.

Comme il fallait des combats au roi Richard, et qu'il savait d'ailleurs que Saladin, enfermé dans Jérusalem, recevait tous ses

approvisionnements de l'Égypte, il courait sans cesse d'un lieu à un autre, cherchant des infidèles sur les chemins de Gaza à la ville sainte. N'ayant point trouvé d'ennemis dans une de ses nombreuses excursions, il vit un énorme sanglier à quelques pas de lui. L'animal montrait ses défenses couvertes d'écume, et paraissait vouloir arrêter le roi sur son passage, ou plutôt le dévorer.

Richard pousse un grand cri qui aurait réveillé un mort, dit un chroniqueur; la bête féroce reste immobile. La lance en arrêt, le roi s'avance vers le sanglier pour le percer. L'animal bondit sur le côté; il va saisir le noble cavalier, lorsque celui-ci lui plonge sa lance dans le flanc. L'arme se brise par le milieu. La bête, furieuse de sa blessure, pousse un cri terrible, et se dresse de toute sa hauteur contre le roi, qui lui enfonce son épée dans la gorge et le terrasse. Puis il abandonne le sanglier à ses chevaliers, comme une proie qu'on livre aux chasseurs.

Les croisés s'entretinrent longtemps de cette prouesse du roi Richard : ces sortes de victoires étaient très-admirées et quelquefois recherchées dans ces temps de chevalerie, où la bravoure, sous quelque forme qu'elle se présentât, tenait souvent lieu de tout dans les jugements des guerriers.

Ce fut à l'occasion d'une partie de chasse dans la forêt de Saron que Richard courut le danger d'être pris par des Sarrasins; il fut sauvé par le dévouement d'un gentilhomme provençal nommé Guillaume de Pratelles.

Après avoir chevauché toute la matinée, le roi, suivi d'une faible escorte, descendit de cheval, prit un frugal repas, et s'endormit ensuite sous un arbre. Ses chevaliers, qui veillaient autour de lui, entendirent un long bruit à travers la forêt. Soudain apparaissent cinq à six cents cavaliers musulmans poussant de grands cris. Le roi s'éveille, monte à cheval, saisit son épée et fait des prodiges de valeur. Mais la lutte était impossible.

Dans cet état désespéré, Guillaume de Pratelles s'écrie dans la langue des musulmans : « Je suis le roi Richard ; sauvez ma vie. » Les musulmans ne s'occupent plus que de celui qu'ils croient être le roi, et le font prisonnier. Ils le mènent au sultan, qui reconnaît bientôt l'erreur de ses guerriers.

Richard ne crut pas trop payer la liberté de son fidèle serviteur, en rendant à Saladin dix de ses principaux émirs tombés au pouvoir des croisés.

Un jour du mois de juin de l'année 1192, des Syriens chargés par Richard de surveiller les mouvements des ennemis viennent l'avertir qu'une caravane composée de plus de quatre mille chameaux, d'un grand nombre d'ânes, de mulets, arrive d'Égypte, escortée par deux mille guerriers sarrasins, et qu'elle se trouve dans les environs d'Hébron. Plantagenet fait appel à trois cents chevaliers portés de bonne volonté, se place à leur tête, et l'intrépide troupe se met en marche pendant la

nuit. Elle parvient, au lever du jour, au lieu où la caravane est campée, et fond comme l'éclair sur les Sarrasins qui la gardent. Ils sont ébranlés au premier choc, et « fuient comme des lièvres que des chiens poursuivent (1). » Quinze cents musulmans sont tués, et la caravane enlevée. Elle portait à Saladin des médicaments, du froment, de l'orge, de la farine, des bassins et des marmites, de l'argent et de l'or monnayés, de la pourpre, des vêtements, des cuirasses, des casques, des yatagans ouvragés, du sucre, de la cire et d'autres approvisionnements qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Tout cet immense butin tomba au pouvoir de Richard; il en retint une part, et distribua le reste aux vaillants hommes qui l'avaient suivi dans cette expédition. Ceux qui étaient restés au camp ne furent pas oubliés. Cette générosité fit comparer Cœur-de-Lion au roi David, lequel récompensait et ceux qui al-

(1) Vinisauf.

laient au combat et ceux qui gardaient les bagages.

La nouvelle de cette grande *razzia* plongea Saladin dans la consternation. Il crut que ce succès des chrétiens les déterminerait à s'avancer enfin jusqu'à Jérusalem. Il fit empoisonner les eaux de la fontaine de Siloë, la seule source, souvent tarie, qui se trouve hors des murs de la ville sainte. Les hauteurs de la cité de David se couvrirent de soldats musulmans.

Le sultan rassembla ses émirs, et leur dit : « Louange à Dieu, et salut à notre Prophète, sur lequel soit honneur, sainteté et gloire !

« Émirs, vous êtes en ce moment les remparts de l'islamisme. Vous tenez dans vos mains le sang des musulmans, leurs biens, leurs familles. Si vous veniez à perdre courage, c'en serait fait de nous! Les *infidèles* mettraient tout sens dessus dessous comme l'ange Sigil, chargé d'écrire les actions des

hommes, pliera au jour du jugement le livre qu'il tient dans sa main.

— « Par Dieu ! lui répondirent les émirs, nous mourrons tous, s'il le faut, en obéissant à ta parole. »

Mais cet élan des chefs de l'islamisme était en pure perte ; ce n'était point au pied des murailles de Jérusalem que le bras puissant de Plantagenet devait frapper ses grands coups.

Les désertions se multipliaient de plus en plus dans l'armée chrétienne. De nombreux croisés étaient déjà retournés en Occident ; d'autres s'étaient retirés à Ptolémaïs, à Tyr, et n'attendaient qu'un vent propice pour faire voile vers l'Europe. Se voyant ainsi abandonné, trahi, Richard ne songea plus qu'à obtenir une trêve de Saladin. Le sultan y mit pour condition la démolition immédiate des remparts d'Ascalon, que les chrétiens venaient de relever avec tant de peine. Pour toute réponse Richard fortifia la garnison de

cette place, et partit pour Saint-Jean-d'Acre afin d'y chercher des renforts.

Sur ces entrefaites, Saladin, à la tête de vingt mille hommes, vint mettre le siége devant Jaffa, défendue par une faible garnison. Les musulmans pénétrèrent dans la ville et y mirent tout à feu et à sang. Les soldats croisés, retirés dans la citadelle, s'y défendaient avec tout le courage du désespoir. Dans cette extrémité, l'évêque de Jaffa demanda à Saladin une trêve de peu de durée, lui promettant, sous la foi du serment, que si, à l'expiration du délai fixé, la place n'était pas secourue, il lui serait payé une forte somme d'argent. Le sultan, qui croyait déjà Richard loin des rivages syriens, car il savait que le roi d'Angleterre nourrissait la pensée de retourner bientôt dans ses États, accepta, sans balancer, les conditions de l'évêque: il ne voyait dans ce moment en Palestine aucune armée chrétienne qui pût venir au secours de la ville assiégée.

Mais le prélat, à l'approche de Saladin, avait envoyé des députés à Richard pour lui demander de venir sauver Jaffa et ses habitants. En moins d'une heure, Plantagenet est embarqué avec cinq cents chevaliers dans une petite flotte qui fait voile vers la cité assiégée. Des vents contraires retiennent pendant deux jours les navires à la hauteur de Caïpha. L'impatience de Richard était à son comble. « Seigneur Dieu, » s'écria-t-il en levant les mains et les yeux vers le ciel, « pourquoi nous retenez-vous ici? Voyez donc la dure nécessité où nous nous trouvons, et la pieuse volonté de nos cœurs! » A peine le roi a-t-il achevé ces mots, qu'un vent favorable pousse rapidement sa flotte vers le port de Jaffa, où elle arrive avant l'expiration de la trêve.

D'innombrables Sarrasins bordaient le rivage et s'apprêtaient à empêcher le débarquement du roi et de ses compagnons. Richard, l'épée à la main, se jette à l'eau jusqu'à la ceinture et atteint la plage. Tous ses com-

pagnons le suivent. A leur vue, les musulmans sont saisis de terreur et demeurent immobiles. Le roi d'Angleterre et ses guerriers se précipitent dans leurs rangs, et font un horrible carnage.

Richard saute sur un cheval qu'un chrétien lui amène, et entre dans la ville que les Sarrasins pillent et saccagent. Il les attaque, les disperse, et ordonne que sa bannière flotte sur les remparts. Il revient sur le rivage où ses chevaliers combattent, et met en fuite les Sarrasins. Saladin lui-même, glacé de terreur, lève ses tentes et *se sauve comme un lièvre timide* (1).

Le roi d'Angleterre forme une armée de deux mille hommes, qui campe, lui en tête, en dehors de la cité, sur le point par où les musulmans peuvent revenir à l'attaque.

Au milieu d'une de ces nuits splendides si communes en été sous le beau ciel d'Orient, un Génois, placé en sentinelle avancée, aper-

(1) Vinisauf.

çoit au loin des masses sombres s'avançant en silence du côté de Jaffa. Il entend le piétinement de nombreux chevaux. C'étaient les musulmans, qui, honteux d'avoir fui devant un seul homme, revenaient sur le théâtre du combat. « Aux armes! aux armes! » s'écrie la sentinelle vigilante. Ce cri est répété dans tout le camp. Les croisés sortent de leurs tentes, armés de toutes pièces. Richard endosse son armure, saisit son invincible épée, et s'élance sur son coursier, bridé et sellé à la porte de son pavillon. Il range son armée en bataille. Les lanciers mettent le genou droit à terre, et, s'appuyant de leur main gauche sur le pied gauche, ils tiennent leurs boucliers tendus; de leur main droite ils présentent à l'ennemi la pointe de leur lance. Dans le carré se trouvent les cavaliers, les archers et les arbalétriers.

« Opposez une âme intrépide au danger, leur dit Richard, et vous sortirez vainqueurs du combat! Que personne ne songe à la fuite!

Ici, il faut vaincre ou mourir! Mais voilà l'ennemi ! »

Arrivant ventre à terre sur sept colonnes, les Sarrasins s'arrêtent devant cette épaisse muraille de lances que leur présentent les croisés. Les archers et les arbalétriers font pleuvoir une grêle de traits sur les musulmans.

Richard ne pouvait plus résister au désir violent de combattre lui-même; il sort des rangs avec ses cavaliers, et traverse les bataillons ennemis. La foudroyante épée de Plantagenet immole de nombreux Sarrasins; aux uns il fend la tête jusqu'aux dents, aux autres il abat les épaules et les jambes. Telle est la force avec laquelle il se sert de son glaive, que sa main en est écorchée, ensanglantée.

Il disparaît un moment dans l'armée musulmane. Les chrétiens ne savent plus ce qu'il est devenu, et tremblent que leur intrépide chef n'ait succombé dans cette effroyable

mêlée. Mais il reparaît tout hérissé de flèches, ce qui le fait comparer par un chroniqueur à une *pelote couverte d'aiguilles* (1).

« Ici, dit Vinisauf témoin oculaire de ces prodiges, ici la main de l'écrivain s'arrête, et l'esprit du lecteur est confondu. Non, ce que la fable raconte d'Antée; l'histoire, d'Alexandre; la Bible, de Judas Machabée, n'approche pas des exploits du roi Richard dans cette journée. Roland est obligé de lui céder la palme de la bravoure. Plantagenet valait à lui seul une armée, et le danger redoublait ses forces. »

Un dernier trait achèvera de peindre Richard devant Jaffa.

Le combat avait duré depuis l'aube du jour jusqu'au coucher du soleil. Les cadavres de quinze cents chevaux, de deux mille musulmans et de quelques chrétiens couvraient le sol ensanglanté. Les musulmans échappés au carnage n'avaient point pris la fuite; mais,

(1) Vinisauf.

glacés de terreur, ils restaient immobiles et ne paraissaient pas vouloir recommencer l'attaque. Cœur-de-Lion, à cheval, la lance en arrêt, passa au galop devant l'armée de Saladin, défiant ainsi tout guerrier musulman; mais qui donc aurait voulu se mesurer avec lui dans un combat singulier? Aucun Sarrasin n'entra dans la lice. Richard revint alors à la tête de sa petite armée, descendit de cheval, s'assit sur une pierre et dit: « J'ai faim; qu'on m'apporte à manger. » Il prit tranquillement son repas en présence des mécréants, saisis d'étonnement et d'admiration. Ils s'éloignèrent enfin de Jaffa, et le glorieux Richard rentra dans cette ville, dont il avait été le sauveur.

Deux jours après, Malek-Adel envoya à Plantagenet deux magnifiques chevaux arabes, comme au plus brave. Le héros chrétien ne les accepta qu'à la condition qu'il pourrait s'en servir dans de nouveaux combats contre les Sarrasins et contre Malek-Adel lui-même.

« Ce qui est donné, est donné, » avait répondu, à cette occasion, le noble frère de Saladin.

Mais le temps des combats était fini pour Richard dans la Palestine. La paix entre lui et le sultan allait être conclue.

CHAPITRE XIII

Les tristesses de Richard. — Il conclut la paix avec Saladin. — Pèlerinage de l'évêque de Salisbury à Jérusalem. — Entretien du prélat avec le sultan. — Départ de Richard pour l'Europe.

(1192)

A trois heures à l'est de Jérusalem s'élève une montagne du haut de laquelle on découvre la ville sainte : c'est le mont Modin, dont le nom se mêle au souvenir des Machabées; on sait comment Mathathias et ses fils répondirent aux envoyés d'Antiochus qui auraient voulu les forcer à l'abjuration, et comment éclata cette belle et terrible lutte où une poignée d'héroïques montagnards tint tête à toutes les

forces d'une grande monarchie. Richard, entraîné un jour à la poursuite des Sarrasins, se trouva sans le savoir sur le mont Modin. Un seul écuyer était en ce moment avec lui.

« Qu'est-ce que j'aperçois là-bas bien loin ? » lui demanda le roi d'Angleterre en montrant du doigt des tours et des murailles blanchâtres qui se dessinaient confusément au bout de l'horizon.

— C'est Jérusalem, Sire, lui répondit l'écuyer.

— Ah ! Jérusalem ! dit le monarque croisé avec un profond soupir; je ne suis pas digne de te regarder, puisque je n'ai pu t'arracher des mains des ennemis de mon Dieu ! »

En prononçant ces paroles, il couvrit sa face avec son bouclier, et il pleura ! Ces larmes exprimaient avec une grandeur épique tous les déchirements de cette âme de feu, toute son immense tristesse. Richard, l'Ajax de la croisade, ne se trouvant pas digne de regarder Jérusalem, et pleurant parce qu'il n'a pu la

délivrer, offre un spectacle bien saisissant, plein d'émotion; on s'étonne qu'il n'ait jamais été retracé par le pinceau de quelque grand artiste.

Au chagrin profond qu'éprouvait le roi d'Angleterre de quitter la Palestine sans l'avoir conquise tout entière, se joignait un autre sujet de tristesse. Dès le commencement de l'année 1192, son ministre, Guillaume Longchamp, lui avait envoyé des lettres dans lesquelles il instruisait son maître de l'anarchie qui désolait son royaume, anarchie dont nous parlerons plus loin, et des intrigues de Jean Sans-Terre pour s'emparer de la couronne d'Angleterre. Longchamp suppliait le roi de retourner au plus vite dans ses États.

Il y avait dans le caractère de Richard un mélange de dureté et de douceur qui mérite d'être remarqué. Comme roi, il se montrait sévère dans tous ses actes. Sa parole, ainsi que son épée, était menaçante et terrible. Il avait une façon d'assombrir son regard qui faisait

trembler ceux qui l'approchaient. Mais cette terreur, que le monarque inspirait, faisait place à une douce confiance, à une amabilité pleine de grâce, lorsque Richard, se dépouillant parfois de la majesté royale, réunissait autour de lui des gentilshommes de sa suite, soit dans des parties de chasse, soit dans son pavillon, où il les admettait à sa table.

Il s'entretenait familièrement avec eux. Des mots spirituels sortaient de sa bouche. Il était gai, jovial même. A ses banquets, où le vin de Chypre coulait à pleins bords, il permettait à ses convives le plus entier abandon, les plus franches conversations, dans lesquelles cependant il fallait toujours respecter Dieu et les dames.

Ce charmant côté de son caractère, dans la familiarité de la vie intime, ne se montra plus dans les derniers mois qu'il passa en Palestine. Toujours triste, sombre, agité, il ne parlait que pour donner des ordres indispensables. Sa robuste santé en souffrait; ses joues se

creusèrent; son front, jeune encore, se couvrit de rides.

Les soins, les consolations que lui prodiguaient Bérengère et Jeanne Plantagenet, les deux seules personnes qu'il eût continué à recevoir dans son pavillon, semblaient même lui être indifférents. Ces deux princesses priaient et pleuraient; une fièvre ardente dévorait Richard, ses médecins ne cachaient point leur inquiétude pour l'auguste malade.

Un jour, la reine Bérengère était auprès de lui, le suppliant, les mains jointes, d'écarter de son front ce voile de tristesse, qu'elle appelait un crêpe funèbre. Elle posa sa tête blonde sur les genoux du monarque, et, fixant sur lui ses grands yeux bleus pleins de larmes : « O mon roi, lui dit-elle, ô mon « Richard, songe à la chrétienté, dont tu es le « bras puissant; songe à ta gloire, et un peu « aussi à la pauvre Bérengère, qui t'aime et « qui souffre de te voir malheureux ! Va ! tu « reviendras dans la Palestine pour en chasser



K. Girardet del. P. Girardet s.

Richard posa une main sur la tête de son épouse, et caressa de l'autre main le beau limier.

« enfin les infidèles. Maintenant les intérêts « de ta couronne, ta santé ébranlée te font « un devoir de quitter cette terre et de retour- « ner dans tes États déchirés par les factions. »

Un superbe lévrier couché aux pieds de Richard agitait sa queue en signe de tendresse, et arrêtait ses yeux sur son maître : « Voyez, seigneur, » ajouta la reine en montrant le chien fidèle, « voyez ce noble animal; « il vous aime; il se joint à moi pour vous « consoler et vous plaindre ! »

Richard, ému, posa une main sur la tête de son épouse, et caressa de l'autre main le beau limier. Puis il dit à Bérengère : « Vous « êtes bonne, ma mie, et vos paroles me font « du bien. »

Il n'entra avec elle dans aucune explication sur la détermination qu'il avait à prendre au sujet des grandes affaires qui occupaient son esprit. La reine comprit cette réserve; elle n'insista plus, et sortit du pavillon de Richard. Il l'accompagna jusqu'à la porte, où l'atten-

daient ses gardes, lui baisa la main, s'inclina pour saluer sa femme, et rentra sous sa tente.

Un prêtre poitevin nommé Guillaume vint faire auprès du roi la contre-partie de Bérengère. Il se présenta dans une attitude triste, montrant par sa contenance qu'il déplorait le sort du prince. Le prêtre se mit à pleurer en le regardant.

« Qu'avez-vous à me dire, maître chapelain? lui demanda le roi; dites-moi sans détour le sujet de vos larmes.

— Je ne parlerai point à Votre Grâce, lui répondit Guillaume, avant qu'elle m'ait promis de ne point s'irriter contre moi de ce que je lui dirai.

— Parlez, je vous le promets.

— Seigneur, lui dit alors le prêtre, la résolution que vous avez prise de quitter cette terre désolée excite des plaintes dans l'armée chrétienne, surtout parmi ceux qui ont le plus à cœur votre gloire. Je dois vous déclarer que

l'honneur d'une grande entreprise sera compromis par votre départ. La postérité vous reprochera éternellement d'avoir déserté la cause de Jésus-Christ. Prenez garde de finir honteusement ce que vous avez glorieusement commencé. Les pèlerins vous considèrent comme leur seul appui ; ne les abandonnez pas aux ennemis du Christ. Rappelez-vous vos exploits ; Dieu vous en accordera de nouveaux. »

Richard ne répondit rien aux paroles de Guillaume, qui sortit de la tente royale en s'inclinant avec respect.

Les idées, les sentiments les plus divers et les plus opposés se croisaient dans sa tête et dans son cœur comme des lames d'épée. Les yeux de toute la chrétienté étaient fixés sur lui : il le savait ; il savait que les peuples de l'Occident attendaient de lui la délivrance du saint tombeau, et que tous les rois, jaloux de sa gloire, désiraient au contraire, pour humilier son orgueil, qu'il échouât dans son en-

treprise. Il n'ignorait point non plus que son royaume, livré à l'anarchie par les intrigues d'un frère détestable, réclamait sa présence; et son devoir, peut-être son premier devoir, l'appelait en Angleterre. Mais qu'allait dire la chrétienté de ce vaillant roi Richard, dont le bras s'était armé pour délivrer le saint sépulcre, et qui, à son retour en Europe, n'aurait pas accompli cette noble et grande mission? D'un autre côté, son armée, réduite à un très-petit nombre de combattants, n'était plus en état de lutter avec avantage contre Saladin, qui chaque jour appelait sous ses drapeaux d'innombrables soldats de l'islamisme. « Que pouvaient désormais, dit Michaud, les croisés affaiblis par les dissensions? Déjà même la cause de Jésus-Christ n'avait plus d'armée pour sa défense, et les chemins étaient couverts de pèlerins qui, n'espérant plus rien de la guerre sainte, se rendaient les uns à Tyr, les autres à Jaffa ou à Ptolémaïs, avec le dessein de s'embarquer pour l'Occident. »

Que de motifs expliquent les tristesses de Richard, tristesses devenues historiques, et combien elles durent être profondes et poignantes pour cette âme si haute! Il résolut de laisser son œuvre inachevée et de retourner dans ses États. Il entra donc dans de sérieuses négociations de paix avec Saladin, qui la désirait de son côté : les fatigues de cette longue guerre étaient ressenties par les troupes musulmanes, au milieu desquelles régnait aussi la discorde.

Le traité convenu entre le sultan et Plantagenet ne porta pas le nom de *paix*, mais celui de *trêve;* et c'est Richard qui le voulut ainsi, parce qu'il espérait revenir en Orient pour y reporter la guerre. La trêve comprit une durée de trois ans trois mois trois semaines trois jours et trois heures. Il y fut stipulé que les remparts d'Ascalon seraient démolis, que les chrétiens conserveraient les villes de Jaffa, Césarée, Arsur, Caïpha, Acre, Tyr, et que les autres parties de la Syrie et

de la Palestine, moins les comtés d'Antioche et de Tripoli, seraient le partage des musulmans. On y convint que les chrétiens pourraient visiter *sans armes* les lieux saints de Jérusalem, de Bethléhem et de Nazareth. Il n'y fut question ni du bois de la vraie croix, que Saladin gardait toujours, ni des prisonniers chrétiens et sarrasins restés au pouvoir des chefs des deux armées. Chacun garda les siens, leur laissant la faculté de se racheter eux-mêmes.

Au fond, les chrétiens et les musulmans se réjouirent de cette paix, qui mettait un terme à une guerre d'extermination. S'il faut en croire un historien arabe, les deux armées se mêlèrent ensemble. « On eût dit, ajoute-t-il, que les deux peuples avaient toujours été comme des frères. »

Le sultan exprimait tout haut son admiration pour Richard. On lui entendit dire que si Dieu permettait qu'il perdît un jour Jérusalem, il aimerait mieux voir la ville sainte

au pouvoir du monarque anglais qu'entre les mains de tout autre prince.

« Combien l'esprit des hommes est aveugle ! s'écrie à cette occasion le chroniqueur Vinisauf; pendant qu'ils disposent de l'avenir, ils ignorent ce que le lendemain leur prépare. »

En effet, quelques mois plus tard (février 1193), le sultan expirait à Damas. Par ses ordres un de ses émirs portait dans les rues de cette ville un drap mortuaire en répétant à haute voix : « Voilà ce que Saladin, vainqueur de l'Orient, emporte de ses conquêtes. » Et Richard était dans les fers en Allemagne.

Quand la paix eut été proclamée, de nombreux croisés, protégés par des soldats sarrasins, allèrent visiter cette Jérusalem que leurs armes n'avaient pu délivrer. L'évêque de Salisbury, dont les vertus étaient connues, admirées des musulmans eux-mêmes, alla en pèlerinage au saint tombeau au nom de Richard. Saladin l'accueillit avec les plus grands honneurs, et lui offrit une place dans son

propre palais. Le prélat lui répondit, tout en lui exprimant sa reconnaissance, qu'il n'était qu'un pauvre pèlerin, et qu'une cellule lui suffisait. Le sultan lui montra le bois de la vraie croix, que le pieux évêque arrosa de ses larmes, et qu'il adora à genoux.

La conversation suivante s'établit entre le commandeur des croyants et l'évêque :

SALADIN. — « Dis-moi ce que tu penses du roi d'Angleterre.

L'ÉVÊQUE. — « Puisque vous voulez, seigneur, que je vous parle du roi mon maître, voici ce qu'on peut en dire avec vérité : Il n'y a pas dans le monde de guerrier qui l'égale pour l'habileté, la bravoure et la grandeur d'âme. On ne saurait trop louer la noblesse de ses manières et sa dignité en toutes choses. Que vous dirai-je de plus ? Si j'avais à comparer vos vertus avec celles du roi Richard, je dirais que, si chacun de vous avait les qualités réunies de l'un et de l'autre (je mets de côté vos péchés), on ne trouverait pas dans l'uni-

vers de princes qui pussent vous être comparés.

SALADIN. — « Je reconnais que votre roi a reçu en partage un cœur généreux, une âme intrépide; mais il manque de prudence; il se montre trop prodigue de sa vie. Pour être un grand prince, j'aimerais mieux avoir de la sagesse et de la modestie que de l'audace et de la vanité (1). »

Dans une autre occasion, Saladin avait dit en parlant de Richard : « Si quelque illustre souverain avait avec lui mille guerriers comme le roi d'Angleterre, il pourrait conquérir le monde (2). »

Ces divers jugements de Saladin sur Richard nous ont paru dignes de figurer dans l'histoire de ce prince.

L'évêque de Salisbury quitta Saladin après avoir obtenu du sultan que deux prêtres et deux diacres latins fussent admis à célébrer

(1) Vinisauf.
(2) Matthieu Paris.

dans l'église du Saint-Sépulcre les divins offices avec des ecclésiastiques syriens qui, pendant la guerre, n'avaient point cessé de remplir les fonctions du saint ministère autour du tombeau de Jésus-Christ.

Les villes de la Palestine qui appartenaient aux chrétiens furent confiées au gouvernement de Henri, comte de Champagne, neveu à la fois de Richard et de Philippe-Auguste. Henri avait épousé Isabelle, veuve de Conrad de Montferrat, marquis de Tyr. Cette princesse avait donné par-là à trois époux le droit de régner sans pouvoir elle-même monter sur le trône. Guy de Lusignan, ainsi dépouillé de son royaume, obtint celui de Chypre, comme nous l'avons déjà indiqué; mais il lui fallut payer cette possession plus réelle aux templiers, auxquels le roi d'Angleterre l'avait vendue ou engagée.

Richard répandit l'or à pleines mains avant de quitter la Palestine. Il ne voulut conserver que quelques objets précieux de

l'immense butin provenant de la grande caravane qu'il avait enlevée aux Sarrasins : tout le reste fut distribué par lui aux chrétiens de la Terre-Sainte.

Un soir du mois d'octobre de l'année 1192, un navire appareillait dans le port de Saint-Jean-d'Acre. Richard venait de s'y embarquer. Une foule immense couvrait le rivage. On entendait partout des cris et des sanglots. Les vœux les plus ardents montaient au ciel pour le monarque anglais. On parlait de sa vaillance, de ses largesses, de ses vertus. « O terre de Jérusalem ! » s'écriait-on de toute part, « quel défenseur tu viens de perdre ! Si l'ennemi rompait la trêve, qui aurais-tu pour te secourir, puisque le roi Richard s'éloigne ? »

Mais le navire quittait le port. Il vogua toute la nuit à la clarté des étoiles. Au lever du jour, Richard parut sur le pont. Il était triste, pensif. Le rivage fuyait, fuyait toujours. Apercevant encore au loin les cimes

bleuâtres du Carmel, les yeux du roi croisé se remplirent de larmes, et il dit: « O terre bénie, je te recommande à Dieu! si le Ciel m'accorde de longs jours, si c'est la volonté du Seigneur que je revienne te secourir, j'espère que tu me reverras encore! »

Et le vaisseau, faisant force de voiles, s'éloigna dans la vaste mer.

CHAPITRE XIV

Motifs qui déterminent Richard à ne pas retourner en Occident avec sa flotte. — Ses aventures depuis son débarquement sur la côte d'Istrie jusqu'à son emprisonnement en Allemagne. — Blondel. — Une complainte de Richard.

(1192)

Quelques jours avant le départ de Richard pour l'Occident, les navires qui lui restaient dans le port de Saint-Jean-d'Acre, dont l'un portait la reine Bérengère, Jeanne Plantagenet et Eudoxie, avaient gagné le large. Ils arrivèrent à Messine après une heureuse traversée, et firent voile ensuite pour l'Angleterre.

Les motifs qui déterminèrent Richard à ne pas naviguer de conserve avec sa flotte, sont faciles à comprendre. Brouillé avec tous les souverains de l'Europe, et sachant que son frère Jean s'était ligué contre lui avec Philippe-Auguste, il redoutait quelque embûche. Il savait que des piéges étaient partout dressés sur son passage : il crut y échapper en voyageant dans le plus strict incognito.

Plantagenet n'avait avec lui dans son navire, outre l'équipage, composé seulement d'une trentaine d'hommes, que Baudouin de Béthune, Guillaume de l'Étang, maître Philippe son secrétaire, Anselme son chapelain, quelques chevaliers du Temple et un domestique. Il avait remplacé ses habits royaux par ceux que portaient à cette époque les négociants de Normandie, et se faisait appeler *Hugues-le-Marchand*. Pour compléter son déguisement, il avait laissé croître sa barbe, et ses longs cheveux blonds descendaient sans soin autour de son *cou de taureau*. Sa bonne

épée, cachée sous ses amples vêtements, ne le quittait ni jour ni nuit.

Il se proposait, une fois débarqué sur un point quelconque, de quitter ses habits de marchand, de prendre le bourdon, la panetière, et de se rendre dans ses États en parcourant l'Europe en pèlerin venant de la Terre-Sainte. Ce plan ne déplaisait point à son imagination aventureuse. Tromper ainsi la vigilance de ses nombreux ennemis couronnés, leur échapper en traversant leurs domaines, et se montrer ensuite dans toute sa force, soit en Normandie, soit en Angleterre, c'était, dans sa façon de penser et de parler, se faire renard pour attraper les loups, sauf à redevenir lion pour les dévorer à la première occasion.

« Mais, » s'écrie ici un poëte contemporain (1), « à quoi servit à ce roi de s'être fait moins que le dernier de ses serviteurs? Marius ne gagna rien à se cacher dans les

(1) Guillaume le Breton, dans *la Philippide*.

marais de Minturne; ni Achille, couvert de vêtements honteux, à se mêler aux chœurs des jeunes filles dans la cour de Lycomède. *Un roi ne se dissimule point, pas plus qu'une montagne ne se cache.* » Ce dernier trait est remarquable.

Le vaisseau de Richard, ballotté par des vents contraires, atteignit Corfou après un mois de pénible navigation; il était si endommagé, que le roi fut obligé de louer dans cette île trois galères qui le conduisirent à Raguse et à Zara.

Il se remit en mer. Une effroyable tempête le jeta sur la côte d'Istrie, entre Aquilée et Venise. Là il prit la route de terre, et parvint à Goritz ou Gorizia, ville d'Illyrie, bâtie sur le Lisonzo, où six cent quarante-quatre ans après devait mourir dans l'exil un petit-fils de saint Louis, précipité du trône par une révolution.

Le premier fil de la longue trame ourdie contre Richard à travers l'Europe, commen-

çait précisément à Goritz, où vivait le comte Maynard, neveu de Conrad de Montferrat, assassiné dans une rue de Tyr. Or, Maynard avait cru que le roi d'Angleterre avait fait commettre ce crime, et il n'attendait qu'une occasion pour venger la mort de son oncle. Richard, qu'il était aussi injuste qu'absurde d'accuser d'un aussi lâche attentat, soupçonnait-il le dessein de Maynard? La précipitation avec laquelle il quitta Goritz pourrait le faire penser.

Le serviteur de Plantagenet, qui sait l'allemand, se présente à Maynard; il lui offre un anneau d'or orné d'un superbe rubis, et lui demande en échange un sauf-conduit pour des pèlerins revenant de Palestine.

« Cet anneau, dit le seigneur de Goritz, est un présent de prince: ne viendrait-il pas du roi Richard, qui a, dit-on, quitté la Terre-Sainte pour retourner dans ses États? Si c'est lui, va lui dire qu'il peut venir me trouver en paix. Je n'ai pas oublié qu'il m'a autre-

fois honoré de ses dons sans me connaître. »

Le serviteur répond qu'il ne connaît pas le roi Richard. Il quitte le châtelain, et vient rapporter au prince les paroles qu'il a entendues. « Par saint Georges! dit Plantagenet, le comte ne me prendra pas comme un rat dans une souricière ! »

Le roi fait partout chercher des chevaux; il peut seulement en acheter trois, un pour lui, l'autre pour Guillaume de l'Étang, le troisième pour son domestique; et la petite troupe s'enfuit pendant la nuit, sans trop savoir vers quel lieu. Des émissaires de Maynard, venus pour saisir Richard, ne le trouvant plus, font prisonniers Baudouin de Béthune et six de ses compagnons.

Les trois fugitifs franchissent les Alpes Juliennes, et parviennent à Treisach, résidence de Bétesow, frère de Maynard. Celui-ci l'avait déjà prévenu que Richard devait traverser son territoire et qu'il pourrait le faire prendre. Bétesow charge un gentilhomme normand,

Roger d'Argentan, attaché à sa maison depuis longues années, de découvrir Richard et de l'arrêter. Roger trouve le monarque anglais dans une hôtellerie : « Fuyez, lui dit-il, ô mon roi, fuyez, vos ennemis sont sur votre piste! »

Plantagenet remonte à cheval, passe la Drave, puis Klagenfurth, puis Grætz, Brunn, et atteint Vienne (décembre 1192) avec Guillaume de l'Étang son domestique, mourant, comme le roi, de fatigue et de faim.

Léopold, duc d'Autriche, si gravement outragé par Richard en Orient, était là, dans cette ville de Vienne, où Plantagenet se trouvait en fugitif, sans armes, sans défense. Prévenu par Bétesow de la présence du roi d'Angleterre en Allemagne, Léopold avait mis partout des gens en campagne pour découvrir Cœur-de-Lion et le faire saisir.

Si la santé du monarque lui avait permis de continuer sa route à son arrivée à Vienne, il aurait peut-être échappé à son plus cruel

comme à son plus lâche ennemi ; mais la fièvre l'avait repris. Son extrême faiblesse l'enchaînait dans une hôtellerie d'un faubourg de la capitale de l'Autriche; elle causa tous ses malheurs. Son domestique, envoyé au marché de Vienne pour acheter des provisions, montre des pièces d'or étrangères; il excite la curiosité, éveille des soupçons; on l'accable de questions; il répond que son maître est un riche marchand qui doit arriver dans trois jours. On l'arrête enfin. Contraint par d'intolérables tortures, il révèle toute la vérité.

Des hommes armés cernent la demeure de Richard. Trente d'entre eux pénètrent dans sa chambre. Ils le trouvent étendu sur un misérable grabat, ayant à son côté Guillaume de l'Étang, aussi malade que son auguste maître. Sommé par les soldats de les suivre, « Non, dit le roi, je ne vous suivrai pas! Richard d'Angleterre ne se rend pas à des gens tels que vous. Faites venir ici votre maître. »

Les soldats, saisis de respect et de crainte en présence du lion abattu par la maladie, mais conservant dans son attitude et dans son regard toute sa noble fierté, tout son courage, baissent involontairement la tête, et l'un d'eux va chercher Léopold, qui ne tarde pas d'arriver. Richard se lève péniblement, s'avance vers Léopold, et lui dit : « Je suis votre prisonnier; voilà mon épée! » Le duc fait jeter le roi d'Angleterre dans une tour; puis il le vend pour soixante mille livres d'argent à l'empereur Henri VI, qui avait, lui aussi, à exercer sa vengeance contre le preux, effroi des Sarrasins (janvier 1193).

Comme nous l'avons dit au chapitre VI de cet ouvrage, Guillaume II, mari de Jeanne Plantagenet, étant mort sans postérité, la couronne de Sicile revenait par droit d'hérédité à Constance, sœur de Guillaume II et femme de Henri VI. Or, malgré les réclamations et les protestations de l'empereur, Richard avait publiquement reconnu roi de

Sicile Tancrède lors du passage du monarque anglais dans cette île. Il ne fallait pas d'autre grief à Henri VI, ce prince infâme, pour retenir Richard dans les fers et trafiquer de sa personne. Il enferma le héros dans la forteresse de Worms, ville qui fait aujourd'hui partie du grand-duché de Hesse-Darmstadt.

Philippe-Auguste, depuis l'assassinat de Conrad, crime dont il accusait, lui aussi, le roi d'Angleterre, affectait de ne plus se montrer en public qu'entouré de ses gens d'armes pour se garantir du poignard des assassins inconnus, *soldés*, disait-on, *par Richard*. Le roi de France ne put dissimuler sa joie quand il apprit la captivité de Richard. Il écrivit à l'empereur pour le féliciter de sa prise et l'engager à la garder avec soin, *parce que*, disait-il, *le monde ne serait jamais en repos si un pareil brouillon réussissait à s'évader*.

Ce fut Philippe de Dreux, évêque de Beauvais, proche parent de Philippe-Auguste, qui

porta à Henri VI cette lettre du roi de France. On remarqua que, depuis l'entrevue du prélat français avec l'empereur, un redoublement de sévérité s'exerça sur Richard dans sa prison. Une chaîne de fer, fixée à un anneau planté dans le mur, entourait sa ceinture. Des soldats, l'épée nue à la main, ne le quittaient ni jour ni nuit. Nous verrons plus tard comment Richard se vengera de cet évêque de Beauvais, auquel il attribua, non sans raison, le surcroît de traitements indignes dont il eut tant à souffrir. Jamais homme n'eut peut-être autant et de plus puissants ennemis que Richard Plantagenet.

Il aurait eu un bon et poétique ami, vrai modèle de fidélité, s'il fallait en croire un chroniqueur ou plutôt un romancier du XIIIe ou du XIVe siècle (1). Qui n'a pas entendu prononcer le nom de ce Blondel, gentilhomme

(1) On peut voir son ouvrage intitulé : *Blondeau,* parmi les manuscrits de Sorbonne, n° 454, à la Bibliothèque de la rue Richelieu.

d'Arras, cherchant, à travers l'Allemagne, avec l'habit et la lyre d'un ménestrel, les traces de Richard, enfermé, disait-on, dans une prison *inconnue à tout l'univers?*

Blondel avait *juré en lui-même qu'il querroit son seigneur en toute terre, tant qu'il l'averoit trové*, et il *advint par aventure* qu'il se trouva en Allemagne devant un château où gémissait un noble captif. Alors le ménestrel joua *moult airs sur sa vielle* autour du castel; Richard, les ayant entendus, parut à la fenêtre de son donjon et vit son *gentil troubadour;* le prince, pour se faire connaître, chanta le premier couplet d'une chanson qu'il avait faite autrefois avec Blondel, car *le roy contoit très-bien;* le ménestrel chanta alors le second couplet, pour faire entendre à Richard qu'il l'avait compris.

Bel sire, dit alors Blondel au châtelain, *je m'en irois volontiers en mon pays* si vous me le permettiez. Le chevalier lui octroya *son congié*, et Blondel vint annoncer à toute l'Eu-

rope chrétienne qu'il avait retrouvé le roi Richard.

Tout ceci, est-ce de l'histoire? est-ce du roman? Nous ne savons. Il nous a semblé seulement que nous ne pouvions passer sous silence dans ce livre un souvenir, vrai ou faux, devenu comme une tradition populaire.

Ce qui est positif, c'est que Richard *contoit très-bien,* comme dit la chronique, c'est-à-dire qu'il faisait quelquefois des vers, et qu'il aimait passionnément la musique. Il composa dans sa prison des poésies qui sont parvenues jusqu'à nous (1). Voici la traduction d'une de ses complaintes. Si elle n'a pas un grand mérite poétique, elle offre, du moins, l'intérêt qui s'attache à un prince illustre, à un vaillant guerrier chantant ses douleurs au fond de sa prison.

« Déjà nul prisonnier ne dira sa raison
« dextrement, s'il ne le fait tristement; mais

(1) Elles sont insérées dans le *Mémorial Universel,* janvier 1822, tome VII, page 148.

« pour se consoler il peut faire une chanson.

« J'ai beaucoup d'amis, mais pauvres sont « leurs dons ; honte ils en auront, si pour « attendre ma rançon je suis ces deux hivers « prisonnier.

« Sachent bien mes hommes et mes barons « anglais, normands, poitevins et gascons, « que je n'ai jamais eu si pauvre compagnon « que je voulusse pour argent laisser en « prison.

« Je ne dis point cela par reproche ; mais « encore suis-je prisonnier.

« Je sais bien comme chose vraie de toute « vérité, que homme mort ou prisonnier n'a « ami ni parent, et que s'ils me laissent faute « d'or et d'argent, c'est mal pour moi, mais « pis pour ma nation, qui après ma mort « souffrira blâme de m'avoir si longtemps « laissé prisonnier.

« Pas n'est merveille si j'ai le cœur dolent, « lorsque mon seigneur (Philippe-Auguste) « met ma terre au pillage. S'il lui souvenait

« de notre serment que nous fîmes tous deux
« en commun, bien sais-je vraiment qu'ici
« longtemps ne serais prisonnier (1). »

Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur l'Angleterre.

(1) Voir l'original de cette chanson ou complainte à la fin de ce volume.

CHAPITRE XV

Situation de l'Angleterre pendant l'absence de Richard de son royaume.

(1190-1192)

Le personnage auquel Richard avait confié le gouvernement de son royaume en partant pour la croisade, Guillaume Longchamp, évêque d'Ely, était un de ceux qui à cette époque avaient acheté leurs hautes charges à beaux deniers comptants (1). Le roi, ayant demandé et obtenu pour lui le titre de légat du saint-siége, Longchamp se trouva placé, de cette manière, à la tête de l'Église et de l'État.

(1) Voyez le chapitre v de cet ouvrage.

Normand d'origine, d'une naissance obscure, de mœurs peu édifiantes, doué de beaucoup d'intelligence, actif, ambitieux, rapace et prodigue à la fois, Guillaume Longchamp, qui d'ailleurs fit des efforts pour sauvegarder les droits de son souverain (1) guerroyant au pays d'outre-mer, se créa d'abord des jaloux, puis des ennemis par le faste qu'il déploya dans l'exercice de son pouvoir.

En tête des décisions ou ordonnances émanées de son autorité dans les affaires purement civiles, on lisait : *Guillaume, par la grâce de Dieu, évêque d'Ely, chancelier du seigneur roi, justicier de toute l'Angleterre et légat du saint-siége apostolique, salut !*

(1) Dans son ouvrage intitulé : *Histoire de la Rivalité de la France et de l'Angleterre*, tome II, page 140, M. Gaillard dit que Longchamp excita Jean Sans-Terre dans sa révolte contre Richard pour s'emparer du trône. L'auteur n'indique pas la source de cette assertion ; elle est contraire à tous les monuments historiques que nous avons consultés à ce sujet. Nous ne voulons point faire ici l'éloge de Longchamp, qui fut un prélat sans vertu et un mauvais ministre ; mais encore faut-il lui laisser la seule bonne inspiration peut-être que l'histoire lui accorde.

Quinze cents cavaliers, magnifiquement équipés, l'escortaient dans ses promenades comme dans ses courses à travers le royaume. Il marchait au son d'une musique militaire. Des poëtes le célébraient dans leurs chansons. *Cet homme, sur la terre, voulait être loué comme Dieu dans le ciel* (1). Il écrasait le peuple d'impôts. On s'estimait heureux d'être admis dans sa familiarité. Il maria ses nombreuses nièces, venues de Normandie, aux fils des plus hauts barons.

« Il n'y avait pas de terre à vendre qu'il n'achetât, dit Matthieu Paris; pas d'abbaye qu'il n'en disposât à son gré; de châteaux ou de manoirs à garder qu'il n'en devînt maître, soit à prix d'argent, soit par l'effroi qu'il inspirait. Voulant remplir ses coffres-forts, qu'il avait vidés pour acheter ses hautes charges, il prêtait son argent à usure... L'Angleterre se taisait devant sa face. »

Un tel homme pouvait se faire craindre,

(1) Matthieu Paris.

non se faire aimer. Son plus implacable ennemi fut Jean Sans-Terre, comte de Mortagne.

L'esprit scrutateur du ministre normand avait deviné les menées de ce frère de Richard, qui, en prévision de la mort du roi en Palestine, voulait prendre la couronne au détriment d'Arthur, duc de Bretagne, auquel Cœur-de-Lion l'avait léguée, par un acte solennel, en Sicile.

Guillaume démasquait les projets criminels du comte de Mortagne; il le traitait en ennemi du trône. Des messages continuels du chancelier à Richard instruisaient le roi de tout ce qui se passait. Pour combattre les desseins de Jean, le monarque anglais avait ordonné à Longchamp de contracter une alliance secrète avec le roi d'Écosse, afin d'en faire au besoin un puissant auxiliaire pour la cause de son neveu Arthur.

Le chancelier était le plus formidable obstacle à l'ambition de Jean Sans-Terre; il ré-

solut de le briser. Comme la conduite de Guillaume donnait prise malheureusement à la critique, aux plaintes de toutes sortes, le comte de Mortagne le poursuivait de ses sarcasmes; il cherchait à le perdre dans l'opinion publique.

Ce travail de ruine par la parole seulement ne marchant pas assez vite à son gré, il voulut l'accomplir violemment à main armée. A la tête de troupes nombreuses, Jean Sans-Terre s'empara de plusieurs châteaux royaux. Hors d'état de pouvoir lutter, Guillaume négocia avec le prince rebelle. On convint qu'un certain nombre de forteresses seraient placées sous la garde de différents barons, qui jurèrent de les conserver pour Richard durant sa vie, et de les livrer au comte de Mortagne en cas de mort du monarque croisé. Par cet arrangement, Jean Sans-Terre faisait un pas important vers l'objet de son ambition. Guillaume n'y avait consenti que pour gagner du temps; il espérait toujours que Richard, re-

venu dans son royaume, saurait châtier son frère rebelle.

Cette querelle fit place à une autre, non moins désastreuse pour le ministre. Geoffroy, fils naturel de Henri II, avait été élu évêque de Lincoln en 1175. Il s'était démis de cette dignité après en avoir été revêtu pendant sept années. A l'époque de la révolte de Richard et de ses frères contre leur père, Geoffroy prit chaudement le parti d'Henri II ; un jour qu'il lui amena des troupes pour se défendre, *ah!* lui dit le roi en l'embrassant, *c'est toi qui es mon fils légitime! les autres sont des bâtards!*

Geoffroy, qui avait énergiquement flétri la conduite de ses frères et celle de Richard en particulier, s'était attiré l'inimitié de celui-ci. Cependant, à son avénement au trône, Cœur-de-Lion donna à Geoffroy l'archevêché d'York. Mais la méfiance qu'il lui inspirait était telle, qu'il défendit aux prélats de son royaume de consacrer Geoffroy dans sa nouvelle dignité. Il fit plus : il lui ordonna, en partant pour la

croisade de quitter l'Angleterre, et de demeurer en Normandie pendant son absence. Geoffroy lui promit par serment de lui obéir.

Or, en 1191, Barthélemi, archevêque de Tours, sur un ordre exprès du pape Clément III, sacra Geoffroy archevêque d'York. Au mépris de la foi jurée, il rentra alors en Angleterre avec une suite nombreuse, et débarqua à Douvres. Averti de son arrivée, le chancelier ordonne au gouverneur de cette ville d'exiger de Geoffroy un serment d'obéissance à son autorité, ou son départ immédiat pour le continent. « Jamais, répondit fièrement Geoffroy, jamais je ne me soumettrai à un traître! »

Il se réfugie aussitôt dans l'église de Douvres comme dans un asile inviolable; il se place au pied du maître-autel, la croix dans la main, et revêtu de ses habits pontificaux. Des soldats du chancelier entrent dans l'église l'épée à la main, saisissent l'archevêque, l'arrachent de l'autel qu'il embrasse,

P. 216.



K. Girardet del — P. Girardet sc

Des soldats entrent dans l'église l'épée à la main, saisissent l'archevêque et l'arrachent de l'autel

le traînent dans les rues et le jettent ensuite dans un cachot de la citadelle.

A la sollicitation de l'évêque de Londres, la liberté est accordée à Geoffroy, sous la condition, cependant, que celui-ci n'entreprendra rien contre l'autorité du chancelier. Peu de jours après, Geoffroy rentre dans la capitale de l'Angleterre aux acclamations du peuple et du clergé.

Cette déplorable affaire acheva de perdre Longchamp dans les esprits. Le comte de Mortagne, qui jusque-là avait regardé son frère illégitime comme un ennemi, vint l'entourer de témoignages d'affection et de respect. Geoffroy lui demanda à genoux de venger l'injure faite à sa personne et à son caractère d'évêque. Jean le lui jura en l'embrassant.

Les nombreux ennemis de Longchamp triomphaient. La domination de l'orgueilleux ministre allait avoir un terme.

Jean convoque les prélats et les barons à Reading, ville du Barkshire, en assemblée

générale. Guillaume proteste contre cette convocation illégale, et défend aux dignitaires du royaume d'obéir au prince qui veut détrôner son souverain. Mais ils méprisent les ordres du ministre, et la réunion a lieu. Deux pièces, dont l'histoire n'établit pas l'authenticité, y sont produites : l'une est une prétendue lettre de Richard, par laquelle le monarque nomme un conseil de régence, dans le cas où le chancelier ne conduirait pas fidèlement les affaires du royaume; la seconde pièce désigne Guillaume, archevêque de Rouen, celui-là même à qui Richard avait écrit au sujet de la bataille d'Arsur, comme président de ce conseil. L'assemblée décide que le cas prévu par le roi s'est produit, puisque Longchamp a indignement abusé du pouvoir qui lui avait été confié; et le conseil de régence, composé de quatre membres, plus le président, s'installe.

Jean marche sur Londres avec des troupes pour en chasser l'évêque d'Ely. Celui-ci s'enferme dans la tour de cette ville, défendue

par des chevaliers qui lui sont restés fidèles. Une collision éclate entre les guerriers du comte et ceux de Longchamp. Le sang coule, et la cité est livrée au plus violent désordre.

L'assemblée de Reading se réunit de nouveau dans la basilique de Saint-Paul, à Londres. Longchamp consent à comparaître devant ses pairs pour y défendre sa cause. A la suite de longs débats, l'assemblée prononce une seconde fois la déchéance du ministre; mais elle proteste en même temps de sa fidélité au roi Richard.

Longchamp s'enfuit à Douvres. *Il change l'habit de prêtre en habit de coureuse,* dit Matthieu Paris. Au moment où il va sous ce déguisement s'embarquer pour Calais, des femmes du peuple et des matelots le reconnaissent; on lui arrache ses vêtements de femme; il est hué, insulté, battu; il est traîné dans les rues de Douvres, et jeté dans la même prison où il avait fait enfermer l'archevêque d'York.

« Plût à Dieu, s'écrie ici Matthieu Paris, que dans cette aventure l'homme seul eût été maltraité, et que la dignité sacerdotale n'eût point été souillée! Celui qui avait traîné l'archevêque d'York fut traîné à son tour; celui qui l'avait saisi fut saisi; celui qui l'avait enchaîné fut enchaîné; celui qui l'avait emprisonné fut emprisonné, afin que cette indigne violence fût punie par une juste ignominie. »

Le malheureux Guillaume Longchamp obtint, peu de temps après, la permission de se retirer dans la Normandie, sa patrie (novembre 1191). Il fit un dernier mais inutile effort pour ressaisir son autorité perdue. Le pape Clément III étant mort, il obtint de son successeur Célestin III le renouvellement de son pouvoir comme légat du saint-siége en Angleterre. Il lança alors les foudres de l'excommunication contre ses plus violents ennemis, qui n'en tinrent aucun compte. On lui répondit que l'autorité légatoriale ne pouvait pas être exercée par celui

qui ne résidait plus dans le pays pour lequel il était spécialement désigné.

Guillaume alors eut le courage de revenir en Angleterre ; mais il y trouva le conseil de régence si menaçant, qu'il jugea prudent de revenir en Normandie et d'y attendre le retour de son souverain.

Telle était la situation de l'Angleterre, lorsque arriva dans ce pays la nouvelle du départ de Richard de Saint-Jean-d'Acre.

A peine enfermé dans sa prison de Worms, il apprit que Philippe-Auguste menaçait la Normandie, et que son frère Jean renouvelait ses intrigues pour s'emparer du trône. « Les tentatives du roi de France, dit-il, ne me surprennent point ; mais Dieu me fera la grâce de reprendre mon épée, et je défendrai mon territoire ; pour ce qui est de Jean, il me donne peu d'inquiétude ; il n'est pas homme à conquérir un royaume, et, moi vivant, il ne règnera pas.

CHAPITRE XVI

Lettres de la reine Éléonore au pape, au sujet de la captivité de son fils. — Alliance entre Jean Sans-Terre et Philippe-Auguste.— Invasion de la Normandie par le roi de France. — Massacre d'Évreux. — Richard devant la diète germanique. — Sa rançon réglée. — Propositions de Philippe-Auguste et de Jean Sans-Terre à ce sujet. — Délivrance de Richard. — Son retour en Angleterre.

(1193-1194)

Le souvenir de la captivité de Richard se présente dans l'histoire avec tout un cortége de haines sans grandeur, de basses vengeances, d'avidités misérables, d'ignominieux calculs. Ces potentats, spéculant sur le malheur, n'osant pas attaquer à ciel ouvert, la lance au poing, ce lion des combats dont le monde

publie les exploits, le retenant dans les fers comme s'ils l'avaient fait prisonnier sur un champ de bataille, riant de ses longues souffrances, envahissant ses domaines alors qu'il n'est pas là pour les défendre, offrent véritablement un spectacle bien indigne, et qui contraste étrangement avec les mœurs de la chevalerie.

Mais ces révoltantes iniquités ont été énergiquement flétries par une femme, par une mère. Écoutons Éléonore d'Aquitaine dans ses lettres au pape Célestin III, lui demandant de faire rendre à son fils la liberté, et de lancer les foudres de l'Église contre ses geôliers couronnés.

« J'avais résolu de garder le silence, disait
« la reine mère au souverain pontife, de peur
« que dans l'abondance du cœur et au fort
« de ma douleur, il ne m'échappât contre le
« successeur de Pierre quelque expression qui
« me fît accuser d'insolence et de présomp-
« tion ; car la douleur, lorsqu'elle se laisse

« aller à son impétuosité, ne diffère pas beau-
« coup du délire. Mais il faut parler; et
« qu'on ne s'étonne pas si la violence de mon
« affliction me rend moins retenue dans mes
« paroles; car je déplore un malheur public.
« Les nations troublées, les peuples déchirés,
« les provinces désolées, l'Église d'Occident
« dans les larmes vous supplient, ô très-saint
« Père, de mettre un terme à nos désastres.

« Notre roi est en prison. Le tyran qui l'y
« retient forge sans cesse des armes d'iniquité
« contre lui. Il l'a fait prisonnier pendant le
« saint pèlerinage, quand il était sous la pro-
« tection du Dieu du ciel, lorsqu'il défendait
« l'Église. Ce monstre tue mon fils chargé
« de chaînes; il couve sa proie.

« Si l'Église garde le silence, que Dieu
« s'élève alors et qu'il juge notre cause! Où
« est le zèle d'Élie contre Achab, de Jean
« contre Hérode, de Basile contre Valens?
« Au milieu de tant de plaintes, de tant de
« larmes, vous n'avez pas envoyé un seul

« nonce à ces princes coupables; cependant « pour des causes peu importantes vos car- « dinaux sont envoyés avec de grands pou- « voirs dans des contrées barbares. »

Seconde lettre d'Eléonore au Pape.

« La distance qui me sépare de vous, très- « saint Père, m'empêche de vous parler en « personne. Cependant il faut que j'épanche « ma douleur. Je suis desséchée par le cha- « grin. Mes années s'écoulent dans le gémis- « sement. Mes entrailles sont arrachées. J'ai « perdu le soutien, l'ami de ma vieillesse, « la lumière de mes yeux, j'ai perdu mon fils, « et je vous le demande! O mon fils, qui « m'accordera de mourir pour toi! Mère de « miséricorde, Vierge sainte, regardez la « douleur d'une mère!...

« Le roi Richard est dans les fers. Son frère « Jean ravage son royaume.... Je flotte incer- « taine : si je pars, si j'abandonne le royaume

« de mon fils, ce royaume sera privé de mes
« conseils et de mes consolations; si je reste,
« je ne verrai point la face de mon fils. O ty-
« rans impies et cruels, qui n'avez pas craint
« de porter des mains sacriléges sur l'oint du
« Seigneur, personne ne se lèvera donc pour
« vous punir! Mais le prince des Apôtres
« règne et commande encore sur le siége
« apostolique. Saint Père! tirez donc le glaive
« de Pierre contre les méchants! La croix
« du Christ est supérieure aux aigles de Cé-
« sar, le glaive de Pierre à l'épée de Con-
« stantin, le siége apostolique au trône im-
« périal. Votre puissance vient de Dieu, non
« des hommes. »

Troisième lettre de la mère de Richard.

« Je vous ai souvent écrit, très-saint Père.
« J'ai offert le sacrifice de mon cœur avec un
« esprit contrit et humilié. Puisque j'ai com-
« mencé, je parlerai encore à mon Seigneur,

« quoique je ne sois que cendre et poussière.

« Personne ne m'a dit encore : *Ton fils* « *Joseph vit ! Il a été tiré de la citerne ! Une* « *bête cruelle ne l'a point dévoré !* O bête mé- « chante, plus cruelle que les tigres, tu as « vendu à l'empereur le soldat du Christ, « l'oint du Seigneur, le pèlerin de Jésus cru- « cifié ! Un ennemi plus implacable encore « lui a été donné. De la prison de Léopold « il est tombé dans le labyrinthe d'Henri ! « Depuis Judas Iscariote il ne s'est point « trouvé d'homme semblable, qui violât ainsi « la loi du Très-Haut, qui livrât le juste avec « autant de malice.

« La justice, l'équité, la crainte de Dieu, « la foi, la religion, l'honneur ont donc dis- « paru de la terre ? Alors levez-vous, Sei- « gneur ! Pontife, si la douleur d'une mal- « heureuse mère, d'une pécheresse ne vous « touche pas, soyez au moins sensible aux « cris des pauvres, aux gémissements des « prisonniers, au sang des victimes, à la

« spoliation des églises, à l'oppression géné-
« rale des saints. Protégez mon fils du bou-
« clier de votre bonne volonté.... Trois fois
« vous avez promis d'envoyer des légats, et
« ils n'ont pas été envoyés. Ah! je suis forcée
« de le dire, si mon fils avait été dans la
« prospérité, ils se seraient hâtés de courir
« au simple appel qui leur aurait été fait,
« parce qu'ils auraient espéré de sa munifi-
« cence de larges récompenses. Et pourtant
« quelle récompense pourrait être plus glo-
« rieuse que celle de rendre la liberté à un
« roi captif, la paix aux peuples, le repos aux
« hommes religieux, la joie à tous!

« Les rois et les princes de la terre se sont
« ligués contre mon fils, contre l'oint du
« Seigneur: l'un le retient dans les fers,
« l'autre dévaste ses domaines; l'un lui tient
« le pied, l'autre l'écorche. Le pontife voit
« cela, et garde le glaive de Pierre dans le
« fourreau!... (1) »

(1) Ces lettres d'Éléonore, dont nous n'avons donné ici

L'indignation et la douleur de la reine Éléonore furent vivement senties et partagées par les peuples de l'Europe, au milieu desquels la nouvelle de cet événement produisit une immense et profonde émotion. Seuls les princes et les rois, dont Cœur-de-Lion était la terreur, s'en réjouirent et en profitèrent.

Touché enfin des plaintes réitérées d'Éléonore et de ses chagrins, Célestin III réclama, mais en vain, la liberté de Richard; il lança les foudres du Vatican contre Léopold et contre Henri VI, qui les bravèrent.

Lorsque Jean Sans-Terre apprit la détention de son frère, il se hâta de partir pour Paris, où il fut bien accueilli par Philippe-Auguste. Il fit au roi de France l'abandon de quelques portions de la Normandie, et se reconnut son homme lige pour le reste de cette belle province, appartenant à la couronne d'Angleterre.

que des extraits, car elles sont très-étendues, se trouvent dans les *Actes* de Rymer.

Jean retourna ensuite dans la Grande-Bretagne, et à la tête d'une armée de mercenaires il se proclama roi d'Angleterre. Il trouva une énergique et noble résistance parmi les prélats et les hauts barons ; ils déployèrent l'étendard royal, et refoulèrent les bandits payés par le comte de Mortagne. Celui-ci consentit à un armistice, afin de pouvoir former de nouveaux plans et d'observer le cours des événements.

Considérant Richard comme déchu du trône, Philippe-Auguste, qui dans cette affaire joua un rôle peu digne d'un grand prince, envoya au monarque captif un messager chargé de lui remettre son hommage comme *ancien vassal du roi de France;* infidèle au serment prêté à Nonancourt, renouvelé à Vézelai (1), Philippe-Auguste entra ensuite en Normandie, en conquérant, avec une nombreuse armée ; il prit Vernon, Passy-sur-Eure, Gisors, tout le Vexin, et soumit à son auto-

(1) Voyez le chapitre v de cet ouvrage.

rité le comté d'Aumale jusqu'à Dieppe et Vaudreuil.

Philippe vient assiéger Rouen, défendue par le vaillant comte d'Essex, récemment revenu de la Palestine. Dans un chaleureux discours du comte aux habitants de la capitale de la Normandie, il montre à leur indignation la perfidie de *l'homme qui avait tourné le dos devant les Sarrasins* (1); il exalte leur patriotisme par le tableau de la désolation qui les entoure; et tous jurent de vaincre ou de mourir. Les femmes elles-mêmes volent aux armes; du haut des murs de la ville elles versent de la poix bouillante sur la tête des assaillants; les machines de guerre de Philippe sont brûlées. Dans un moment d'héroïque désespoir, la garnison normande ouvre les portes de Rouen, et invite le roi de France

(1) Le futur vainqueur de Bouvines n'était pas homme à *tourner le dos devant l'ennemi;* mais comme tout était calcul ou combinaison dans sa politique, il quitta la Terre-Sainte dans la persuasion que les intérêts de sa couronne réclamaient sa présence en France.

à entrer dans la place s'il l'ose. Il juge prudent de se retirer, vient s'emparer de la ville d'Évreux, qu'il donne en garde à Jean Sans-Terre, son allié, et marche sur Verneuil, qu'il assiége.

Dans un caprice plus digne de Néron que d'un prince chrétien, le comte de Mortagne réunit à sa table, dans une salle du château d'Évreux, trois cents des principaux habitants de cette ville; au milieu du festin, les soldats anglais, conduits par Jean Sans-Terre, massacrent tous les convives et exposent leurs têtes sanglantes sur les murailles de la ville.

Philippe, en apprenant cette hideuse boucherie, lève le siége de Verneuil, accourt à Évreux, prend la ville mal défendue par les Anglais, et y met le feu, espérant y brûler Jean lui-même; mais le prince assassin s'était enfui après son crime (1) (1193).

Pendant que ces scènes se passaient en Normandie, le ministre tombé, Guillaume

(1) *Actes* de Rymer, tome I.

Longchamp, *le Blondel véritable* du roi Richard, errait en Allemagne, cherchant partout la prison où languissait le héros; Guillaume la découvrit. Bientôt des députés envoyés par le conseil de régence le suivirent. Admis en la présence de Richard, ils tombèrent à ses genoux, qu'ils embrassèrent en pleurant. « Ah! dit le roi ému de ces touchantes démonstrations, je ne suis donc pas entièrement abandonné sur cette terre. Amis, que Dieu vous rende tout le bien que vous apportez à l'âme en deuil du prisonnier! » Et il serra contre son cœur tous ces serviteurs fidèles qui de si loin étaient venus le plaindre, le consoler et lui dire que la vieille Angleterre saurait bien trouver de l'argent pour racheter son roi.

Longchamp alla se jeter aux pieds de Henri VI, et le supplia de rendre la liberté à son maître, dont le royaume était livré aux horreurs de la guerre civile. L'empereur décida que Richard serait jugé par la diète germanique, réunie à Haguenau, aujourd'hui l'un des chefs-lieux

d'arrondissement du département du Bas-Rhin.

Le roi d'Angleterre consentit à comparaître devant ce tribunal incompétent, présidé par Henri VI en personne (avril 1193). Il écouta avec calme les chefs d'accusation portés contre lui. Ils étaient au nombre de six : 1° appui donné au bâtard Tancrède dans son usurpation du trône de Sicile ; 2° divers manquements au roi de France, suzerain de Richard ; 3° le prince de Chypre injustement détrôné, et cette île donnée à un étranger (Lusignan) ; 4° insulte faite à la nation allemande, à Léopold, en faisant jeter dans un égout la bannière de l'Autriche ; 5° le meurtre de Conrad de Montferrat, ordonné et soldé par Richard (1); 6° connivence entre Saladin et Richard pour ne pas enlever Jérusalem aux

(1) On fit circuler alors en Europe une lettre du Vieux de la Montagne, par laquelle le *prince des assassins* attestait que Richard n'avait pris aucune part au meurtre de Conrad. Cette lettre, à laquelle aucun historien n'a ajouté foi, se trouve dans la chronique de Matthieu Paris.

infidèles, et présents du sultan acceptés par le roi d'Angleterre.

Richard, debout, les mains chargées de chaînes, répondit en ces termes à tous les chefs d'accusation :

« Je suis né dans un rang à ne rendre
« compte de mes actions qu'à Dieu seul;
« mais elles sont d'une nature telle, qu'elles
« ne craignent pas même le jugement des
« hommes, et particulièrement, seigneur,
« *d'un prince* (Henri VI) *aussi juste que*
« *vous.*

« Mes liaisons avec le roi de Sicile n'ont
« rien qui vous ait dû fâcher; j'ai pu ména-
« ger un homme dont j'avais besoin, sans
« offenser un prince dont j'étais l'ami. Pour
« le roi de France, je ne sache rien qui
« m'ait dû attirer son chagrin, que d'avoir
« été plus heureux que lui. Soit l'occasion,
« soit la fortune, j'ai fait des choses qu'il eût
« voulu avoir faites : voilà tout mon crime à
« son égard. Quant au tyran de Chypre,

« chacun sait que je n'ai fait que venger les « injures que j'avais reçues le premier. En « me vengeant de lui, j'ai affranchi ses sujets « du joug sous lequel il les accablait. J'ai « disposé de ma conquête, c'était mon droit; « et si quelqu'un avait dû y trouver à redire, « c'était l'empereur de Constantinople, avec « lequel ni vous ni moi n'avons pas de grande « mesure à garder.

« Le duc d'Autriche s'est trop vengé de « l'injure dont il se plaint, pour la compter « encore parmi mes crimes. Il avait manqué « le premier, en faisant arborer son drapeau « dans un lieu où nous commandions, le roi « de France et moi, en personne : je l'ai puni « trop sévèrement; il a eu sa revanche au « double; il ne doit plus rien avoir sur le « cœur, si ce n'est le scrupule d'une ven- « geance que le christianisme ne permet « pas.

« L'assassinat du marquis de Montferrat « est aussi éloigné de mes mœurs, que mes

« intelligences prétendues avec Saladin sont « peu vraisemblables. Je n'ai pas jusqu'ici « montré assez de crainte de mes ennemis, « pour qu'on me croie capable d'attaquer « leur vie autrement que l'épée à la main, « et j'ai fait assez de mal à Saladin, pour « donner à penser que, si je ne l'ai pas trahi, « je n'ai pas été son ami.

« Mes actions parlent pour moi, et me « justifient mieux que mes paroles. Acre « pris, deux batailles gagnées, des partis « défaits, des convois enlevés, avec tant de « riches dépouilles dont toute la terre est « témoin que je ne me suis pas enrichi, « marquent assez, sans que je le dise, « que je n'ai pas épargné Saladin. J'en ai « reçu des présents, que ce Sarrasin, non « moins recommandable par sa courtoisie et « sa générosité que par sa valeur et sa con- « duite, m'a de temps en temps envoyés. Le « roi de France en a reçu comme moi; ce « sont là des honnêtetés que les braves gens

« dans la guerre se font les uns aux autres
« sans conséquence.

« On dit que je n'ai pas pris Jérusalem :
« je l'aurais prise si l'on m'en avait donné
« le temps. C'est la faute de mes ennemis,
« non la mienne, et je ne crois pas qu'aucun
« homme équitable me puisse blâmer d'avoir
« différé une entreprise qu'on peut toujours
« faire, pour apporter à mes peuples un se-
« cours qu'ils ne peuvent plus longtemps
« attendre. Voilà, seigneur, quels sont mes
« crimes. *Juste et généreux comme vous*
« *êtes*, vous reconnaissez sans doute mon
« innocence; et si je ne me trompe, je m'a-
« perçois que vous êtes touché de mon
« malheur (1). »

On assure, en effet, que les paroles de Richard, sa noble attitude, son calme plein de majesté, émurent vivement Henri VI; il ordonna sur-le-champ de rompre les chaînes qui

(1) *Révolution d'Angleterre*, par le P. d'Orléans.

meurtrissaient ses royales mains. La diète, dont il s'était attiré la sympathie, déclara que la liberté devait être rendue à l'auguste prisonnier. Mais l'empereur le retint encore dans les fers; il consentit seulement, et c'est là qu'il voulait en venir, à traiter de la rançon du roi.

Il avait acheté Richard à Léopold pour soixante mille livres d'argent; il exigea le double de cette somme. Le roi d'Angleterre promit de la payer. On dit que Richard se reconnut vassal de Henri VI, lequel lui donna en retour, par acte authentique, le Viennois, le Lyonnais, Marseille, Arles, provinces et villes sur lesquelles l'empereur d'Allemagne n'avait que des droits incertains et contestés. Il fut convenu aussi que Richard rendrait à Isaac, le dernier prince de Chypre, la liberté, mais non ses domaines, et que la captive du roi d'Angleterre, la fille d'Isaac, serait remise aux soins de son oncle, le duc d'Autriche. . . . . .

Lorsque Philippe-Auguste et Jean Sans-Terre connurent les conditions de la délivrance de Richard, ils promirent à l'empereur de lui assurer une somme d'argent plus forte que celle qui avait été fixée pour la rançon du roi, s'il voulait retenir Cœur-de-Lion dans les fers, ou de lui payer vingt mille livres pour chaque année d'emprisonnement. Henri VI, que les Normands d'Italie appelaient *le Cyclope*, ne put résister à d'aussi séduisantes propositions; il allait y souscrire, lorsque les prélats et les barons d'Allemagne qui s'étaient portés garants de la délivrance du monarque anglais, reprochèrent à leur empereur sa cupidité et le déterminèrent à lâcher sa proie.

L'Angleterre, que Richard avait ruinée en partant pour la croisade, s'épuisa pour racheter son roi; elle vendit jusqu'à ses vases sacrés. Plus de soixante-dix mille livres d'argent furent payées comptant au *Cyclope;* Richard donna des otages pour le paiement du reste.

Plantagenet respira enfin l'air de la liberté, après quatorze mois (décembre 1192 à février 1194) passés dans les prisons de Henri. En apprenant par ses espions la délivrance de Richard, Philippe-Auguste adressa à Jean Sans-Terre une lettre dans laquelle on ne lisait que ces mots : *Prenez garde, le lion est déchaîné.*

Accompagné de quelques serviteurs fidèles, le roi d'Angleterre descendit le Rhin jusqu'à Cologne. L'archevêque de cette ville le conduisit au port d'Anvers, où Richard trouva sa flotte qui l'attendait. Il s'y embarqua au milieu des cris de joie des matelots, et aborda à Sandwich, où le peuple l'accueillit par les plus vives acclamations.

Son entrée à Londres fut triomphale. *Les nobles et les vilains* (1) étaient venus à sa rencontre. Le peuple anglais adorait Richard, malgré ses défauts ; il ne parlait que de sa

(1) Matthieu Paris.

vaillance, de ses exploits, de sa générosité, de ses malheurs, et remerciait Dieu de lui avoir rendu un prince qu'il n'espérait plus six mois auparavant.

CHAPITRE XVII

Richard semble préférer le continent à l'Angleterre. — Nouvelles exactions exercées par lui dans son royaume. — Il quitte encore une fois l'Angleterre. — Il pardonne à son frère Jean. — Ses guerres contre Philippe-Auguste. — Troubles à Londres. — William Osbert.

(1195-1196)

Il était dans la destinée de Richard de ne traverser, pour ainsi dire, qu'en courant cette Angleterre dont il était le souverain. A son avénement au trône, il n'y parut que pour s'y faire couronner et y recueillir l'argent consacré à la croisade. Forcé de reprendre les armes pour repousser les agressions injustes de Philippe-Auguste, il ne resta dans la

Grande-Bretagne que le temps nécessaire aux préparatifs d'une guerre inévitable.

Mais les Plantagenet, d'origine angevine-normande, n'avaient jamais montré, jusqu'à Richard du moins, une grande affection pour l'Angleterre; leur prédilection avait été pour le continent. Cœur-de-Lion surtout, que les Anglais mettent cependant au nombre de leurs plus grands rois, aimait bien mieux les bords de l'Eure et ceux de la Seine que ceux de la Tamise et de la Saverne. « Richard, a dit un historien anglais (1), semblait considérer l'Angleterre comme un supplément à ses domaines du continent, qui n'avait de valeur qu'en proportion du revenu qu'il pouvait en tirer. »

Il la pressura, en effet, jusqu'à extinction, soit avant, soit après la croisade. Au moment de son départ pour l'Orient, il avait vendu, on le sait, des terres de la couronne et de hauts emplois. Tout cela fut repris à son retour. Pour pallier l'injustice de cette mesure,

(1) Lingard.

il prétendit que les acquéreurs avaient été suffisamment indemnisés par les profits qu'ils avaient tirés des domaines et des places pendant son absence. Ils appartinrent de nouveau aux plus hauts enchérisseurs.

Des impôts énormes pesèrent sur le peuple, sur le clergé et sur les seigneurs féodaux. L'Angleterre, appauvrie par la croisade d'abord, par la rançon du roi ensuite, eut encore à supporter les frais de la guerre contre Philippe-Auguste. Mais un chroniqueur justifie les exactions de Richard au sujet de cette guerre. « Le roi de France, dit à ce sujet Matthieu Paris, dévastait la terre de Richard par les incendies et les rapines, et si, dans cette occasion, il exigea de l'argent de ses sujets avec plus d'avidité qu'il ne convient à un roi, on doit lui pardonner d'en avoir agi ainsi plutôt que de manquer à ses devoirs de souverain. »

Comme pour effacer les marques de ses fers, Richard, contre son avis d'ailleurs, fut cou-

ronné une seconde fois dans l'église de Winchester.

Dans une assemblée de prélats, de comtes et de barons, tenue à Nottingham, il accusa du crime de haute trahison Jean, son frère, et le conseiller intime de ce prince, Hugues, archevêque de Cantorbéry. Tous les deux ayant refusé de comparaître devant ce tribunal suprême, on décida que l'archevêque serait livré à la merci de Richard comme shériff (officier municipal), et jugé comme évêque par l'Église. Jean fut condamné au bannissement sur le continent. Tout ce qui lui appartenait devint la propriété de la couronne; et ce fut alors surtout que le surnom de *Sans-Terre* lui fut particulièrement applicable.

Deux mois après cette condamnation (mai 1194), Richard, ayant avec lui sa mère, débarquait à Barfleur avec une armée, et trouvait dans cette ville son frère Jean, qui implora aux pieds du roi son pardon. Eléonore était présente à cette scène, que son

cœur de mère avait préparée dans l'espoir d'obtenir la grâce du sujet rebelle, du frère coupable. « Pardonne-lui, mon fils, dit-elle à Richard en se jetant au cou du roi : vois son repentir ! » Le monarque releva Jean, l'embrassa, et, se tournant vers sa mère : « Je lui pardonne, dit-il, et j'espère oublier aussi aisément ses torts qu'il oubliera ses devoirs et ma clémence. » Mais Richard refusa avec sévérité de rendre à Jean ses terres et ses châteaux.

Philippe-Auguste assiégeait Verneuil. Le héros anglais y vole; à son approche, le roi de France abandonne la place.

La grande forteresse de Loches, en Touraine, appartenant au roi d'Angleterre, était tombée au pouvoir de Philippe pendant la captivité de Richard. Celui-ci marche sur Loches, et la reprend.

Philippe va dresser ses tentes près de Vendôme; Richard y court. Le roi de France avait déjà levé le camp, pour le transporter à Fré-

teval (1). Richard tombe cette fois sur lui comme la foudre. Dans une courte mais brillante action, il bat les Français, qui fuient en désordre. Philippe laisse sur le champ de bataille les archives de la couronne, qu'il avait coutume d'emporter avec lui; Richard s'en empare. Les chariots, les bagages du roi de France et de ses barons tombent au pouvoir des Anglais.

Richard entre en Poitou, dans l'Angoumois, et replace ces deux provinces sous sa domination : tout tremble et courbe la tête devant le héros d'Arsur et de Jaffa. Il était à Poitiers, lorsque des hérauts d'armes du roi de France vinrent lui proposer, au nom de leur seigneur et maître, de terminer leur sanglante querelle comme l'avait été autrefois celle d'Albe et de Rome.

« Épargnons, disait Philippe-Auguste

(1) Village de huit cents habitants, situé sur le bord du Loir, dans le département de Loir-et-Cher, à quinze kilomètres de Vendôme.

par l'organe de ses envoyés, épargnons le sang des hommes et la terre qui les nourrit; que cinq chevaliers choisis de part et d'autre décident par leur combat de toutes nos prétentions.

— Par saint Georges! s'écria Plantagenet, voilà qui est bien dit! J'accepte le défi, mais à une condition: c'est que mon frère de France et moi nous serons là, l'épée au poing, parmi les combattants! »

Philippe y aurait consenti, dit-on, si des personnages de sa cour ne l'en eussent détourné, en lui disant qu'un seigneur ne pouvait pas se commettre avec son vassal dans un combat singulier. « Ainsi une si belle partie fut rompue, » dit avec regret un vieil historien (1), partisan déclaré de tous les combats quels qu'ils fussent.

L'intervention plus pacifique des évêques amena, non point une paix durable entre deux ennemis tels que Richard et Philippe,

(1) Mézerai.

mais du moins une trêve qui arrêta pour quelques mois les ravages de la guerre. Par un traité dont les bases avaient été posées à Charost, en Berri, mais qui ne fut définitivement conclu qu'à Louviers en 1196, on convint que Philippe renoncerait à la ville d'Issoudun, à l'Auvergne, à la Gascogne, qu'il restituerait au monarque anglais le château d'Arques, le comté d'Aumale, dont il s'était emparé à son retour de Saint-Jean-d'Acre, et que Richard, de son côté, abandonnerait au roi de France les châteaux de Gisors, de Naufles et tout le Vexin normand.

Nous ne saurions passer sous silence des troubles qui éclatèrent à Londres en 1196, à l'occasion des impôts inégalement répartis entre le peuple, la bourgeoisie et la noblesse. Cette sédition est d'autant plus digne d'attention, qu'elle offre comme une dernière lutte entre la population anglo-saxonne et les Normands ses vainqueurs.

Un Saxon d'une naissance distinguée, Wil-

liam Osbert, que Matthieu Paris appelle Guillaume le Barbu, parce qu'il laissait pousser sa barbe, dit-il, en haine des Normands, avait embrassé avec ardeur la cause populaire. Il en devint le premier champion.

Il passa sur le continent, et alla trouver Richard, qui lui fit bon accueil; il dit au roi que les aldermen (officiers municipaux) chargés de faire l'application des impôts, exerçaient de cruelles injustices envers le pauvre peuple, réduit à la dernière misère. « Au lieu de taxer chacun selon son revenu, disait Osbert, les aldermen épargnent les riches pour rejeter tout le fardeau sur les déshérités de la fortune. »

Le monarque promit de faire justice; mais il oublia sa promesse. William attendit vainement à Londres la réforme des abus qu'il avait si respectueusement signalés à Richard. Il organisa alors une sorte de conjuration, où s'engagèrent plus de cinquante mille Saxons. Son dessein n'était rien moins que de secouer

le joug des Normands, et de replacer l'Angleterre dans les mains de ses anciens maîtres. Il haranguait souvent la multitude, l'excitant à prendre les armes contre les oppresseurs.

« Mais il se trouva dans cette multitude, dit Matthieu Paris, des hommes pusillanimes, au cœur dégénéré; ils reculèrent au moment d'agir. »

L'archevêque de Cantorbéry, Hubert Gauthier, grand justicier d'Angleterre, sema la défiance et le découragement parmi les confédérés, qui abandonnèrent leur chef. William Osbert fut pris dans une église où il s'était réfugié, non sans s'être vaillamment défendu. Attaché à la queue d'un cheval fougueux, il fut traîné tout sanglant dans les rues de Londres; puis on le pendit avec quelques-uns de ses partisans.

« Si la cause fait le martyr, dit Matthieu Paris en parlant du supplice de William, supplice enduré avec un grand courage, si la cause fait le martyr, nul mieux que Guil-

laume le Barbu, et à plus juste titre, ne peut être appelé martyr. »

Le peuple, qui l'avait laissé périr sans le défendre, le révéra ensuite comme un saint; il fit des reliques de son gibet. On dit que des miracles s'accomplirent sur sa tombe, qui fut longtemps un lieu de pèlerinage pour les Saxons. Ces pieux honneurs rendus à la mémoire d'un *rebelle,* étaient aux yeux des Normands comme une sorte de révolte morale contre le pouvoir établi. On ne put y mettre un terme que par la force : tant il est vrai qu'une race dépossédée se souvient longtemps encore de sa puissance perdue, de sa liberté, et qu'elle ne subit qu'en frémissant les lois des dominateurs étrangers!

CHAPITRE XVIII

Construction des citadelles des Andelys. — Interdit lancé, à cette occasion, contre la Normandie par l'archevêque de Rouen. — La guerre recommence entre Richard et Philippe-Auguste. — Les routiers. — Philippe de Dreux, évêque de Beauvais. — Combat de Gamache. — Prise des châteaux de Courcelles, de Boury et de Sérifontaine par Richard. — Combat dans la plaine de Gisors. — Courage de Philippe-Auguste. — Chute du roi de France dans l'Epte. — Détails à ce sujet.

(1197-1198)

La charmante et pittoresque vallée des Andelys est le point par lequel les Français attaquèrent le plus souvent et le plus vivement la Normandie.

Voulant mettre cette vallée en état de défense, Richard y fit construire, en 1197, deux

forteresses dont on visite aujourd'hui encore les ruines.

La première, qui n'offre plus que les murs d'enceinte servant de clôture à un jardin, s'éleva dans une île formée par la Seine, qu'on appelle encore l'*île du château*.

La seconde de ces forteresses, entourée d'une triple enceinte dont certaines parties de murs sont encore debout et le donjon presque intact, fut bâtie sur un rocher qui domine le Petit-Andely : c'est Château-Gaillard, dont l'histoire se mêle à l'histoire de France jusqu'à Henri IV, époque à laquelle il fut démoli.

Selon la chronique, cette forteresse immense fut construite dans l'espace d'une année. Après son achèvement, Richard, monté sur le faîte du donjon, s'écria dans sa joie : « Qu'elle est belle, ma fille d'un an ! »

Les lieux sur lesquels furent bâties les deux forteresses faisaient partie des domaines de l'église de Rouen. Gauthier de Coutances, archevêque de cette ville, protesta contre cette

violation de son territoire. En échange de la petite île de l'Andely et du rocher stérile où s'élevait Château-Gaillard, Richard offrit au prélat les villes de Dieppe et de Louviers, et de nombreux moulins que le roi possédait à Rouen. Gauthier ne voulut rien entendre, et protesta de nouveau; Richard passa outre, et l'archevêque, qui, dit-on, avait des intelligences avec la cour de France, frappa d'interdit toute la Normandie, dont il était le primat.

Les cloches restèrent muettes; les églises étaient fermées, le culte suspendu, les sacrements n'étaient plus administrés; les morts ne recevaient plus la sépulture ecclésiastique; la consternation planait sur toute la Normandie.

La sévérité outrée de l'archevêque, qui aurait pu, ce semble, borner ses anathèmes à Richard, sans en faire sentir les désolantes épreuves à des populations innocentes, ne se désarma point en présence d'un deuil immense.

Pour le fléchir, ou plutôt pour le rappeler au devoir, il fallut recourir à l'autorité su-

prême du saint-siége, qui le condamna en lui ordonnant de lever l'interdit. Gauthier de Coutances accepta alors la transaction primitivement proposée par Richard, dont la conduite dans toute cette affaire fut digne d'éloges.

La construction des citadelles des Andelys déplut à Philippe-Auguste, qui crut voir dans cet acte des intentions hostiles de son vassal contre lui. De son côté, Richard, dans ses discours, ne ménageait pas son suzerain. Il ne lui reconnaissait pas le droit de l'empêcher de faire ce qu'il lui plaisait dans ses terres. Les esprits s'aigrissaient de nouveau. « Le vieil ennemi du genre humain, dit Matthieu Paris, semait encore le mauvais grain de la haine et l'ivraie de la discorde. »

La guerre entre les deux rois devait recommencer sous le moindre prétexte. Pour des motifs qu'il est inutile de rapporter ici, Richard avait démoli le château de Vierzon en Berri, et saccagé les terres qui en dépendaient. Philippe, suzerain du seigneur de Vierzon, em-

brassa la cause de ce dernier, et de toute part on se remit à tuer, à brûler comme auparavant.

Richard avait à sa solde une troupe de bandits, rebut de plusieurs nations, commandé par un intrépide brigand provençal nommé Marcade : on les désignait sous le nom de *routiers*. Ils faisaient profession de pillage, d'incendie et de meurtre. Ils mirent tout à feu et à sang dans les environs de Beauvais, en 1197.

Le fameux Philippe de Dreux, évêque de cette ville, petit-fils de Louis le Gros, et par conséquent cousin germain du roi de France, réunit une armée, endosse la cuirasse, saisit son glaive avec lequel il avait combattu les Sarrasins, et attaque les *routiers*, ayant pour aide-de-camp son archidiacre. Les *routiers* sont vainqueurs; Philippe de Dreux et son archidiacre sont faits prisonniers par Marcade, qui les mène tout armés à Richard : « Roi « d'Angleterre, lui dit-il, je vous ai pris et « je vous donne l'homme aux cantiques et

« l'homme aux répons ; tenez-les et gardez-les « bien, si vous le savez faire (1). »

Richard relâcha l'archidiacre, dont il n'avait que faire ; mais il fit jeter avec une cruelle joie dans les prisons de Rouen l'évêque, qui avait été envoyé en Allemagne pour faire river et rendre plus pesants les fers de sa captivité. Plantagenet, toujours si avide d'argent, et qui alors en était si dépourvu, refusa opiniâtrément de rendre la liberté à Philippe de Dreux en échange d'une forte rançon que le chapitre de Beauvais lui offrit. La soif de la vengeance l'emporta sur celle de l'or.

« Sachez, » répondit Richard aux députés du chapitre de Beauvais, « sachez que par les « conseils de votre évêque, l'empereur m'a « chargé de plus de fers qu'un cheval n'eût « pu en porter. » Ce ne fut qu'après la mort de Richard que le prélat guerrier recouvra sa liberté.

Les chroniques anglaises racontent que

(1) Matthieu Paris.

Philippe de Dreux, ayant imploré l'intercession du pape auprès du roi d'Angleterre pour lui demander de mettre un terme à sa captivité, Célestin III avait écrit à ce sujet une gracieuse lettre à Richard. Dans son message au monarque, le souverain pontife appelait l'évêque de Beauvais son *cher fils*.

Si l'on en croyait ces chroniques, Plantagenet aurait envoyé au pape pour toute réponse la cuirasse de l'évêque avec ces mots des enfants de Jacob : « Reconnaissez-vous là la robe de votre fils? — Non, aurait dit alors Célestin III, c'est plutôt un fils de Mars qu'un soldat du Christ; qu'il soit donc mis à rançon selon la volonté du roi. »

Nous ne saurions affirmer que cette singulière correspondance entre le roi d'Angleterre et le pape ait réellement existé; un respectable auteur (1) croit qu'elle a été inventée à plaisir. Nous ne ferons qu'une seule observation : c'est

(1) M. l'abbé Delettre, *Histoire du diocèse de Beauvais*, tome II, pages 187 et suivantes.

que l'envoi de la cuirasse de l'évêque à Rome, et les mots qui l'auraient accompagnée étaient en tout conformes aux façons d'agir de Richard, à son esprit caustique et railleur.

Dans la seconde campagne de Richard en France, Philippe-Auguste appela, pour la première fois, sous ses étendards les communes affranchies par son aïeul Louis le Gros. C'est là une remarque qui n'est pas sans importance. Ce ne furent plus seulement les seigneurs féodaux suivis de leurs contingents qui parurent dans les armées du roi, mais aussi les communes indépendantes de la puissance seigneuriale. Ainsi l'émancipation des classes inférieures, les libertés du pays prenaient racine sous l'égide de la royauté. Mais les communes, alors mal aguerries et mal armées, ces communes qui, quelques années après, devaient triompher de l'Europe à Bouvines (1),

(1) Dans cette mémorable journée (27 juillet 1214) les légions des communes furent opposées aux Allemands; « et quand Othon, dit un chroniqueur, vit tels gens, il n'en fut

ne purent résister au choc impétueux de Richard et de ses chevaliers. Ils mirent en complète déroute les Français à Gamache (1) (1198).

Philippe-Auguste se retira à Mantes après sa défaite. Richard, poursuivant sa victoire, vint prendre les châteaux de Courcelles, de Boury et de Sérifontaine, près de Gisors. Il se disposait à marcher sur cette ville, lorsque le roi de France arriva avec son armée dans les environs des châteaux enlevés de force par Richard. Cette armée française ne se composait que de cinq cents chevaliers; celle du roi d'Angleterre en comptait plus de six mille. Dans un conseil tenu à cheval entre Philippe-Auguste et ses barons, on décida, malgré l'avis du roi, qu'on ne pouvait pas, sans s'exposer à une mort certaine, attaquer les Anglais, trop nombreux : la retraite fut proposée.

pas moult joyeux; *elles* (les communes) outrepassèrent toutes les batailles des chevaliers. »

(1) Village du canton d'Etrépagny, dans le département de l'Eure, situé au milieu des vastes plaines du Vexin.

« Jamais, dit Philippe irrité, je ne fuirai devant mon vassal ! on ne me reprochera pas une telle lâcheté ! En avant ! ajouta-t-il en s'adressant à ses guerriers, en avant ! et qu'il meure dans la honte le chevalier félon qui ne me suivra pas ! »

Tous le suivirent à travers les bataillons ennemis qui leur barraient le chemin de Gisors. Philippe, le glaive au poing, se fit jour dans les rangs anglais. Il vola au secours de Gisors menacé ; Richard le poursuivit à toute bride.

Le pont sur lequel on traverse l'Epte pour entrer dans la ville s'écroula sous le poids des hommes et des chevaux. Le roi de France tomba tout armé dans la rivière avec son cheval. Il était perdu sans l'héroïsme de ses chevaliers, qui arrêtèrent les Anglais en se faisant tuer pendant que Philippe-Auguste se dégageait de la rivière (1198).

Dans ce combat au galop, Richard s'empara de quarante barons, de cent chevaliers, de cent quarante chevaux de bataille. Dans une

lettre qu'il écrivit le lendemain en Angleterre, il se vanta *d'avoir forcé le roi de France de boire des eaux de l'Epte* (1). Mais Plantagenet jugea prudent de ne pas entreprendre le siége de Gisors, dont les habitants étaient décidés à se défendre jusqu'à la mort.

Leur piété attribua à un miracle le salut du roi de France. Ayant aperçu une image de la sainte Vierge placée sur la porte de la ville, il se recommanda à Marie. En mémoire de sa délivrance, Philippe-Auguste fit revêtir l'image sainte d'un drap d'or, et fit dorer la porte qui fermait la ville de ce côté, ainsi que le pont. Depuis ce temps, la porte prit le nom de Porte-Dorée, et le pont, quoique rebâti plusieurs fois, conserve encore celui de Pont-Doré.

Sous la Restauration, la ville de Gisors avait obtenu du gouvernement une statue en bronze de la sainte Vierge pour être placée sur le Pont-Doré. La statue n'arriva à Gisors qu'au

(1) Chronique de Roger de Howden.

mois de février 1831, peu de temps après le sac de l'archevêché de Paris. N'ayant pas jugé prudent de la placer en un pareil moment sur le piédestal qui avait été préparé, on l'enferma dans l'église, où elle est encore.

Les lignes suivantes, envoyées par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, sont gravées sur le socle de la statue :

« En l'année MCXCVIII, Philippe-Auguste,
« ayant résolu de secourir Gisors qu'assié-
« geait (1) Richard Cœur-de-Lion, et fidèle
« au serment qu'il avait fait de ne pas fuir
« devant son vassal, venait de s'ouvrir un
« passage à travers l'armée ennemie, lorsque
« le pont, qui donnait entrée dans la ville,
« se rompit sous lui. Précipité dans l'Epte,
« il invoqua la Vierge Mère de Dieu, dont
« une statue ornait le pont, et, échappé au
« péril, il fut reçu dans la ville. En témoi-
« gnage de sa reconnaissance, Philippe fit

(1) Richard n'assiégeait pas Gisors; il eût été plus exact de dire qu'il menaçait cette ville.

« dorer le pont et la statue de Marie, à la
« protection de laquelle il avait eu recours
« au moment du danger. »

Le Pont-Doré, aujourd'hui en aussi mauvais état qu'en 1198, va être solidement reconstruit. Au moment où nous traçons ces lignes, une pétition se couvre de signatures à Gisors, pour demander au gouvernement que la statue de la sainte Vierge soit enfin posée sur le nouveau pont, et qu'elle soit dorée comme elle devait l'être en 1831. La demande sera sans doute accueillie, et le vœu de Philippe-Auguste se trouvera accompli et perpétué (1).

Ce respect pour les souvenirs de l'histoire, pour la piété des aïeux, honore infiniment cette excellente petite ville de Gisors, où sont religieusement conservées dans un grand nombre de familles les meilleures traditions.

(1) Nous devons tous ces intéressants détails à l'obligeante amitié de M. Maurice de Fontanges, ingénieur distingué des ponts-et-chaussées à Gisors, chargé lui-même de la reconstruction du Pont-Doré.

CHAPITRE XIX

Possessions de la couronne d'Angleterre en France au XIIe siècle. — Politique de Philippe-Auguste à ce sujet. — Son impossibilité d'arracher à Richard aucune des provinces de ce prince. — Richard blessé mortellement au château de Chalus. — Dialogue entre le monarque mourant et l'archevêque de Rouen. — Mort de Richard. — Paroles de Philippe-Auguste en apprenant cette mort. — Vers d'un poëte contemporain sur la mort de Richard. — Son souvenir resté dans la mémoire des habitants de Chalus.

(1198-1199)

Au XIIe siècle, la Gascogne, la Guienne, une bonne partie de l'Auvergne et du Limousin, l'Angoumois, la Saintonge, l'Aunis, le Poitou, la Touraine, l'Anjou, le Maine, la Normandie appartenaient au roi d'Angleterre,

qui exerçait aussi un droit de suzeraineté sur la Bretagne. Ces vastes possessions, qui comprenaient un bon tiers de la France, les Plantagenet les tenaient comme ducs de Normandie, par le mariage de l'impératrice Mathilde avec Geoffroy, comte d'Anjou, et par celui d'Éléonore avec Henri II.

C'était une situation intolérable pour les rois de France. Si elle eût duré, ils auraient pu devenir, de suzerains qu'ils étaient, les vassaux des rois d'Angleterre. Qui sait même si notre patrie n'aurait pas été un jour la proie des insulaires d'outre-Manche! La politique persévérante de Philippe-Auguste était d'expulser les Anglais de la France. Cette politique fut celle de tous ses successeurs. Tous voulaient placer notre pays dans ses limites naturelles : au nord, la Manche et le pas de Calais; à l'ouest, l'Océan; à l'est, le Rhin; au sud, la Méditerranée. Ils ont atteint leur but.

La Neustrie avait appartenu à la France. Un prince incapable et lâche, Charles le

Simple, avait cédé cette riche province à Rollon (912) en donnant en mariage sa fille Giselle à ce chef des conquérants normands (hommes du nord).

Or toute la querelle entre Philippe-Auguste et Richard se portait sur ce seul point : l'un voulait reprendre la Normandie et les autres provinces anglaises du continent ; l'autre voulait conserver ces héritages de ses pères. Dès lors la paix entre ces deux princes était parfaitement illusoire. Les agressions de Philippe-Auguste se produisaient sous toutes les formes ; Richard les repoussait invinciblement, les armes à la main ; et l'on peut affirmer que, lui vivant, Philippe ne lui aurait jamais arraché un seul de ses domaines. Doué d'une bravoure incomparable, d'une indomptable énergie, audacieux et terrible, il n'aurait pas souffert un amoindrissement quelconque de ses États. Il battit d'ailleurs partout et toujours son rival. Il fallait qu'il descendît dans la tombe pour que Philippe-Auguste s'emparât

non-seulement de la Normandie, mais encore du Poitou, de l'Anjou, du Maine, de la Saintonge, et de l'Angoumois.

La mort de Richard suivit de près le combat de Gisors (1198), époque à laquelle un grand pape, Innocent III, successeur de Célestin III au trône pontifical, parvint à arrêter l'effusion de sang entre les Français et les Anglais.

Un des paysans de Vidomar, vicomte de Limoges, vassal du roi d'Angleterre, avait trouvé, disait-on, en fouillant la terre au pied du château de Chalus, un grand trésor. C'était, assurait-on, la statue d'un empereur romain, de l'or le plus pur, assis avec sa femme, ses fils et ses filles devant une table d'or. La nouvelle de cette trouvaille, qui est restée dans la région des fables, s'était répandue en France et en Angleterre. Tout le monde en parlait, et les habitants de Chalus croient encore aujourd'hui à cette merveilleuse découverte (1).

(1) Voici ce que nous écrit à ce sujet le vénérable abbé

Vidomar n'aurait voulu donner à Richard qu'une partie de ces richesses, et à titre de présent. Plantagenet prétendit qu'elles lui appartenaient sans partage comme suzerain. Le comte lui ayant contesté ce droit, le roi vint lui faire la guerre. Il assiégea son vassal dans son château de Chalus, situé sur une hauteur, à cinq lieues de Saint-Yrieix. A son approche, la garnison déclara qu'elle était prête à se rendre. Richard n'accepta pas la reddition. « La place sera prise d'assaut, dit-il, et les rebelles seront pendus. Je ne suis pas venu ici pour rien. »

Il donna le signal de l'attaque. Elle était à peine commencée, qu'un adroit arbalétrier nommé Bertrand de Gourdon, placé sur une des tours du château, ayant aperçu Richard à cheval, près de la roche de Maulmont, visa le

Simon, curé doyen de Chalus (Haute-Vienne) : « Le château dit du haut Chalus renferme, dans des souterrains « non encore explorés, sept ou huit statuettes en argent, « représentant une famille entière, père, mère et enfants, « rangés autour d'une table d'argent. Ce prétendu trésor « est gardé par un chimérique dragon. »

roi et lui décocha son arme, qui resta plantée dans l'épaule gauche du monarque (26 mars 1199). « Je suis blessé à mort, » dit-il. Il se fit transporter dans sa tente, tout en ordonnant de continuer le siége, dont il confia la direction au fameux Marcade, chef des routiers. Celui-ci enleva le château de vive force, et fit pendre à ses créneaux les braves défenseurs de la place.

Il n'était resté que Bertrand de Gourdon, que Marcade réservait à un plus cruel supplice. Richard voulut le voir; on le lui amena enchaîné.

« Que t'avais-je donc fait, lui dit le roi, pour me frapper ainsi ?

— Mon père, mes frères, mes compagnons sont tombés sous tes coups, lui répondit fièrement Gourdon; et tu me demandes ce que tu m'as fait? Maintenant je suis vengé, et je suis content, car tu mourras! Tu peux faire de moi tout ce que tu voudras.

— Eh bien! lui dit le généreux Richard,

RICHARD CŒUR-DE-LION.

P. 272



E. Girardet del. P. Girardet sc.

« Je suis blessé à mort » dit Richard

admirant cette courageuse franchise de soldat, je te fais grâce; et je veux qu'avec ta liberté cent pièces d'or te soient données en mon nom. »

Bertrand, étonné, s'inclina profondément sans prononcer une parole, et sortit du pavillon royal conduit par Marcade. Traître à la parole de son maître, le féroce chef des routiers enferma Gourdon dans une prison, et le fit écorcher vif après la mort du roi.

On dit qu'un chirurgien inhabile rendit mortelle la blessure, d'abord légère, du héros anglais. Son sang naturellement enflammé s'aigrit, se corrompit; la gangrène se mit à la blessure. Le roi comprit qu'il allait mourir.

Rapportons ici, d'après un chroniqueur (1), le curieux dialogue qui s'établit entre Gauthier de Coutances, archevêque de Rouen, et le monarque mourant.

L'ARCHEVÊQUE. — Mettez ordre à vos affaires, seigneur, car vous mourrez bientôt.

(1) Gauthier de Hemingford.

Le roi. — Je le sais. Mais que faut il que je fasse?

L'archevêque. — Pensez aux filles que vous avez à marier.

Le roi. — Ce sont là des plaisanteries; vous savez bien que je n'ai jamais eu ni garçon, ni fille.

L'archevêque. — Seigneur, vous avez trois filles : votre aînée est la vanité; la seconde, l'avarice; la troisième, la luxure.

Le roi, souriant. — Voici, mon père, comment je les marie : je donne l'aînée aux Templiers, parce qu'ils sont pleins de faste et d'orgueil; je donne la seconde aux moines gris, parce qu'ils font du tort à leurs voisins; quant à la troisième, je la donne aux moines noirs, que la bonne chère ne rassasie jamais.

L'archevêque. — Ne parlez pas ainsi, seigneur, car votre dernière heure approche.

Le roi, saisi d'impatience. — Que faut-il donc que je fasse?

L'ARCHEVÊQUE. — Pénitence! confesser vos péchés, et avoir confiance dans la miséricorde de Dieu, plus prompte à pardonner les péchés que le pécheur ne l'est à demander pardon.

LE ROI, joignant les mains et pleurant. — Je suis très-repentant. Que mon chapelain vienne me trouver.

Son chapelain, Anselme, qui l'avait suivi dans toutes ses guerres, arriva, et le roi se confessa. Il ordonna ensuite qu'on lui liât les pieds et les mains, et qu'on le flagellât jusqu'au sang : ce qui fut fait.

Il reçut les sacrements avec une piété profonde et un grand calme d'esprit. « La miséricorde de Dieu est grande, dit ensuite Richard; mais sa justice veut que tout péché soit puni. J'ai confiance dans l'une, et je redoute l'autre. J'abandonne mon corps aux vers; que Dieu sauve mon âme! » Il expira en murmurant des prières, le 6 avril 1199, dans sa quarante-deuxième année, après un

règne de dix ans, pendant lequel il ne passa que six mois en Angleterre.

Des courtisans ayant annoncé avec joie cette mort au roi de France, « Il ne faut pas se réjouir, mais s'affliger, leur dit Philippe-Auguste; car la chrétienté vient de perdre un grand prince et le plus vaillant de ses défenseurs. » Belles paroles, dignes du monarque qui les prononça, et bien méritées par le héros qui les avait inspirées!

Avant de mourir, Richard ordonna que son corps reposât à côté de celui de son père, à Fontevrault (1), que ses entrailles fussent enterrées dans la chapelle du château de Chalus, et que son cœur, qui, dit-on, fut trouvé d'une grosseur énorme, fût donné à sa bonne ville de Rouen, comme gage de son estime pour sa fidélité et pour son courage à l'époque où

(1) Fontevrault, bourg du département de Maine-et-Loire, à treize kilomètres de Saumur, est célèbre par une riche abbaye de Bénédictins, fondée par Robert d'Arbrissel vers l'an 1100. Depuis 1804 cette abbaye est transformée en maison de détention.

Philippe-Auguste était venu l'assiéger. Sa volonté à cet égard fut ponctuellement accomplie.

Un poëte contemporain composa au sujet de la mort de Richard les vers dont voici la traduction :

« Le sol de Chalus couvre les entrailles du
« duc. Il a voulu que son corps reposât sous
« le marbre de Fontevrault. Neustrie! c'est
« toi qui possèdes le cœur invincible du roi.
« Cette vaste ruine s'est dispersée elle-même
« en trois endroits différents ; et cet illustre
« mort n'est pas de ceux qu'un seul lieu
« puisse contenir..... Pour les uns il était
« terrible, pour les autres il était doux ; pour
« ceux-ci c'était un agneau, pour ceux-là un
« lion. »

Le souvenir de Richard Cœur-de-Lion est profondément resté dans la mémoire des habitants de Chalus. Les petits enfants eux-

mêmes montrent à l'étranger qui passe la roche de Maulmont, où le monarque fut mortellement atteint; et depuis des siècles des touristes de la Grande-Bretagne visitent avec un religieux respect ce lieu devenu célèbre par la mort du héros anglais.

CHAPITRE XX

Lois de Richard. — Son portrait — Son caractère. — Son esprit. — Deux grands faits résument le règne de Richard. — Remarques à ce sujet. — Résultats de la troisième croisade. — Jugement sur Richard Cœur-de-Lion.

Jusqu'ici Richard ne nous est apparu que comme guerrier, et c'est comme guerrier, en effet, qu'il a laissé un nom immortel dans l'histoire. Montrons-le maintenant comme législateur. Sur ce point, notre tâche sera courte et facile.

Avant le règne de ce prince la juridiction des seigneurs féodaux en Normandie embrassait non-seulement les affaires laïques, mais

aussi celles du clergé, ce qui peut-ètre n'était particulier qu'à cette province.

Richard changea cette juridiction. Les clercs ne furent plus emprisonnés par le pouvoir séculier, si ce n'était pour homicide, vol ou incendie. Toutes les affaires relatives au manque de foi, ou à la transgression du serment, entrèrent dans la compétence des tribunaux ecclésiastiques. La sanction des contrats de mariage dans lesquels étaient stipulées les dots des époux, leur fut également déférée.

Aucune enquête juridique ne put être faite par le seigneur féodal, quand on prouvait que la possession de quelque bien contesté aux ecclésiastiques provenait d'aumône.

Le partage des biens des particuliers laissés par testament fut fait par des juges religieux, et la dixième partie de ces biens ne pouvait plus être soustraite, comme auparavant, au préjudice des héritiers.

Si un clerc s'était enrichi par l'usure, ses

biens, après sa mort, ne devaient plus appartenir, comme par le passé, à l'autorité laïque; mais ils devaient être appliqués à des œuvres pieuses par le pouvoir épiscopal (1).

Comme on le voit, Richard enlevait ainsi, sans trop de ménagement, à l'autorité féodale, une foule de priviléges dont elle avait souvent mésusé. Dans cette circonstance, le roi d'Angleterre ne fit que suivre l'exemple d'un grand prince (2) qui, le premier, en présence des prévarications d'une foule de magistrats laïques, institua des tribunaux ecclésiastiques. Sans l'intervention des évêques dans les tribunaux, au sein des ténèbres du moyen âge, la justice se fût infailliblement éclipsée, comme l'ont reconnu des jurisconsultes éminents (3).

Une loi, loi inique comme il y en avait

(1) Matthieu Paris.

(2) Constantin, premier empereur chrétien.

(3) Voir ce qu'a dit sur cette matière M. Troplong dans son livre intitulé : *De l'influence du Christianisme sur le droit civil des Romains.*

beaucoup dans ces temps encore barbares, avait existé en Angleterre antérieurement à la conquête des Normands : elle portait que si un navigateur périssait en mer, ses biens devaient appartenir à la couronne, sans tenir compte des héritiers du maître du navire naufragé. Henri Ier avait modifié cette loi, en établissant que si un seul homme de l'équipage survivait au sinistre, il n'y aurait pas lieu d'appliquer la loi.

Henri II ajouta que si une bête même échappait, par laquelle on pût découvrir le propriétaire du vaisseau perdu, il aurait trois mois, lui ou ses héritiers, pour réclamer ses biens; mais que si, ce délai passé, aucune réclamation n'avait été faite, les biens deviendraient la propriété du roi.

Richard Cœur-de-Lion détruisit cette législation en déclarant par une charte qu'il rédigea, dit-on, lui-même, que si le maître du navire périssait en mer, ses héritiers naturels auraient un droit qui primerait celui

de la couronne, lequel était réduit à fort peu de chose.

Mais la réforme législative la plus curieuse de Richard fut sans contredit celle qu'il opéra dans les poids et mesures, dont la diversité infinie dans ses États avait introduit les plus criants abus. Il établit sur ce point une complète uniformité. C'est une réforme que plusieurs de nos rois avaient inutilement entreprise. Charlemagne, ce génie immense, cette grande lumière qui brille d'un si vif éclat dans la nuit du moyen âge, avait eu l'idée de cette utile réforme, qui ne devait recevoir son accomplissement en France que six siècles après Richard Cœur-de-Lion.

Des traits épars dans différentes chroniques peuvent nous aider à tracer le portrait de Richard d'Angleterre. Sa taille était haute et bien proportionnée. Ses cheveux étaient blonds et naturellement bouclés. Une épaisse moustache couvrait sa lèvre supérieure; sa barbe était courte et très-soignée. Ses yeux, d'où

partaient des flammes dans les emportements de la colère ou dans l'ardeur des combats, mais dont l'expression terrible devenait douce et d'une irrésistible séduction dans la familiarité de la vie privée, étaient grands et d'un bleu limpide. C'était un homme superbe. Son nez droit, ses narines larges, les traits de son visage réguliers et fortement accentués, son attitude martiale : tout dans Richard révélait une de ces fortes natures faites pour dominer, non pour être dominées. Sur son vaste front on semblait lire ces mots écrits par une main invisible : *Commandement, majesté, noblesse, honneur, loyauté, courage.*

Il ne craignait que Dieu : sa bravoure excita l'admiration des chrétiens aussi bien que celle des musulmans. « Il était brave, » dit un auteur arabe en parlant de Richard, « expérimenté dans la guerre, ne craignant pas la mort; il eût été seul contre des millions d'hommes, qu'il n'aurait pas refusé de combattre. De tous les rois d'Occident qui prirent

part à cette guerre (la troisième croisade), il fut sans contredit le plus terrible : quand il attaquait, on ne pouvait lui résister. »

Lorsque, après le combat de Jaffa, Saladin reprochait à ses émirs d'avoir fui devant un seul homme : « Personne, répondit l'un d'eux, ne peut supporter les coups qu'il (Richard) porte; son impétuosité est terrible, sa rencontre est mortelle, et ses actions sont au-dessus de la nature humaine (1). »

Le nom de Richard fut, pendant un siècle, l'effroi de l'Orient. Les Sarrasins, les Arabes et les Turcs le célébrèrent dans leurs proverbes. « Quand les enfants des Sarrasins braioient, les femmes pour les faire taire disoient : *Taisez-vous, voilà le roi Richard!* Quand un Bédouin ou un Sarrasin chevauchoit sur un cheval rétif, lequel, voyant son ombre, reculoit en arrière, le cavalier, le frappant de ses éperons, li disoit : *Crois-tu*

(1) Gauthier Vinisauf, livre VI, chapitre 23.

que le roi Richard soit mucié (*caché*) *en ces buissons* (1)? »

Il invoquait souvent saint Georges, le patron des braves. Toutes les fois que le nom sacré de Jésus-Christ était prononcé devant lui, ou qu'il le prononçait lui-même, il courbait le front en faisant le signe de la croix. Le nom de Mahomet l'irritait au dernier point. Il l'appelait : *Chien de prophète.* Malheur à celui qui, en sa présence, aurait fait l'éloge de l'imposteur de la Mecque et de Médine ! Il donnait aux musulmans les noms de *païens,* de *mécréants,* d'*infidèles,* de *race maudite.* Mais il avait pour Malek-Adel et pour Saladin la plus haute estime; son admiration pour eux ne s'arrêtait qu'à leur foi religieuse, qui faisait de Plantagenet l'ennemi déclaré de ces deux princes illustres.

(1) Ces proverbes, qu'on trouve dans un des continuateurs de Guillaume de Tyr (voyez *Bibliothèque des Croisades* de Michaud, tome I, page 371), sont cités par le sire de Joinville, qui les avait entendu répéter en Orient.

Richard fut le type le plus éclatant du guerrier; c'était le chevalier dans toute la noble acception de ce mot. Courtois pour les dames en général, il l'était surtout pour sa femme et sa sœur Jeanne. En Orient, ce pays de servitude pour les femmes, Plantagenet les traitait avec une sorte de respect religieux. Quand Bérengère ou la reine de Sicile le visitait sous sa tente, le roi se levait momentanément, ôtait son chaperon, et saluait l'une ou l'autre de ces princesses avec une grâce incomparable.

Plein d'imagination et d'esprit, Richard cultiva les lettres et mérita une place parmi les poëtes de son temps. C'était un des maîtres de la *gaie science*. « Étant dans sa jeunesse seigneur feudataire d'Anjou, il avait un commerce fréquent avec ces gentils troubadours de la Provence et de l'Auvergne; il parlait et chantait leur langue. Quand il devint roi d'Angleterre, il fut suivi à sa cour nouvelle par un grand nombre de trouba-

dours qui étaient là comme un cortége d'honneur (1). »

Nous avons cité une complainte qu'il composa dans sa prison en Allemagne. Citons ici en substance un de ses fabliaux, sorte de parabole qu'il racontait souvent *pour faire honte aux ingrats* (2). Aussi bien, la leçon qui ressort de ce récit peut être utile dans tous les temps et dans tous les pays.

Un riche vénitien nommé Vitalis, très-avare, tomba, étant à la chasse, dans une fosse profonde creusée pour y prendre les lions, les ours et les loups. Il y trouva un lion et un serpent monstrueux. Vitalis, ayant fait le signe de la croix, se préserva de leur fureur. Les cris et les sanglots qu'il poussait furent entendus par un charbonnier qui passait près de là. Le pauvre homme accourt, et voit Vitalis au fond du précipice, entouré des

(1) M. Villemain, *Tableau de la littérature au moyen âge.*

(2) Matthieu Paris.

deux bêtes féroces. « Sauve-moi, lui dit-il, et je te donnerai cinq cents talents. »

Le charbonnier va chercher une longue échelle, la descend dans la fosse; le lion et le serpent montent les échelons; sortis du piége, ils se roulent aux pieds de leur libérateur, comme pour lui exprimer leur reconnaissance. Vitalis en sort aussi, et dit au charbonnier d'aller dans trois jours chercher à Venise la somme d'argent qu'il lui a promise.

Le charbonnier, rentré dans sa cabane, voit arriver le lion qu'il a délivré avec un chevreau que l'animal reconnaissant dépose sur une table; il voit arriver aussi le serpent tenant dans sa gueule une pierre précieuse qu'il laisse tomber aux pieds du libérateur. Les deux bêtes recommencent à se rouler devant lui de mille et mille manières, comme pour lui rendre grâces du bienfait qu'elles ont reçu; puis elles s'en vont.

Le charbonnier se rend à Venise pour chercher les cinq cents talents que Vitalis

lui a promis. Celui-ci lui dit sèchement qu'il ne le connaît pas, et le traite de fou. Comme il insiste, le riche ingrat le fait mettre à la porte par ses gens. Le charbonnier va se plaindre aux juges de la ville, auxquels il raconte tout ce qui s'est passé. Comme on a de la peine à le croire, il montre la pierre précieuse que le serpent lui avait apportée. Pour dissiper tous les doutes, le pauvre homme conduit quelques citoyens de Venise aux repaires du lion et du serpent, qui lui témoignent encore leur reconnaissance à leur manière. Alors les juges, convaincus de la vérité du fait, forcent Vitalis à donner ce qu'il avait promis.

Deux grands faits résument le règne de Richard Cœur-de-Lion : la croisade dont il fut le chef, ses guerres contre Philippe-Auguste pour défendre ses États attaqués. Sur ce dernier point il triompha complétement ; car le roi de France, battu partout, ne put lui enlever une parcelle de terrain ; quant à la croisade,

il échoua bien plutôt à cause des divisions qui éclatèrent dans l'armée, qu'à raison de son bon vouloir et de ses talents militaires. L'antipathie séculaire qui existait entre les Français et les Anglais suffit peut-être pour rendre inutiles tous les travaux de l'expédition. En voici une preuve nouvelle, ajoutée à beaucoup d'autres circonstances déjà connues. C'est un vieux chroniqueur qui parle.

« Quand les batailles furent ordenées, lors pensa moult le duc de Bourgoigne; et quand il ot pensé, il manda les barons de France, et lor dist : « Seignors, vous sçavez que nostre « sire le roy de France s'en est retorné, et « que toute la flor de son roiaume est ci « demorée, et que le roi d'Angleterre n'a « qu'une poignée de gens avers nous. Se nous « alons en Jérusalem et nous prenons la cité, « *l'en ne dira pas que nous l'aions prise,* « *ains dira-t-on que le roy d'Angleterre* « *l'aura prise; si sera grande honte à la* « *France et grand reproche.* » Plusors s'ac-

cordèrent à son plaisir faire. Le duc de Bourgoigne fit armer les François, et s'en retorna vers Acre (1). »

Tout cela est on ne peut plus clair. Mais on ne saurait conclure de l'insuccès de la troisième croisade, que cette expédition n'ait eu aucun résultat utile pour l'Europe, pour la civilisation.

Des croisés se rendant en Palestine s'arrêtèrent en Espagne, et, par leurs victoires contre les Maures, préparèrent la délivrance des royaumes chrétiens situés au delà des Pyrénées.

Un grand nombre d'Allemands firent la guerre aux barbares habitants des rives de la Baltique, et reculèrent ainsi par d'utiles exploits les limites de la république chrétienne en Occident.

L'art de la navigation reçut des encouragements, et fit de sensibles progrès.

La conquête de Chypre, cette île gouvernée

(1) Voyez *Bibliothèque des Croisades*, tome I, page 371.

par une longue suite de rois depuis Lusignan, recueillit les débris des colonies chrétiennes dispersées par les Sarrasins après la mort de Saladin.

« Dans plusieurs États de l'Europe, » dit l'illustre historien des croisades (1), auquel nous empruntons ces indications en les abrégeant, « le commerce et l'esprit même des guerres saintes avaient contribué à l'affranchissement des communes. Beaucoup de serfs qui étaient devenus libres avaient pris les armes. Ce ne fut pas un des spectacles les moins intéressants de cette croisade, que de voir les bannières des villes de France et d'Allemagne flotter dans l'armée chrétienne parmi les drapeaux des seigneurs et des barons. »

Richard aimait l'Orient, ce pays des grandes merveilles et où se font les grands noms et les grandes destinées, dit un génie puissant (2). C'était du fond du cœur que le roi d'Angle-

(1) Michaud.
(2) Napoléon le Grand.

terre, en s'éloignant des rivages syriens, promit de revenir en Palestine et de la secourir. Il conserva jusqu'à sa mort le signe du croisé; et, à son retour en Europe, dans des tournois convoqués par lui à Londres, il exhorta les chevaliers et les barons à le suivre en Terre-Sainte quand le moment serait venu. Mais la présence en Europe de Philippe, toujours disposé à menacer les provinces anglaises sur le continent, sans compter les basses intrigues de Jean Sans-Terre, rendait impossible le retour de Richard en Orient. Enfin la mort vint le saisir dans la force de l'âge.

Excessif en toutes choses, Richard Cœur-de-Lion ne connut jamais la modération, qui est souvent une puissance chez les rois comme chez les autres hommes. A travers des qualités brillantes, avec un esprit richement doué et fécond en ressources, il n'a laissé dans la mémoire des peuples qu'un éclatant renom d'homme de guerre.

Répétons, en finissant, le jugement plein de vérité et de sagesse de Saladin sur Richard; il peint à la fois le caractère de ces deux princes.

« Son cœur était généreux, son âme intrépide; mais il n'avait pas assez de prudence, et se montrait trop prodigue de sa vie; j'aimerais mieux voir dans un grand homme la prudence et la modestie, que le mépris du péril et l'amour d'une vaine gloire. »

Tel fut Richard Cœur-de-Lion. Son caractère, ses exploits, les événements de sa captivité, son épée foudroyante de guerrier et sa harpe plaintive de troubadour semblent moins appartenir à l'histoire qu'aux romans de chevalerie.

FIN

NOTE

C'est dans la langue d'oc, langue des troubadours, que Richard chantait ses malheurs. Voici l'original de la chanson qu'il composa dans sa prison.

Ja nuls hom pres non dira sa razon
Adrechamant, si com hom dolens non;
Mas per conort deu hom feire canson,
Pro n'ay d'amis, mas pavre son li don;
Oncta lur est, si per ma rezenson
    Soi saï dos yvers pres.

Or sapchon bien, miey hom e miey baron,
Angles, Norman, Peytavin e Gascon,
Qu'ieu non ay ja si pavre compagnon
Qu'ieu laïssasse, per aver, en preison.
Non hoc dic mia per nulla retraison
Mas anquar soi je pres.

Car saieu ben per ver, certanament,
Qu'hom mort ni pres n'a amic ni parent,
E si m'laïsson per aur ni per argent,
Maï m'es per mi, mas pieg m'es per ma gent,
Qu'après ma mort n'auran reprochament
Si saï mi laïsson pres.

Nom' meravills s'ieu ay lo cor dolent,
Que mos senher met ma terra en tourment.
No li membra de nostre sagrament
Que nos feimes eï sous cominaiment,
Ben sai de ver que gaire longament
Non sera en sai pres.

ENVOI

Suer comtessa, vostre pretz sobeiron
Sai Dieus, e gard la bella qu'ieu am tan
Ne per qui soi ja pres.

TABLE

CHAPITRE I

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

FIN DE LA TABLE.

Tours. — Imp. Mame.



